

Le Monde Illustré
Album Universel



M. Théodore Roosevelt,
PRÉSIDENT DES ETATS UNIS

Crest No 401

Corset D & A

Le seul
véritable corset
incassable
à la
taille.

Le corset D & A Crest
No 401 est incassable
à la taille parce qu'il
est fait en deux parties
séparées, à la taille, là
où les autres corsets
qui sont faits d'un seul morceau cassent
invariablement. Les hanches sont flexibles.



FRTZI SCHEFF

Si vous voulez
être forte,
robuste et
pleine de santé,

La chose est très facile.
Il n'est pas nécessaire de
vous soumettre à un régime
fatigant ou tout au moins
ennuyant; il n'est pas néces-
saire de vous soumettre à la
réclusion. Il vous est pos-

sible de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et
même d'augmenter votre résistance à la fatigue en prenant
trois petits verres de VIN ST MICHEL, tous les jours.

Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous
avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver
quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une fou-
le de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez
encore votre vigueur d'autrefois.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE,
Dépositaires MONTREAL

Donnez-nous votre commande immédiatement pour
votre nouveau

Pardessus ou Complet de Printemps

et vous serez certain d'être
servi à temps. Vous pouvez faire votre
choix dès maintenant, car nous venons
de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

et elles sont de toute beauté.

N'oubliez pas que nous garantissons
la coupe, l'élégance et l'ajustement de
tout ce qui provient de nos ateliers.

J. N. Lefebvre

Marchand-Tailleur

Coin rues AMHERST et DeMONTIGNY



TELEPHONE
BELL EST 4906

Les jeunes et les vieux

TROUVERONT DANS LE

Sirop du Dr J. O. Lambert

UN REMEDE

SOUVERAIN

CONTRE :

Toux,
Rhumes,
Bronchite

et

Consommation

(dans la première période)

En vente partout
à
35 cents



Soyez prudent : exigez le portrait et la si-
gnature du Dr J. O. Lambert
sur chaque bouteille

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

1961, RUE STE-CATHERINE

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



LE CANADA PITTORESQUE. — Vue de la "traverse" entre Montréal et Longueuil, quelques jours avant que la débâcle du Saint-Laurent ne l'emporte.



LES INVENTAIRES DES EGLISES DANS LE CANTON DE SAUGUES (HAUTE-LOIRE), FRANCE. — A Vazeilles: le préfet, le procureur de la République et le commissaire spécial écoutent la protestation du curé devant la barricade gardée par les paysans armés de fourches.

Sommaire du No 1146 du 10 avril 1906.

Planches hors texte. — Notre Université. — Chronique. — Echos de la semaine. — Croisade de la tempérance, texte publié sous les auspices de Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. — Le président Roosevelt. — Sport. — A travers la mode. — La prédication du Carême à Montréal: à la Cathédrale. — Nouvelle: Bonne Perette, par René Bazin. — Petites notes scientifiques. — Deux feuilletons. — Musique: Le petit berger, pastorale; La Consolatrice, valse. — Deux pages humoristiques. — Le mois de mars, par le chanoine d'Agriente. — Etc., etc.

Notre Université

Elle n'était pas répandue en une dizaine de vastes corps de logis, la population de notre Université Laval, ces soirs derniers. Une chapelle plutôt exiguë, quoique coquette, brillante et comme profusionnée d'art, la contenait tout entière.

Professeurs déjà sur l'âge et blanchis sous le harnais — les premiers arrivés d'ailleurs, tout ainsi qu'à leur cours — vieux élèves que de hautes situations absorbent dans le monde, jeunes imberbes à l'aurore de la vie, tout ce monde se pressait à l'encombrer, dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, oeuvre sortie du coeur de notre doyen des Beaux Arts, M. N. Bourassa, et de la religion toujours agissante, toujours empressée des congréganistes de la paroisse de Saint-Jacques de Montréal.

Elle nous apparut très grande, notre Université, en ces réunions de retraite; nous la vîmes très complète et armée de pied en cape pour les luttes, pour les victoires de l'existence. Il ne lui manquait ni musée, ni laboratoire, ni outillage d'enseignement manuel et d'entraînement mécanique. Le nombre de livres mis entre les mains de ses élèves nous sembla suffisant pour former des hommes, nous rappelant, mi-rieur, mi-sérieux, le "timeo hominem unius libri", dont se servait notre professeur de rhétorique pour nous ramener toujours aux seules et chères choses qu'il nous martelait dans la tête.

M. l'abbé Lecoq, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice et membre du Conseil d'administration de l'Université à Montréal, allait distribuer la parole de Dieu à ces anciens de la maison, à ces jeunes exubérants de sève et de vie, à tout ce monde de tendances et de tempéraments divers qui se pressait en face de lui, suspendu à ses lèvres en quête d'é-

claircissements attendus, de consignes viriles et de réconciliations fermes avec les devoirs envers Dieu, envers la société, la famille et soi-même.

Ce fut le père qui parla d'autorité, avec douceur et indulgence, mais le père doublé du savant, du connaisseur d'hommes, du patriote éclairé sur notre passé, clairvoyant de l'avenir, qui sait ce que doit à son pays, à ses compatriotes, l'élève de l'Université, maître de demain, du sort, de la fortune, de l'honneur des familles, de la grande famille canadienne.

—De quels exemples sommes-nous redevables à la société, nous qui formons les classes dirigeantes?

—Qu'ont été les familles canadiennes pour se multiplier ainsi que les belles et chastes générations d'Abraham et de Jacob? Voici nos modèles! dit le vénérable prédicateur.

—Qu'ont été les hommes forts et puissants qui ont conduit les peuples à travers les fluctuations de la vie? Prenez dans l'histoire sainte, lisez leur nom dans les histoires profanes. Qu'ont été ces ancêtres qui nous ont établis dans cette terre promise de toutes les libertés et de tous les bonheurs? Des hommes de caractère, de travail et de sobriété.

—L'"abstine" et le "sustine" de la philosophie païenne ont exalté le courage dans l'action et la modération en toutes choses, dont Jésus-Christ a fait la base de son enseignement et dont les vrais chrétiens font la règle de leur vie. Placées en tête de la nation, les classes instruites ne moraliseront les masses, n'auront d'influence sur le peuple, que si elles prêchent d'exemple par la régularité et la correction de leur conduite publique et privée. Ce qu'on attend de vous, jeunes Canadiens, c'est d'assurer l'avenir par le travail et la formation du présent.

Et le prédicateur, qui se dit modestement conférencier, s'élève aux hauteurs où le tiennent avec son auditoire, les prophètes, les apôtres, les docteurs de l'Eglise, les grands économistes du siècle. Tour à tour les saints livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont invoqués avec une puissance d'à-propos et d'assimilation aux traits saillants de la vie canadienne, qui nous émerveille et nous pénètre des effets les plus frappants de la prédication sacrée. C'est de l'éloquence personnelle, locale, allant droit au coeur, l'empoignant, sans détour, sans apprêt même, comme sait faire le langage de la nue vérité s'adressant aux pêcheurs de la barque, qu'il faut

éveiller par la parole documentée et non bousculer avec le gourdin ou la matraque.

Et tout ce monde écoutait religieusement la voix savante du prédicateur, les conseils de l'ami inquiet sur le sort de ses amis, les tendres exhortations du père qui ne veut pas perdre de vue les enfants dispersés aux quatre coins du monde pour la recherche du pain quotidien, mais que l'"Alma Mater" ramène tous les ans autour de la chaire par excellence, la chaire de toutes les chaires, celle de Dieu, tenue par son représentant, indigne, comme il ne cesse de le dire, mais qui n'en reste pas moins le porte-parole d'une famille nombreuse déjà et anoblée par la nation au nom de l'intelligence et de la moralité.

Puis on prie, dans tous les rangs, nulle marque d'ennui, de distraction; les fronts se courbent, les lèvres remuent, les chapelets se dissimulent pour s'égrener discrètement sous le pan du vaste pardessus ou au bord de la large manche; cette jeunesse, qui chantait tantôt quelque refrain de bons lurons, a entonné les plus beaux cantiques des retraites, elle a donné toutes les répliques à l'orgue et au célébrant. Nul n'est venu à contre-coeur à cette toute religieuse cérémonie: on y est parce que l'on est catholique et croyant, quand même, loin de l'oeil du pion, délivré du billet de confession, libre des exhortations de la mère, des soeurs chéries, — mais aguilonné peut-être par la chère petite créature, la promise d'aujourd'hui, la future de demain, que sais-je? qui joue déjà son rôle de douce et tendre prêcheuse!

Quoi qu'il en soit, on est venu là librement, spontanément. On a reçu, recueillis, respectueux, la bénédiction de Monseigneur Bruchési, qui a ouvert la retraite, puis de Monseigneur Racicot, resté le protecteur aimé de l'Université; tout le haut personnel assiste, M. le chanoine Dauth en tête avec ses collaborateurs. C'est bien là notre chère Université, dont l'âme tout entière vibre, avec ses chants et ses prières, dans le parvis sacré et encore tout imprégné de la parole sainte.

Et c'est ainsi que c'est fait à Montréal, avant Laval même, quoique avec moins d'ensemble, depuis que la vie universitaire s'est fusionnée avec la vie catholique; c'est ainsi, également, avec encore plus d'éclat, peut-être, que c'est fait dans la cité de Champlain, au sein de Laval, mère de la fille mont-réalaise, qui fournit depuis plus d'un demi-siècle

Sac de voyage

(CLUB) No. 482



Brun ou Olive — En très beau cuir, à grain de Paris, monture couverte; serrure et fermoirs en cuivre, doublé en cuir; très élégant.

TROIS GRANDEURS:

14 pcs, \$6.25 16 pcs, \$6.55 18 pcs \$6.90

Chez votre fournisseur, ou s'il ne l'a pas, il vous sera expédié franc de port, sur réception du prix.

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Inauguration Officielle
D'UNE EXPOSITION

DE

Manteaux

ET

Costumes

DE PRINTEMPS
POUR DAMES

Choix considérable et
varié de styles les
plus nouveaux.



Costumes style Eton, Box ample, Bolero, Norfolk avec dos "Pony" et d'ajustement collant. En tweed fantaisie, à carreaux superposés, Homespun, Serge fine, Broadcloth, Vénitien et Panama-Chiffon, variété de couleurs.

Jupes Corselet, et Circulaires, les favorites de la mode.

Blouses en tulle brodé et soie japonaise, avec demi-manches.

ENEZ NOUS VOIR

P. Lafrance & Cie 192 Rue St-Laurent

tant de serviteurs éclairés à l'Eglise canadienne, di- sons plutôt américaine, et à la patrie d'ici comme de l'autre côté de la 45ème ligne, tant de forts défen- seurs.

Ici, comme à Québec, on fait acte de prière et de foi. Aux appels d'un même pasteur, sous les direc- tions d'un commandement unique, avec les mêmes élans, partis de coeurs soumis et de volontés respec- tueuses, on rend à Dieu le même culte et à ses mi- nistres les offices qui sont dus aux gardiens de l'unité catholique.

La prière en commun, c'est l'acte d'humilité com- municative qui empêche de présumer de ses forces, mais qui donne le courage de toutes les luttes, parce qu'elle fait toutes les forces réunies en faisceaux insolubles; la prière en commun, c'est l'acte de ré- flexion de l'âme sur elle-même, d'où vient comme en un tableau sommaire l'exposition de tous les de- voirs communs, ceux envers la société, par consé- quent et envers la patrie. Et la prière émanant de la foi avive davantage la foi, et cette foi, double- ment actionnée par la science et le dévouement ou l'amour du devoir, transporte les montagnes.

Une université qui prie ensemble est équipée pour braver toutes les mers.

Oui, notre Université, ces soirs de retraite, m'a semblé, je le répète, puissamment outillée pour les luttes de l'avenir, même sans musée, sans laboratoi- re, et, le dirai-je, sans le secours des archi-million- naires qui peuvent doter ses rivales.

Elle fait acte de foi, dans ses professeurs laïques, dans ses élèves; elle peut être dépassée dans l'arène scientifique et matérielle, mais son attachement au culte des ancêtres la maintiendra unie, forte, et le reste lui viendra par surcroît, aux jours et de la fa- çon que fixeront les desseins de la Providence.

E. Hantel

MONOGRAPHIES DES PAROISSES CANADIENNES- FRANÇAISES

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication des monographies annoncées, en donnant en premier lieu celle de la paroisse de Sainte-Anne de Bel- levue, si pittoresque, et si intéressante à divers points de vue.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Cette semaine, nous sommes heureux d'offrir en frontispice le portrait du Président Roosevelt; dans le numéro du 17, nous publierons celui de Son Excellence Mgr Sbaretti, délégué apostolique au Canada. Et, le 24 du courant, nous aurons le portrait de Sir Elzéar Tas- chereau, juge en chef de la Cour Suprême du Dominion. On le voit, tenant notre promesse, nous publions une galerie nationale que tous ceux qui conservent notre re- vue seront enchantés d'avoir sous la main.

CHRONIQUE

EN ANGLETERRE L'intervention du Colonial Office dans une question in- térieure a eu pour résultat une crise ministérielle : le ministre John Smythe a démissionné.

Le premier ministre du Natal avait confirmé la sentence de mort prononcée contre six indigènes qui ont participé au meurtre des gendarmes au cours des récents soulèvements. M. Winston Church- ill, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, télégra- phia au premier ministre du Natal de surseoir à l'exécution. M. Smythe refusa courtoisement, alors le gouverneur du Natal refusa de ratifier la sen- tence, ce qui entraîna la démission du ministre.

La prise ministérielle au Natal cause des ennuis assez sérieux au gouvernement. Le télégramme de Winston Churchill, sous-secrétaire d'Etat au Colo- nial Office, ordonnant au gouvernement du Natal de surseoir à l'exécution des nègres coupables du meurtre d'un officier de gendarmerie, au cours du dernier soulèvement des Caffrés, est sévèrement commenté par la presse conservatrice. On rend le marquis Elgin, secrétaire aux Colonies, responsa- ble de ce que l'on considère être une grave bévue. On annonce que l'indignation est à son comble au Natal, et que des mass-meetings ont lieu dans les villes pour protester contre l'intervention inadmis- sible du gouvernement impérial dans les affaires intérieures de la colonie. On prétend que l'action du gouvernement anglais est de nature à mettre en péril la population blanche de l'Afrique-Sud, en ce qu'elle ne saura plus se faire respecter ni craindre.

Les journaux libéraux, ministériels, affirment que le gouvernement impérial a droit de veto et, qu'en cette circonstance surtout, il était parfaite- ment motivé.

Le gouvernement a été interpellé, aux Communes et à la Chambre des Lords, sur cette question.

Nous attendons d'autres détails pour apprécier cet événement, qui paraît très grave, étant donné

l'état des esprits en Afrique du Sud et le nombre des Noirs qui forment la grande majorité de la po- pulation. Il faut croire à des raisons de la plus haute gravité pour que le pouvoir impérial, contrairement à tous les précédents, ait jugé à propos d'in- tervenir en cette affaire de pure administration locale. Les dernières nouvelles nous apprennent que le gouvernement impérial est revenu sur ses pas. Les meurtriers seront exécutés le 2 avril, et le ministère de Natal ne maintiendra pas sa démission.

Voilà une victoire d'autonomie coloniale qui ne rehaussera pas le prestige du nouveau gouverne- ment anglais.

* * *

L'émigration au Canada organisée par l'Armée du Salut continue à préoccuper tous les esprits en Grande-Bretagne et ici. C'est le clou de la saison. Il y a de quoi, puisqu'il s'agit maintenant, non de 10,000 Salutistes, mais bien de 40,000 que le Canada recevrait cette année. Le premier contingent, com- posé de 1,400 personnes, nous est arrivé à St Jean, il y a déjà quelques jours, et il était composé — c'est bien entendu, puisqu'on les recrute à Londres, — des éléments les plus "désirables", dit un confrère, qui se sont offerts à venir coloniser le Cana- da. Une foule énorme de compatriotes est venue acclamer les nouveaux pèlerins, qui se sont embar- qués au son des fanfares de cuivres et de tambours.

Pourvu que nous ne payions pas trop cher pour cette musique !

EN RUSSIE Il n'y a pas bien longtemps, le Pre- mier ministre des Russies, M. de Witte, que nous pouvons appeler l'émancipateur de son pays, l'auteur — à jamais fameux pour ce seul acte — de la paix avec le Japon victorieux, avait été tué par la presse associée; il ne s'en portait pas plus mal pour cela. Dernièrement il avait démis- sionné dans des circonstances absolument sensa- tionnelle; tout cela n'était fondé que sur de pures inventions des spéculateurs cosmopolites, les capi- talistes juifs principalement, qui ne peuvent conce- voir qu'une Russie ruinée, offerte en proie à tous les cormorans qui veulent s'abattre sur ce cadavre.

De Witte est pour eux la pierre d'achoppement sur laquelle viennent se briser tous les efforts des grands boursiers interlopes du monde. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'acharnement que la télé- graphie subventionnée met à le supprimer par mort violente ou par simple démission. Les dernières dépêches se contentent de nous dire sommairement qu'il peut être assassiné, d'un jour à l'autre. Il en a reçu avis comminatoire. Mais s'il quittait le ca- binet, oh! alors il aurait bonne chance de vivre!

* * *

Les premières élections ont eu lieu en Russie, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, et malgré tou- tes les déclamations d'une presse étrangère, hostile jusqu'à se porter aux plus noires diffamations, la nouvelle se confirme que tout s'est passé tranquil- lement, sans le moindre désordre et de façon à dé- passer les espoirs des optimistes eux-mêmes.

Douze membres du Conseil de l'Empire ont été choisis par un congrès composé des représentants des associations du commerce et de l'industrie dans la Russie d'Europe. Tous sont des hommes bien connus dans le monde des affaires et occupant de hautes situations dans leur province respective.

* * *

Il paraît que les autorités ont rait exhumer les restes du lieutenant Schmidt et de ses trois compa- gnons, qui ont été fusillés pour avoir organisé la mutinerie parmi les matelots de la flotte de la Mer- Noire. Les agitateurs, qui seraient heureux de voir la Russie ruinée par la révolution, le vol et le pillage organisés sous leurs ordres et à leur profit, fai- saient du lieu de la sépulture des mutins un lieu de vénération pour les fauteurs de désordres. Ces ras- semblements ont été interdits et les corps des sin- guliers martyrs que furent les chefs des mutins étant jetés à la mer, il n'y a plus lieu d'invoquer des reliques qui ne peuvent être que suggestives de dés- ordres et de nouvelles révoltes contre l'autorité.

Les mutins de la Mer-Noire ont déshonoré la ma- rine russe et jeté le désespoir parmi les hommes de gouvernement, qui travaillent à la restauration des Russies. Nous ne voyons pas là de quoi faire des héros et des martyrs, célébrés jusques dans nos feuilles canadiennes !

EN FRANCE "Quand en finiront-ils?" s'écriait, désespéré, un confrère français, qui produisait à l'appui les binettes abruties du dé- légué, du journaliste et du lecteur qui ont suivi les fameuses délibérations. Eh bien! il paraît que c'est fini à Algésiras, et que le monde pourra se "désa- hurir" en songeant à autre chose qu'à l'intermina- ble conférence. L'accord est parfait, dit le télégra- phe. Mais de quelle perfection s'agit-il? En diplo- matie, rien n'est fini si tout n'est pas signé. Et encore!

Ici, un comité a été nommé pour préparer une rédac- tion qu'il faudra soumettre aux délégués qui d'ores et déjà sont d'accord, cette fois, sur tous les points.

Sur la question principale, la police, la rédaction russe l'a emporté: la France aurait sous ses soins la police de quatre ports: Magador, Saffi, Magazan et Rabat, l'Espagne en aurait deux, et la France et l'Espagne, ensemble, auraient Tanger et Casa- Blanca.

La France n'obtient pas tout ce qu'elle désirait, mais elle se tire d'un mauvais pas avec honneur. L'Allemagne n'obtient rien du tout de ce qu'elle convoitait, excepté la preuve de son isolement et de l'impuissance de la Triple-alliance, qui n'existe que sur le papier, au moins en ce qui regarde l'Italie.

La Russie, que Guillaume II espérait voir garder une stricte neutralité, s'est rangée avec l'Angleter- re, l'Espagne et l'Italie, à l'avis des délégués fran- çais. L'Autriche seule est restée fidèle à l'Allema- gne. — Dans un cas de guerre, ma foi! nul n'aurait pu dire de quel côté aurait penché le vieil empereur austro-hongrois. L'état troublé de son empire, uni de nom mais profondément divisé de fait, l'aurait fort embarrassé.

Quoi qu'il en soit, la guerre semble évitée pour de bon, non du fait de l'entente algésirienne, mais bien de la constatation par l'irrépressible Guillaume qu'il serait seul à se battre — son peuple même ne le veut pas — contre quatre.

On dit qu'en Angleterre on éprouve un sentiment de soulagement bien légitime: le Maroc n'est pas précisément une colonie ou une terre anglaise: se battre pour agrandir la France ou la consolider dans sa puissance coloniale, n'est pas, quoique en pleine entente cordiale, d'une popularité folle parmi le gros peuple qui paie les pots cassés et fournit la chair à canon.

Bref, tout le monde se réjouit de ce résultat qui tourne, en somme, à l'honneur protocolaire des deux grandes parties intéressées. C'était chose voulue depuis longtemps, et ce que l'on a cherché, encore une fois, des mois et des mois, c'était la formule d'accord parfait qui pût sauver toutes les apparen- ces. C'est fait. Dieu soit loué et passons à autre chose, s'il vous plaît.

* * *

Les élections générales auront lieu, le dimanche, comme il est d'usage, 6 mai prochain. Tout se fait en vue de ce grave événement qui décidera de l'apai- sement dans notre malheureuse mère-patrie ou de la continuation de la guerre civile qui s'y poursuit autour des questions religieuses, sociales et écono- miques les plus troublantes et les plus passionnées depuis la Révolution.

On croit qu'il y aura réaction contre le système du Bloc et de la Délation organisée. Il ne faudrait pas être trop confiant à ce sujet.

Le gouvernement, quel qu'il soit ou ait été, impé- rial, légitimiste, orléaniste ou républicain, fait les élections place Beauveau, par son ministre de l'In- térieur, qui nomme préfets et sous-préfets, les dirige en tous points, les paie, les pousse de l'avant, les tient dans le "statu quo" ou les rejette en arrière, suivant qu'ils lui sont agréables, qu'ils ont de la "poigne" au bon moment et de la détente pour les amis à protéger. Et au moyen d'un système de centralisation dont on ne se fait pas idée en nos pays de moeurs vraiment démocratiques, le ministè- re se trouve de fait maître des élections, puisqu'il y a 600,000 employés publics, en France, sans compter les instituteurs, les militaires — armée de terre et marine — les employés de chemins de fer apparte- nant à l'Etat, etc.

Si l'on considère combien est intense la lutte pour la vie, dans ce grand pays, combien sont convoitées les places de fonctionnaires et à combien de rami- fications elles tiennent par parenté et par des inté- rêts innombrables, on ne devra pas être surpris qu'un régime détestable soit maintenu.

On a dit avec une raison politique profonde qu'en Irlande tout le monde est contre le gouvernement — "against the government" — pendant qu'en Fran- ce, à des intervalles singulièrement rapprochés et sans aucune raison appréciable, on a toujours, par vote plébiscitaire ou autrement, soutenu le gouver- nement du jour.

Tout de même, la reculade du ministre Sarrien indique un mouvement de défaveur ministérielle qui pourrait affecter le résultat du suffrage universel, ainsi qu'il ressort de quelques élections tenues der- nièrement.

* * *

Nos derniers échanges relatent toujours des inci- dents de plus en plus graves en Vendée et dans la Haute-Loire plus particulièrement. "En pleine guerre religieuse", dit l'entête d'un récit du "Ma- tin". Et il relate l'assaut d'une école en Vendée, à Saint-Etienne de Mer-Morte, pays qui, au temps de la Révolution, fut un des centres de l'insurrec- tion vendéenne.

(La suite à la page 1533)

Echos de la semaine

La mort d'un philanthrope

CES jours-ci, en la personne de M. F. X. Froidevaux, Montréal perd un citoyen distingué, dont l'existence toute de labeur et de bien devrait servir d'exemple. Né en 1832 à Epauvillers, Canton de Berne, Suisse, et issu d'une famille d'artisans, M. Froidevaux connut de bonne heure le travail qui fortifie les coeurs bien trempés et leur permet de fournir une carrière remarquable. Très intelligent, laborieux, et fort assidu à sa besogne, le défunt fut d'abord forgeron, puis, ses aptitudes le permettant, il toucha avec succès aux choses de la mécanique et, finalement, devint entrepreneur de travaux publics.

Ayant épousé, dans sa patrie, Mlle Marie Ruffenacht, du Jura français, en 1868 feu M. F. X. Froidevaux vint se fixer au Canada. Bientôt, grâce à ses multiples qualités de chrétien irréprochable et de philanthrope convaincu, le regretté citoyen dont nous parlons acquit droit de cité parmi nous, et il y a peu de gens de notre métropole



Feu F. X. Froidevaux.

qui ne l'aient connu, affable et accueillant, dans son magasin de la rue Saint-Laurent. Mais, si comme homme d'affaires M. Froidevaux se signala à Montréal, c'est surtout l'intérêt et le dévouement qu'il porta aux jeunes infortunés, qui lui vaudront un souvenir durable et une éternelle reconnaissance de la part d'un grand nombre de personnes qu'il aida durant son existence.

A cet égard, M. Froidevaux n'inspirait-il pas, naïvement, les élogieuses lignes suivantes :

"L'orphelinat de Montfort doit à M. Froidevaux le bienfait de la fondation de son établissement. Nous sommes heureux de remarquer que tous les gens intelligents du comté d'Argenteuil offrirent tous les jours l'hommage de leurs chaleureuses sympathies à M. Froidevaux, pour avoir fondé, dans cet important comté, cette maison de bienfaisance. Notre citoyen distingué, autant par sa charité chrétienne que par ses capacités et sa probité dans les affaires, fut un des bienfaiteurs de la Société de St Vincent de Paul, à laquelle il a distribué les vivres pendant plusieurs années. M. Froidevaux fut directeur du chemin de colonisation de Montfort. La Société des Artisans le comptait pour un de ses membres les plus dévoués. Quant à ce qui regarde la politique, M. Froidevaux n'avait pas plus de tendance vers le "bleu" que vers le "rouge" et quand il déposait son vote dans l'urne, c'était toujours pour le candidat qui lui semblait le plus digne".

Voilà l'homme de bien que le Seigneur vient d'appeler à lui et que pleurent: sa veuve, un fils, une fille, et une foule d'amis. A l'occasion de ce deuil, l'Album Universel offre ses plus sympathiques condoléances à la famille du regretté défunt.

* * *

Lieutenant-gouverneur de la N. E.

LE 27 mars dernier, le juge D. Fraser, de la Cour Suprême de la Nouvelle-Ecosse, a été nommé lieutenant-gouverneur de cette province, en remplacement de l'honorable A. J. Jones, décédé. Dans les milieux politiques, on dit beaucoup de bien du nouveau représentant de Sa Majesté. L'honorable D. Fraser est né à New Glasgow, N. E., en 1845. Il fit ses études à l'université de Dalhousie et fut admis au barreau en 1873. Par deux fois élu maire de sa ville natale, il entra au Conseil Législatif en 1878. Dix ans après, l'honorable M. Fraser devint leader du parti du gouvernement dans cette assemblée, et en 1891, en qualité de député, le comté de Guysboro l'envoyait au parlement d'Ottawa. Réélu en 1896, lors des élections législatives du Dominion, peu après, M. Fraser était nommé juge de la Cour Suprême de la Nouvelle-Ecosse. C'est ce poste élevé que l'honorable M. Fraser abandonne, pour occuper la première charge officielle de la province où il vit le jour. Sa nomination a généralement été bien accueillie et l'on admet dans les provinces maritimes, que: par ses connaissances de la politique, par son tact, par son intégrité, l'honorable M. Fraser saura, comme il convient, s'acquitter de ses nouvelles fonctions.

La population du N.-O. Canadien

LES Canadiens qui, comme nous, atteignent à ce qu'un académicien français a appelé: "le plateau de la vie", se souviennent, sans doute, de la forte émigration qui se dirigea sur les Etats-Unis il y a un quart de siècle environ. Or, nos voisins semblant avoir assez de sujets à fondre au creuset de leur nationalité, (pour la plus grande gloire de l'Union), il en résulte maintenant un mouvement considérable d'émigration vers le Canada. Surtout, depuis qu'on a fait connaître un peu partout les ressources naturelles extraordinaires du Dominion. Telles sont les principales raisons qui viennent de permettre à notre ministère de l'intérieur de publier, à Ottawa, un édifiant rapport-statistique, concernant l'immigration au Nord-Ouest canadien. Lequel rapport, a trait aux colons concessionnaires dont les noms furent enregistrés durant l'année 1904-1905. D'après l'extrait suivant du document en question, on constatera que les colons de langue anglaise figurent, au total, dans la proportion d'environ 45 pour cent.

Canadiens et gens de Terre-Neuve'	7,724
Canadiens, retour des Etats-Unis.	483
Anglais, Ecossais, Irlandais.	5,930
Immigrants d'Australasie et d'Afrique.	21
Total de ces sujets britanniques.	14,158
Citoyens des Etats-Unis.	8,532

Viennent ensuite :

Austro-Hongrois.	1,931
Scandinaves et Danois.	978
Allemands.	812
Russes.	684
Français.	329
Belges.	105

Puis: des Roumains, des Suisses, des Italiens, des Syriens, des Chinois, des Japonais, des Persans, en petits nombres, respectivement, et, partant, peu à même d'influencer les populations au sein desquelles ils vivront. En somme, l'immigration dont il s'agit est bonne et elle procurera de bons citoyens à la Puissance.

A part les chiffres donnés ci-dessus, il faudra tenir compte de l'énorme émigration américaine, qui, ce printemps, et étant donnée la douceur de l'hiver dernier, s'acheminera du centre des Etats-Unis vers les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan. On n'estime pas à moins de 60,000 le nombre des nouveaux colons qui viendront des Etats-Unis, pour se fixer dans le voisinage de Vonda. Vonda est le nom d'un "village champignon" d'à peine six mois d'existence, situé sur la ligne principale du "Canadian Northern Ry", à 476 milles à l'ouest de Winnipeg. Il est déjà merveilleusement organisé. Le sol de la région environnante est des plus favorables à la colonisation et on ne s'étonne guère, là-bas, de l'affluence des américains qu'il attire. Pour la plupart les colons dont il s'agit sont à leur aise, et même d'aucuns sont riches. Aussi, n'hésitent-ils pas à payer des lots à raison de \$15 l'acre, à vingt milles de la voie ferrée. De plus en plus, la prospérité du Canada semble devoir se développer dans l'ouest, presque inconnu il y a quelques décades.

* * *

Lord Grey à New York

NOUS sommes heureux de constater que les liens d'amitié qui existent entre: l'Angleterre, le Canada et les Etats-Unis, se resserrent chaque jour davantage. Non seulement à la suite de manoeuvres diplomatiques et gouvernementales, mais aussi grâce aux multiples échanges de courtoisies que recherchent: américains, anglais et canadiens. C'est ainsi que, le 31 du mois dernier, sur invitation spéciale de l'ancien ambassadeur, M. Joseph H. Choate, lord Grey, notre gouverneur général, lady Grey, leur fille et leur nièce, ainsi que Sir Frederick Borden, assistèrent à New-York, au banquet annuel des "Pilgrims". Donné à l'hôtel Waldorf-Astoria, ce banquet patriotique — lequel fait sensation dans la haute société américaine — commémore un événement historique aussi cher à nos voisins qu'à leurs cousins d'Angleterre.

On sait, en effet, que ce fut le 29 décembre 1620 qu'abordèrent à Plymouth, Etats-Unis, les "Pèlerins" qui, le 16 septembre précédent, s'étaient embarqués à Plymouth, Angleterre, sur la célèbre galiote "Mayflower". Cela afin de se soustraire, eux, des puritains avérés, à l'influence de la cour anglaise dont les moeurs leur déplaisaient. Actuelle-

ment, le souvenir de cette odyssee est cultivé par deux sociétés de "Pilgrims", l'une anglaise, l'autre américaine, dont les présidents sont respectivement: lord Roberts et l'évêque anglican Potter. Le but de ces sociétés est de maintenir en parfaite harmonie les éléments anglo-saxons de l'ancien et du nouveau monde. Les dernières agapes new-yorkaises des "Pèlerins" de ce temps, tendent à faire croire que ce but est convenablement atteint. Du reste, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire, entre autres, le compte rendu des discours prononcés par M. Choate et lord Grey, au banquet des "Pèlerins" américains. Tant mieux, les aménités seront toujours préférables aux grincements de dents.

* * *

Ouvriers et Patrons

EN Pensylvanie, la situation est toujours très tendue entre les mineurs et les meneurs du monopole de l'anthracite, du nord-est de cet Etat de l'Union. On espère, cependant, que M. John Mitchell, représentant des intérêts ouvriers, et M. George Franklin Baer, le grand chef du monopole de l'anthracite chez nos voisins, finiront par s'entendre, et, ainsi, qu'ils feront cesser, au début, la grève formidable qui nuirait à toute la population du continent nord-américain, et même à d'autres.

Vieille de près d'un demi-siècle la lutte des mineurs yankees contre les capitalistes qui les exploitent, se prêterait à de longs développements. D'où notre regret de ne pouvoir, ici, nous étendre sur ce sujet. Pour montrer de quel intérêt il est, nous nous contenterons de citer quelques chiffres, extraits des rapports officiels de Washington. En 1905, la production de l'anthracite aux Etats-Unis a été de 72,227,428 tonnes. Soit une augmentation nette de 4,020,662 tonnes sur l'exercice précédent. Chiffres considérables, mais non surprenants, si l'on songe que les 500,000 carrés des mines de charbon de la Pensylvanie, fournissent la plus grande partie du charbon mis à jour dans l'univers.

Voici, en outre, les résultats de quelques calculs approximatifs concernant cette production d'anthracite :

Anthracite originairement dans le sol	19,500,000,000 Tonnes.
Extraction totale	4,000,000,000
Anthracite encore dans le sol	15,500,000,000
Mis sur le marché jusqu'à ce jour	2,480,000,000
A extraire (calculé à 40 pour cent)	6,200,000,000
Période pendant laquelle s'est faite l'extraction de l'anthracite, 50 ans.	

Durée probable de l'extraction, au taux actuel, 100 ans. On ne peut, donc que difficilement se faire une idée de la colossale somme de travail qu'a procuré et que procurera encore cette région. Et partant, des désastres qu'occasionnerait une longue grève des milliers de mineurs qui y travaillent sans cesse. Dieu veuille qu'on s'entende raisonnablement au pays du charbon: et sur le juste salaire des mineurs, et sur ce qu'on nous fera payer ce combustible.

* * *

Son A. R. le prince Arthur de Connaught

EN ce moment, Son A. R. le prince Arthur de Connaught, par court le Canada, dont la population lui fait fête. Dès son arrivée, Sir Wilfrid Laurier, au nom du gouvernement, lui a adressé un télégramme de bienvenue, auquel notre très distingué visiteur a répondu en termes heureux. Le prince Arthur de Connaught qui, il y a



Son Altesse Royale le prince Arthur de Connaught.

quelques mois était choisi par Sa Majesté Edouard VII, comme envoyé extraordinaire chargé de remettre l'ordre de la Jarretière au Mikado, est âgé de vingt-deux ans. Depuis 1903 il est lieutenant au 7ème hussard de l'armée impériale. A la mort de feu le duc de Saxe-Cobourg et Gotha, le prince Arthur refusa de devenir prince allemand, et il céda ce titre à son cousin le duc d'Albany, actuellement duc de Saxe-Cobourg et Gotha dont il demeure l'héritier présomptif. C'est aussi ce même prince Arthur de Connaught, qui représenta notre souverain au mariage du prince impérial d'Allemagne, fils aîné de S. M. Guillaume II. C'est dire combien en faveur, auprès de S. M. Edouard VII, son oncle, est le jeune homme que les Montréalais acclameront dans les premiers jours de mai.

L. d'ORNANO.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur
Monseigneur l'Archevêque de Montréal

LA campagne antialcoolique se poursuit avec vigueur et succès.

Dans plusieurs paroisses, on s'empresse, selon le conseil de Mgr l'archevêque, de tirer parti de la Ligue du Sacré-Coeur, ligue des hommes, pour favoriser l'oeuvre si apostolique de la tempérance. On fait de même pour d'autres congrégations pieuses. C'est une heureuse pensée de se servir des organisations déjà existantes, et d'y faire des recrues. Ces associations, avec leurs centaines de membres, leur vitalité intense, leurs moyens d'action tout trouvés, constituent en effet des appoints on ne peut plus précieux.

Nos sociétés catholiques de mutualité devraient se hâter d'entrer dans le mouvement. De quel immense et magnifique apport elles feraient bénéficier la Tempérance ! Les aumôniers de ces associations ne sont-ils pas tout désignés, pour prendre ici une généreuse initiative ?

La masse des associés se rendraient volontiers à l'appel qui leur serait fait. Et l'on pourrait espérer revoir bientôt la vieille croix noire occuper la place d'honneur dans toutes les familles canadiennes.

A l'oeuvre donc, amis de la tempérance; à l'oeuvre partout !

Que l'on s'entende aussi pour signaler parmi les causes les plus pernicieuses de l'alcoolisme, l'usage inconsidéré des médecines brevetées à base d'alcool. Cet ennemi, sous le couvert d'un médicament, s'infiltre dans le foyer domestique et y sème des germes vraiment terrifiants. Des enfants, dès le berceau souvent, sont alcoolisés à jamais par ces préparations. On ne saurait trop prévenir les parents contre un tel danger, qu'ils ne soupçonnent même pas. Des milliers de mères ont inconsciemment empoisonné leurs petits enfants, sous le prétexte de les soulager dans la souffrance.

D'une analyse faite par les soins du "Collier's Weekly", et qui n'a pas été contredite, à notre connaissance du moins, il ressort que la "Salspareille d'Ayer" contient 26 pour cent d'alcool; le "Céleri Composé de Paine", 21 pour cent; les "Amers de Hofstetter", 44 pour cent; le "Lydia Pinkam", 20 pour cent; et le "Peruna", 28 pour cent.

Dans ces conditions, comment les organes si frêles de l'enfance surtout pourraient-ils résister aux funestes effets de l'intoxication ?

Il semble, si ces données sont exactes, qu'il y aurait un crime à administrer sans discernement de pareils médicaments aux enfants.

Une fois avertie, quelle est la mère qui voudrait continuer ce "jeu terrible" ?

Ayons plutôt recours au médecin. Ses services, à tout peser, ne coûtent pas si cher. Et, bien certain, il aura toujours assez de science et de prudence pour ne pas empoisonner les malades !

Ce que coûte l'alcool

Chacun sur terre est plus ou moins mécontent de son sort. C'était déjà la mode au temps d'Horace, et c'est l'une des rares modes qui n'a pas changé. "Comment se fait-il, ô Mécène, écrivait le poète latin, que personne ici-bas ne vive content de son lot ?" Et il s'arrêtait, ce semble, à en donner cette raison qu'on ne sait pas assez se contenter du lot qui nous est assigné... Ce qui, à la vérité, n'explique pas grand'chose, car on pourrait, à propos du lot comme à propos du sort, recommencer la question.

Mais il est une constatation qu'Horace laissait entrevoir et qu'il est toujours utile de rappeler; c'est que, comme on dit, la richesse n'est pas uniquement ce qui donne le bonheur. "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée", arguaient "nos anciens", et, sur ce point, comme sur plusieurs autres, "nos anciens" avaient raison.

Seulement, il ne faut pas conclure tout de suite que la pauvreté et la misère sont des biens désirables. C'est, d'une façon générale, un excès que de le prétendre. En certains états, qu'on se fasse pauvre volontaire, pour suivre la voix des conseils tracés par le Christ: très bien. Que des individus, spécialement attirés par des vues de foi, soient devenus des Vincent de Paul et des Benoit-Joseph Labre: parfaitement. Mais, la société des humains n'a pas le droit dans sa généralité de se désintéresser des prospérités de la terre. Telle semble la note juste. Celle que sonnait déjà le poète antique

lorsqu'il parlait de la désirable "médiocrité dorée" — "aurea mediocritas".

* * *

L'honnête aisance est un des buts légitimes de la vie. Ce n'est pas normal et ce n'est pas social... de se ruiner comme à plaisir. Ceux-là sont de tristes citoyens qui s'obstinent à gaspiller leurs biens avec leur temps.

Or, est-il des gens qui plus sûrement et plus stupidement gaspillent leur temps et leurs biens que les buveurs d'habitude ?

Vous voulez des exemples ? Ils sont légion.

* * *

François était un bon fils d'habitant, solide et déluré, qui avait étudié assez pour se débattre à l'aise au "marché" et ailleurs. Il avait un "beau bien", que feu son père lui légua, net de toute redevance. Il avait une bonne femme, pleine de force et de santé, capable de lui donner de beaux enfants et de les élever en craignant Dieu !

Oui, mais, en allant au "marché", il faisait bien des "rencontres"; il fallait prendre "quelque chose", les Canadiens ne sont pas des fous, c'est connu ! Bref, François prit l'habitude de boire. Il négligea ses affaires. Il mécontenta et fit pleurer sa jeune femme. Une année, deux années... quatre années, pas cinq ! passèrent, et vous retrouvez François ruiné, découragé, rendu en ville pour casser de la pierre dans les rues... ou charroyer de la neige, l'hiver.

Certes, il n'est pas de sot métier. Et tous les genres de travail sont en eux-mêmes honorables. Mais, François, ne fait-il pas pitié à ses anciens amis ? Ah ! ne vous y trompez pas, quand, d'aventure, il les voit venir, il détourne la tête. Et, le soir, à la maison, quand la femme tousse et que les enfants pleurent... s'il a encore du coeur — cela arrive — il se frappe la poitrine. Hélas !

* * *

Et cet autre — mettons qu'il s'appelait Louis, il y en a tant qui s'appellent Louis que ce ne sera compromettant pour personne, — il avait eu l'avantage d'aller au collège, de faire un cours complet; il avait eu du succès dans ses études, beaucoup de succès, trop peut-être pour savoir bien résister aux premiers désenchantements qui guettent l'étudiant au seuil de la vie réelle.

Louis a trop compté, imaginons-le, sur ses talents et pas assez sur son travail. L'ennui est venu. Il vient toujours à la suite de l'oisiveté, même de l'oisiveté relative. Il a commencé à boire pour tuer l'ennui. Puis il a bu pour noyer ses chagrins. Enfin, il boit parce qu'il en a l'habitude.

Vous saisissez la conséquence ? S'il arrive à passer ses "finales" et à se faire un état quelconque, c'est tout juste le plus haut point qu'il puisse atteindre.

On n'a pas confiance à un buveur; même ceux qui boivent ne vont pas à lui pour leurs affaires. Il végète, notre Louis, il ne fait rien... ou moins que rien.

Et tout le monde s'en va, répétant: "Quel dommage, un si beau talent !" Et lui, sentant bien que tout le monde a raison, quoi qu'il en dise parfois, il baisse la tête et murmure à certaines heures: "Ah ! la malheureuse boisson".

A Louis aussi, comme à François, l'alcool a ravi les biens qu'il possédait, au moins en espérance.

* * *

Et ces histoires vécues deviennent si fréquentes que la société en gémit. Ah ! ce que coûte l'alcool, qui le dira jamais.

"L'intempérance prélève sur les classes riches et sur les classes pauvres des sommes fantastiques. Le croirait-on ? écrivait encore naguère l'archevêque de Montréal, l'alcool qui se consomme dans nos villes et dans nos campagnes coûte plus cher que la viande et le pain réunis. A cet insensé gaspillage de millions, ajoutez maintenant les salaires énormes perdus chaque année par les buveurs, les sommes que l'alcoolisme engloutit dans les asiles d'aliénés, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les cabinets de médecin et dans les pharmacies. A ce formidable amas de millions, ajoutez encore tant d'autres millions, dévorés honteusement pour tous ces vices où déverse fatalement l'alcoolisme. Et calculez s'il est exagéré de dire, avec les statisticiens, que les

trois-quarts des pauvres le sont ou le deviennent par leur propre intempérance ou celle des autres ?

"Faites ensuite, continue l'archevêque, une seconde opération. Tous ces millions perdus ou gaspillés, mettez-les en pleine valeur, distribuez-les en salaires. Du même coup, n'est-ce pas évident, vous rendez la vie, une vie plus intense, au commerce et à l'industrie; vous introduisez l'aisance et le bonheur dans les foyers; à l'activité intellectuelle comme à l'activité manuelle, vous offrez un salubre exercice ? La santé du corps renaît, la santé de l'âme renaît. Et tout à la fois, en bénédiction de la sainte loi du travail qui est respectée, en bénédiction de la tempérance qui est pratiquée, surgit cette prospérité à laquelle vous hésitez à croire".

La Société de Tempérance de la Croix

Qu'est-ce que cette Société qui porte un si beau nom ?

C'est la réunion des meilleurs citoyens, de l'élite de chaque paroisse, des hommes de coeur.

2o Quel est donc le but de la Société ?

Combattre. — La Société veut écraser le hideux démon de l'intempérance et de l'ivrognerie, le chasser du sol canadien, arracher à cet être infernal les âmes et les corps de nos malheureux compatriotes.

3o Par quels moyens la Société va-t-elle atteindre un but si noble ?

Par la bonne volonté et la générosité de tous ses membres, qui s'engagent, pour l'amour de Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre, à ne plus boire aucune boisson forte — sauf sur l'ordre du médecin; à ne plus offrir de boisson, à n'en plus accepter.

5o Quel sera le résultat de ces généreux sacrifices ?

Magnifique ! dans beaucoup de familles il sera économisé au bas mot cent piastres par année, qui auparavant étaient dépensées en petits coups. Les mères et les épouses sècheront leurs larmes; les enfants seront mieux nourris et mieux habillés; la maison sera mieux tenue; la joie brillera sur toutes les figures; la santé du père sera meilleure; il s'enrichira peu à peu; une sainte allégresse règnera dans toute la paroisse; monsieur le curé sera heureux du bonheur de ses paroissiens, il rendra des actions de grâces au ciel; le bon Dieu sera content, et il nous comblera de bénédictions ici-bas et dans son beau Paradis.

6o Quels sont ceux qui doivent entrer dans la Société ?

Ceux qui ne boivent pas;

Ceux qui sont portés à boire;

Ceux qui boivent.

Ceux qui ne boivent pas, afin de donner un bel exemple aux autres, et pour travailler efficacement à détruire l'intempérance autour d'eux.

Ceux qui sont enclins à boire, afin de trouver dans la Société un frein à leur mauvaise tendance.

Ceux qui boivent, afin de cesser de boire.

7o Pour qui donc est la Société de Tempérance ?

Pour tous les citoyens qui aiment Jésus-Christ et leur patrie. Pour tous les hommes qui ont de l'intelligence et du coeur dans la poitrine. Pour vous, mon ami, qui que vous soyez.

8o Entrez-vous dans la Société ? — Oui.

Pensées

La vigne produit trois grappes: celle du plaisir, celle de l'ivresse et celle du repentir. La première coupe de vin est celle du plaisir, la seconde celle de l'intempérance et la troisième celle du délire.

* * *

Un des moyens les plus efficaces à retarder le progrès du fléau de l'alcoolisme, est de vulgariser l'idée que les liqueurs alcooliques sont non seulement inutiles, mais très nuisibles — R. P. Paquin.

* * *

Il y a un dieu, dit-on, pour les ivrognes, c'est, en tout cas, une divinité bien oublieuse. Il ne les protège ni contre le soleil qui les frappe d'insolation, ni contre le froid qui les gèle. Un homme sobre se fût tiré de ces mauvais pas sans trop de dommages.

* * *

Ceux qui sont assidus à boire et adonnés aux excès de la table seront ruinés.

Le Président Théodore Roosevelt

LA très intéressante personnalité du Président Roosevelt s'affirme tous les jours davantage, et c'est toujours être en pleine actualité que de parler de cet homme d'Etat qui sut donner au poste de Président de République un intérêt et un relief uniques.

Né à New-York en 1858 — nous apprend l'encyclopédie Larousse — le jeune Roosevelt fit ses études à l'Université Harvard, il y prit ses grades en 1880, et deux ans après fut élu membre de la législature de l'Etat de New-York où il siégea jusqu'en 1884. En 1889 le président Harrison le nomma membre du comité des services civils des Etats-Unis; enfin en 1895 il fut placé à la tête du comité de la police de la ville de New-York.

On était à la veille de la guerre hispano-américaine, ses qualités d'énergie et de décision, sa grande puissance de travail lui valurent d'être appelé par MacKinley au ministère de la marine comme sous-secrétaire d'Etat. Mais dès l'ouverture des hostilités il levait et organisait le 1er régiment de cavalerie des volontaires des Etats-Unis, les "rough-riders" qui se signalèrent sous sa conduite pendant la campagne de Cuba.

Après la guerre, Roosevelt fut nommé gouverneur de l'Etat de New-York. En 1900 il était élu vice-président de la république; l'année suivante la mort tragique de MacKinley l'appela à la présidence.

Bien qu'élu par le parti républicain, le président Roosevelt tout en sacrifiant largement aux idées d'impérialisme qui se sont fait jour aux Etats-Unis, a montré une réelle largeur de vue et un vif amour de la démocratie en combattant la féodalité financière des trusts, en intervenant dans les conflits entre ouvriers et grandes compagnies minières, en essayant d'atténuer le conflit de race aux Etats-Unis entre blancs et hommes de couleur, n'hésitant pas dans ces diverses circonstances à risquer sa très considérable popularité. On n'ignore pas, en outre, quel a été tout dernièrement le rôle si en vue du Président Roosevelt, quant à la politique internationale. Ayant commandé les "Rough riders" dans la guerre hispano-américaine, M. Roosevelt connaît les horreurs des boucheries des champs de bataille. Aussi, est-il un des plus puissants pacifistes de notre époque. Il en a du reste donné des preuves, que l'histoire enregistrera à sa louange, lors de son intervention dans la guerre russo-nipponne qui s'est terminée par le traité de Portsmouth, signé à Washington, et ces jours derniers, à Algésiras, où M. White, plénipotentiaire américain, suivant les ordres du Président Roosevelt, fit tout en son pouvoir pour amener une entente entre les délégués français et allemands.

Physiquement, M. Roosevelt s'annonce comme taillé à souhait pour accomplir sans fatigue les pénibles corvées inhérentes à sa charge. Alertes, vigoureux et révélant dans chacun de ses mouvements l'athlète exercé, M. Roosevelt donne tout à fait l'idée de la personnification de l'américanisme viril.

Jamais lutteur n'entra dans l'arène en meilleures conditions physiques que le Président des Etats-Unis. Intellectuellement, M. Roosevelt est aussi robuste et aussi souple que physiquement. Ecrivain, liseur passionné, causeur fort séduisant il possède à lui seul des qualités que nombre d'hommes ne peuvent réunir, même à plusieurs. Ses goûts sont des plus simples, ses habitudes modestes et son intimité, tout

Aux rares époques ne le retiennent pas Blanche de Wash



Le Capitole de Washington



La maison de New-York, où est né le Président Roosevelt

vade avec bonheur vers sa maison de campagne, à Sagamore Hill, où il reprend un peu sa vie tranquille d'autrefois, dans un décor champêtre, d'autant plus agréable pour lui, qu'il y vit entouré de sa femme et de ses enfants.

La vie qu'il a menée dans son enfance est celle dont vivent ses propres enfants.



MME ROOSEVELT,

D'après le portrait du célèbre peintre français Chartran

L'impression que laisse une visite faite à Sagamore Hill, quand on a la chance d'y trouver Roosevelt parmi les siens, est celle d'une scène de famille vraiment américaine, avec sa liberté d'allure et son amour du plein air.

C'est à Sagamore Hill que Roosevelt a écrit la plupart de ses livres: "The naval war of 1812", "Hunting trips of a Ranchman", "Life of Thomas H. Benton", "Life of governor Morris", etc. La maison située sur une hauteur qui domine le détroit de Long Island, à quelques milles de Oyster Bay, est surtout remarquable par son immense cabinet de travail.

La bibliothèque, vaste et riche, atteste que le maître de céans est un fin lettré, comme les trophées de chasse pendus aux murs prouvent qu'il est aussi un homme d'action.

M. Roosevelt est non seulement un époux modèle, prévenant et affectueux, mais aussi un père d'une très grande tendresse. Cinq enfants entourent désormais M. et Mme Roosevelt. Une fille, Ethel, et quatre fils: Théodore, Kernit, aux boutades célèbres, Archibald et le dernier, Quentin, un petit diable d'américain bien planté. Quand le Président revient à la maison il est accueilli par les cris de joie de

tout ce petit monde, alors comme il raffole des enfants et surtout des siens, il oublie les plus graves affaires pour se mêler à leurs jeux. Une charmante anecdote racontée par M. Jacob Riis, un des familiers de la Maison Blanche, montre à quel point cet homme grave peut, à l'occasion, devenir aussi enfant que sa jeune progéniture. Un jour M. Roosevelt arriva à l'improviste et demanda à aller embrasser le plus jeune de ses enfants confié momentanément aux soins d'une vieille bonne d'enfants, celle-là même qui éleva Mme Roosevelt.

"Soit! répondit la maman, je t'accorde cette permission, mais pas celle de faire l'ours".

Il promet, monte et fait attendre son retour.

Intriguée, Mme Roosevelt se décide à aller voir ce qui se passe. Elle ouvre soudainement la porte de la chambre, et que voit-elle? Son mari, accroupi sur le plancher, imitant l'ours avec un tel succès que l'enfant ne se tient plus de joie.

"Edith, tu comprends, le gamin pleurait..."

A cette vie intime se mêle pour Mme Roosevelt le souci du rôle qu'elle tient admirablement. A Washington, les réceptions officielles ne commencent qu'en janvier, mais dès l'automne et même en décembre, après la réouverture du Congrès, Mme Roosevelt donne des "thés", et multiplie ses invitations. Elle a aussi imaginé des soirées de musique, auxquelles, en outre des diplomates accrédités à Washington, assiste la fine fleur de la capitale de l'Union.

A aucune époque la maison présidentielle ne fut aussi hospitalière, ses hôtes n'eurent plus de cordialité et de charme, que depuis que Mme Roosevelt en fait les honneurs. Lors des grands dîners officiels M. et Mme Roosevelt sont assis l'un en face de l'autre, au milieu du croissant que dessine la table. Ici surtout, l'hôte se inappréciable, la présidente, s'entretient avec les invités, non seulement dans sa langue maternelle, mais encore en français et en italien. Son costume préféré en ces occasions solennelles est une robe de soie blanche brodée de perles.

Mais le meilleur éloge que l'on puisse faire d'elle, est de citer celui qu'en fit son mari, qui disait un jour: "Si je sais mieux que personne que l'homme qui habite aujourd'hui la Maison Blanche n'est pas au-dessus de la critique, je puis dire par contre que ma femme est aussi proche que possible du type idéal d'une femme de Président des Etats-Unis. Sa manière de voir est si large et son action si consciencieuse! Cette femme est une merveille! Voyez-la comme mère! Quoi qu'il arrive, jamais elle ne néglige un de ses enfants. Je puis garantir qu'elle sait d'eux tous, tout autant que bien des mères qui n'ont pas même la moitié de ses soucis. Jamais elle ne sera si occupée qu'elle ne puisse me consacrer quelques instants. Toujours elle sera prête à m'accompagner dans mes promenades. Ce qui ne l'empêche pas de ne jamais laisser oublier ce que les membres de la famille présidentielle doivent au peuple. Je vous le dis, c'est une merveille!"

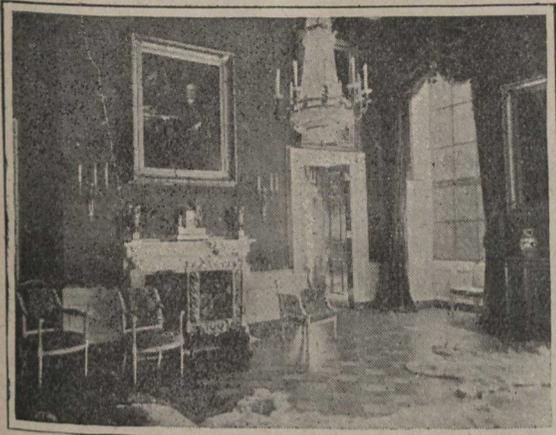
Ces mots enthousiastes se passent de commentaires et sont, pour le moins, l'expression d'une admiration profonde.



Les enfants du président Roosevelt, d'après une photographie prise en 1900

La nomenclature des réceptions accordées par Mme Roosevelt en deux mois, donne une idée du travail énorme qu'elle doit fournir :

- 36 déjeuners avec une moyenne de 150 invités;
- 3 dîners présidentiels avec une moyenne de 90 invités;
- 8 dîners diplomatiques à 100 invités;
- 6 soirées musicales à 300 invités;
- 5 réceptions officielles auxquelles se sont présentées 7,200 personnes;



Le salon vert de la Maison Blanche

5 five o'clock teas, avec une moyenne de 1,200 invités.

4 réceptions présidentielles avec un ensemble de 7,200 personnes.

Si l'on ajoute à cela 1,500 familiers de la Maison Blanche, 8,000 visiteurs du nouvel an, quelques dîners ministériels, on comprendra quelle précieuse auxiliaire Madame Roosevelt est pour son mari, qu'elle ne laisse pas troubler par les soucis ou les plaisirs de cet intérieur si assiduellement fréquenté.

Une des réceptions qui firent le plus de bruit fut celle du nègre Booker Washington, en 1901. Ce geste de politesse, si simple, si démocratique, si humain, souleva des tempêtes au milieu des compatriotes de Roosevelt, imbus encore en grand nombre du préjugé de l'infériorité des noirs.

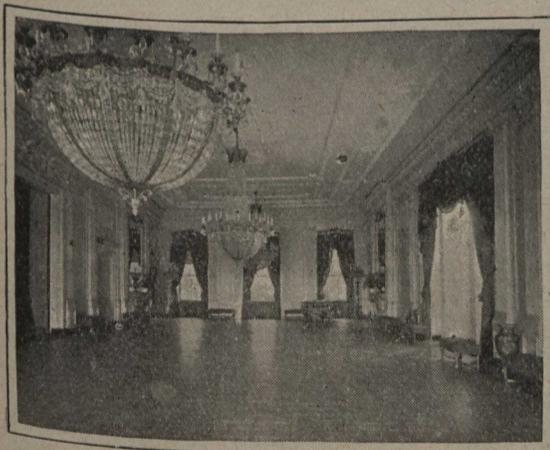
Sa visite à la Maison Blanche rendit célèbre le nègre Booker Washington, sur lequel nous pouvons donner quelques détails.

Quoiqu'il soit encore dans la plénitude de ses forces, Booker Washington a connu l'esclavage. Tout enfant il porta les chaînes avant que la guerre de sécession l'en eût délivré.

Educateur de premier ordre, il a fondé, dans un Etat du Sud, l'Alabama, l'Université nègre de Tuskegee, qui comptait naguère plus de quinze cents étudiants. Dont récemment, il parlait à Montréal.

Dans cet établissement: président, professeurs, répétiteurs, élèves, tout le monde a la couleur de l'ébène. Cette université distribue à ses étudiants un enseignement de qualité supérieure; elle produit des ingénieurs, des architectes, des pasteurs, des avocats et des membres de toutes les professions libérales.

Son fondateur n'est pas seulement un homme d'action, c'est un écrivain de talent. Il a publié sous ce titre: "Up from slavery". (Tiré de l'escla-



Salon est de la Maison Blanche

vage) une autobiographie qui a dépassé sa vingt-cinquième édition. Le président MacKinley disait déjà de lui :

"Il est certainement un des chefs de sa race, un éducateur accompli et un vrai philanthrope".

Booker Washington est enfin un grand, un admirable orateur.

Tel est l'homme que les "libres" citoyens des Etats-Unis reprochèrent à Roosevelt d'avoir convié à sa table. Mais le Président ne s'arrête pas devant

de pareilles mesquineries. Homme décidé et courageux en toutes les circonstances, morales ou physiques, de la vie, on sent chez lui l'ancien colonel des "rough riders" et le chasseur intrépide. Roosevelt n'est pas de ceux à qui on fait faire ce qu'ils ne veulent pas.

Ainsi nul effort, nulles prières n'ont pu l'induire à prendre des précautions contre les anarchistes. Jamais il n'a consenti à augmenter le nombre des policemen qui veillent à la porte de la Maison Blanche. Jamais il ne souffre qu'une escorte l'accompagne, excepté pendant ses sorties officielles. Et pourtant, quelles bottes n'a-t-il pas portées au clan anarchiste, dans son message du 3 décembre 1901, au lendemain de son avènement au pouvoir.

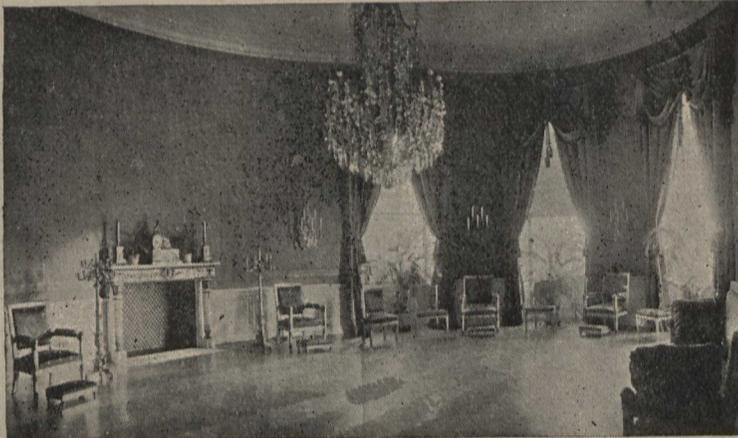
"L'assassin, disait-il à propos de Czolgosz, était un anarchiste avoué, qui avait été emballé par les anarchistes de profession, et aussi par les orateurs téméraires, qui du haut d'une borne ou dans la presse, font appel aux sombres et mauvais esprits du mal et des ténébres.

L'anarchiste, et surtout l'anarchiste des Etats-Unis, est simplement un criminel plus dangereux qu'aucun autre, parce qu'il représente la même méchanceté à un degré plus grand. L'homme qui prêche l'anarchie directement ou indirectement, se fait le complice virtuel du crime avant même qu'il soit accompli. L'anarchiste est un criminel que ses instincts pervers poussent à préférer le désordre, le chaos, aux formes les plus bienfaisantes de l'ordre social.

Si jamais l'anarchie triomphe, son triomphe ne sera qu'une heure rouge, suivie d'un despotisme qui durera des siècles.

Pas de pitié pour l'anarchiste!

Ce n'est point un assassin guidé par le fanatisme politique, ce n'est point une victime de l'ordre social... ou de l'injustice politique. Il faut chasser les anarchistes du pays, leur en interdire l'accès.



Le grand salon bleu de la Maison Blanche

Il faut que les cours fédérales aient une juridiction spéciale dirigée contre eux qui, sans cesse, menacent les Présidents ou leurs successeurs légaux.

L'anarchiste n'a pas même l'excuse d'espérer que son acte changera quoi que ce soit à l'ordre établi en Amérique, la constitution pare à cette éventualité".

Les anarchistes avaient riposté par des menaces vagues, mais sans doute, "ces oiseaux avant-coureurs de la tempête" comme ils aiment à s'appeler, renoncèrent à leurs projets en présence de la popularité dont a joui tout de suite Roosevelt.

On a eu une preuve évidente de celle-ci dans la spontanéité et la sincérité des marques de sympathie qui lui ont été témoignées de tous côtés pendant les jours de terrible anxiété de la maladie du jeune Ted, un peu avant l'arrivée du prince Henri de Prusse.

La même émotion s'éveilla dans tous les coeurs américains quand, à la suite de son accident de voiture de Pittsfields, le Président dut subir une petite opération, en septembre 1902. Peut-être le secret de l'affection du peuple américain pour Roosevelt se trouve-t-il dans la rudesse que celui-ci a montrée dans tous ses actes depuis son élection. Il est encore, si possible, plus sans façon qu'avant.

Pendant un des séjours que le Président fait chaque année à Farmington chez sa soeur, Mme Robinson, des gens du pays étaient venus lui présenter leurs hommages. Dans l'ouest les distances sont souvent longues à franchir, même dans ce qu'on appelle le voisinage. Le Président voulut ramener quelques vieillards dans sa propre voiture.

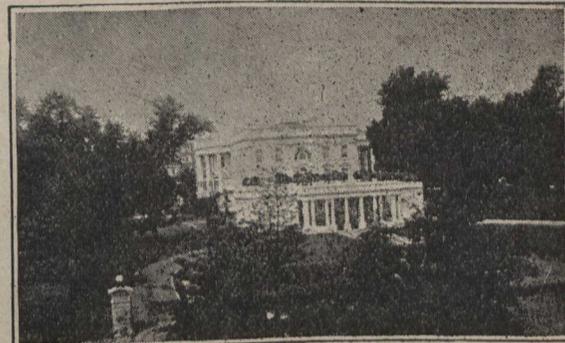
On était arrivé au haut d'une côte. Roosevelt qui guidait son cheval par la bride, allait remonter sur son siège de conducteur, quand il aperçut le vieux Barber, diacre de l'église méthodiste occupé à poursuivre de son mieux quelques vaches récalcitrantes qui s'étaient à manger l'herbe d'un champ voisin.

—Que faites-vous là? lui demanda le Président.

—Je cherche à chasser mes bêtes de ce champ.

—Je vais vous aider.

Et le Président enjamba la barrière. Mettant à profit l'expérience qu'il avait acquise comme éleveur avec ses cowboys, il se mit à la poursuite des bestiaux et les fit rentrer dans les limites légales, non point par l'autorité que lui donnait la constitution, mais grâce à son habileté à mener les bêtes à cornes. On le voit, M. Roosevelt est le type accompli du parfait yankee, l'univers le sait et l'en félicite.



La Maison Blanche, résidence officielle du Président des Etats-Unis

C'est sa tenacité indomptable dans les circonstances les plus critiques de sa vie privée ou de sa vie politique, qui ont fait à M. Roosevelt une renommée peu commune, que l'histoire ne manquera pas de noter.

Homme d'action dans toute l'étendue du terme, père de famille modèle et possédant une assez grande fortune, le président des Etats-Unis peut, à bon droit, passer pour le type accompli du yankee sachant faire ses affaires et celles de ceux à qui il s'intéresse. Il va sans dire que nous ne faisons ici aucune allusion désobligeante quant aux biens fonds dont dispose M. Roosevelt car, paraît-il, sa présence à la Maison Blanche lui coûte beaucoup plus qu'elle ne lui rapporte; du reste le premier magistrat de l'Union Américaine ne vise pas à devenir un capitaliste sérieux dans le pays des milliardaires. Aussi lui en sait-on gré, comme par ailleurs, de la campagne qu'il a entreprise contre les trusts de son pays. Et, même, il faudrait voir dans cette appréciation générale la raison qui fit prodiguer tant de cadeaux à Mlle Alice Roosevelt, lorsque, dernièrement elle épousait son compatriote le député Longworth, avec lequel elle fait en ce moment un long et fort agréable voyage de noces, corolaire naturel de son long et non moins agréable voyage de fiançailles, fait l'année dernière avec le richissime américain qu'elle devait épouser.

Nos lecteurs nous pardonneront, si dans ces brèves notes nous avons glissé, peut-être plus que de raison, sur le côté politique de la vie de l'homme d'Etat dont nous venons de parler; mais il nous a semblé que quelques anecdotes leur plairaient davantage, ce dont ils ne nous feront point reproche, nous l'espérons.



Le Président Roosevelt, photographié il y a quelques mois lors de ses grandes parties de chasse dans les prairies et dans les montagnes rocheuses.



A PROPOS DE SPORT



LE HOCKEY

Comme nous le disions dans notre dernier numéro, le club Wanderer, de Montréal, avec la coupe Stanley, s'est trouvé à faire l'acquisition d'une nouvelle et magnifique coupe, offerte par la direction de l'Aréna aux champions de la E. C. A. H. A. Ce sera aussi un trophée à tournoi qui devra toujours passer aux différents champions de cette Association. La présentation en fut faite solennellement samedi, le 24 mars dernier, par M. Shepard, président de l'Aréna, après un joli banquet organisé pour cette occasion.

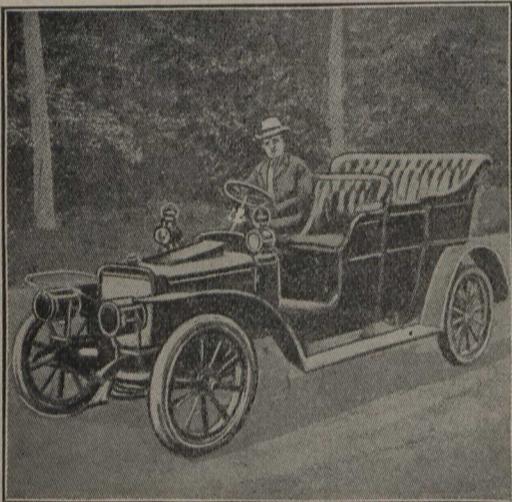
A Ottawa, on persiste cependant à dire que l'on a le plus fort club du monde. Après la fameuse partie qui décida du championnat du Canada, tous les joueurs des "Ottawa" firent la promesse de ne pas abandonner leur club la saison prochaine, et de ramener à Ottawa la coupe qu'ils venaient de perdre après l'avoir défendue glorieusement pendant trois années contre tous les clubs qui se sont présentés.

LE PATIN

C'est Norval Baptie, le champion patineur national, qui a remporté tous les premiers prix aux courses en patin qui eurent lieu tout récemment à Calumet. Il gagna la course de 1-4 de mille en 40 2-5 secondes; celle de 1-2 mille, en 1 minute 26 4-5 sec.; celle enfin de 1 mille en 2 min. 57 4-5 secondes.

LA CROSSE

S'il faut en croire certaines rumeurs, le club



Automobile sur la route de Ste-Anne de Bellevue.

Shamrock, le champion du Canada de l'an dernier, doit perdre plusieurs de ses joueurs, les uns devant jouer professionnels et les autres abandonnant pour toujours le jeu de crosse.

Le club National, au contraire, a fait l'acquisition de quelques nouveaux joueurs entre autres MM. Jos. Desfossés et R. Duckett, et sera certainement plus fort qu'il n'a jamais été. Plusieurs connaisseurs sont d'avis qu'il reconquerra, cette année, le championnat qu'il a perdu en 1900.

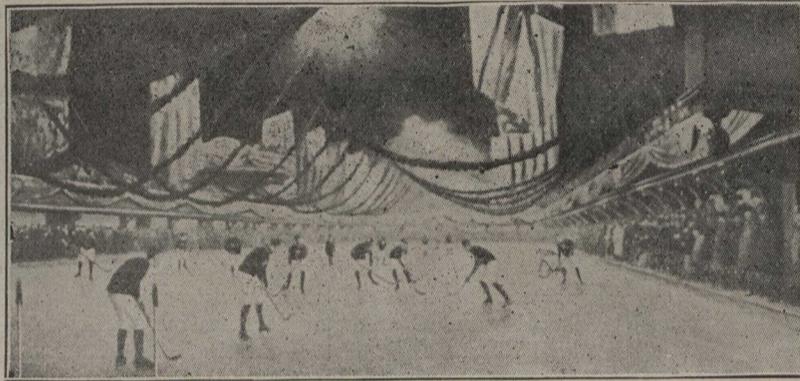
A la prochaine réunion de la N. A. L. U., ou National Amateur Lacrosse Union, les Tecumsechs et les Torontos feront une application pour être admis dans cette ligue. Tous les clubs qui en font actuellement partie semblent favorables à cette admission.

PUNCHING BAG

La semaine dernière, dans un concours de Punching Bag entre B. Désautels et Rose, le champion d'Angleterre, celui-ci a pu constater qu'il existe au Canada des athlètes capables de faire mieux que lui. Rose, cependant, donna des exhibitions merveilleuses, mais Désautels le suivit dans ses tours les plus difficiles, et même lui en fit voir de nouveaux. Rose ne put, non plus le vaincre en exécutant ses coups de fantaisie, par exemple, couché sur une table ou les yeux fermés. Désautels se montra supérieur en tout au champion d'Angleterre

LUTTE (Genre bataille de coq)

Ce genre de lutte, tout nouveau, est cependant très intéressant. Il est de plus très profitable, il apprend l'équilibre et met un jeune homme solide sur ses jambes. Dans cette partie, comme l'indique



Une partie de "Hockey"

la vignette, les deux adversaires se tiennent debout à deux pas de distance, les bras croisés, une jambe repliée sur l'autre, au-dessus du genou. Puis ils s'entre choquent à coup de hanche ou d'épaule, en sautant sur un seul pied, jusqu'à ce que l'un d'eux perde l'équilibre, touche terre de l'autre pied, de la main ou du corps.

Un combat de ce genre avait lieu la semaine dernière entre les jeunes Montferrand et Côté, et a beaucoup intéressé les spectateurs. Montferrand est sorti vainqueur après beaucoup de difficultés.

LE BASE-BALL

Le capitaine du club de Base Ball Montréal, M. Jimmey Bannon, travaille à réorganiser complètement son club. Il n'y aura pas plus de trois ou quatre joueurs de l'an dernier qui en feront partie. Il nous assure que nous serons très satisfaits de son travail et que nous aurons un club de première force.

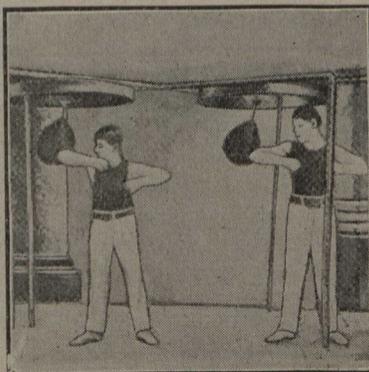
—Une nouvelle ligue de base-ball vient d'être organisée par M. Jos. Pagé et se composera probablement d'un club de Montréal, de Québec, de Lévis et de Trois-Rivières.

ATHLETISME

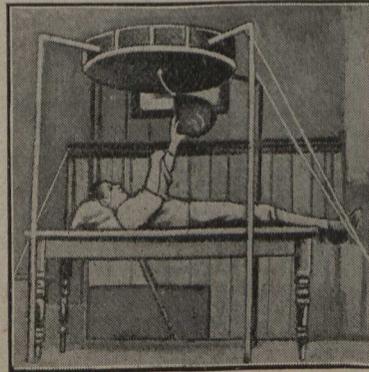
MM. Cyr et Décarie sont en réelle amitié depuis leur dernière rencontre. Ils doivent partir, tous deux dans quelques temps pour faire une tournée dans la Nouvelle Angleterre et feront des tours de force dans les centres canadiens-français.

M. Horace Barré vient de leur lancer un défi à chacun d'eux pour la somme de \$100 qu'il promet de leur payer s'ils parviennent à exécuter un seul des trois tours de force suivants que lui-même exécutera, savoir :

1o Lever à deux mains une barre à sphère et l'élever au-dessus de la tête sans secousse. — 2o Lever la même barre au-dessus de la tête avec secousse. — 3o Lever deux haltères au-dessus de la tête en se touchant le corps.



Concours de "punching bag" entre Rose, Champion d'Angleterre, et Ben, Désautels, Champion du Canada.



Rose faisant du "punching bag" couché sur une table.

LES QUILLES

Au tournoi du Western Bowling Congress, qui a eu lieu il y a quelque temps à Salt Lake, MM. Kupper et Ellworth, de Denver, ont brisé tous les

records faits en tournois pour équipes de deux, les concurrents en question ayant atteint la marque de 1,251 points.

—Les joueurs du Cercle Montcalm, de Saint-Hyacinthe, brisent tous les records. Dans une partie contre le Club Canadien, de Montréal, M. Montgeau scora 674 points; M. Désautels fit 614 points, et M. Coderre compta 607 points.

HIPPISME

On nous apprend de source certaine que le prince Arthur de Connaught fera l'ouverture officielle du septième concours hippique qui sera tenu à Montréal, les 8, 10, 11 et 12 mai prochains, à l'Aréna.

LE FOOT-BALL

L'A. A. d'A. Nationale sera représentée cette année dans le foot-ball. La demande d'admission de son club dans la ligue intermédiaire de la D. R. F. U. est entre les mains du secrétaire, et il n'y a

aucun doute que les Canadiens-français auront leur place dans les séries intermédiaires.

L'Association a déjà commencé le recrutement de ses joueurs. Un instructeur compétent prendra la direction de l'équipe au mois de juillet prochain. Le National peut compter sur les services de plusieurs élèves de collèges de Saint-Dunstan et d'Ottawa, qui doivent venir suivre les cours de Laval à l'automne.

Quelques joueurs de crosse ont également promis de s'adonner à ce jeu nouveau pour les Canadiens-français, et que nos amateurs devront encourager.



Exercices de gymnastique pour écoliers: Bataille de coqs, position des combattants.

L'AUTOMOBILISME

L'automobilisme gagne du terrain tous les jours, et surtout depuis deux ou trois années, à Montréal, il fait des progrès énormes. Le nombre des automobiles licenciées est déjà, à Montréal, d'au moins une centaine. A ce sujet, nos lecteurs doivent se souvenir de la page que nous publions, sur l'automobilisme, dans l'Album Universel, l'année dernière. Hélas! comme alors, les mêmes inconvénients de route s'offrent à nos chauffeurs. Pas plus qu'il y a un an, nos chemins ruraux ne conviennent aux pneus des automobiles, et, apparemment, il se passera encore de longues années avant que les autos puissent se hasarder en certains districts de ce pays, sans crainte de "pannes" et de "pannes" multiples. Le Canada est si vaste qu'on ne peut prétendre avoir partout des routes bien entretenues; cependant, cela devrait être, au moins dans un rayon d'une cinquantaine de milles, autour de nos principaux centres de population.

Espérons que les clubs d'automobilistes dont l'influence morale est grande dans le pays, s'efforceront d'obtenir l'amélioration des routes dont il s'agit, ce qui, par parenthèse, ferait plaisir à bien des gens, tout en rendant de réels services à bien d'autres.

A travers la mode

On dit que cela porte bonheur d'étreindre quelque chose le jour de Pâques.

Nos gentilles lectrices ne sont pas superstitieuses ; nous sommes certains, cependant, que, toutes, elles rêvent à la toilette nouvelle, au chapeau dernier style qu'elles arboreront dimanche prochain, pourvu que la température veuille bien s'y prêter.

Souhaitons que le soleil brille chaud et clair, que tous les petits coeurs coquets battent d'allégresse sous les draperies savantes des corsages nouveaux, que chaque petite femme trouve sa robe neuve plus belle que celles de ses voisines, que le bonheur parfait règne, en un mot, ne fût-ce que pour ce jour de fête unique !

Ceci dit, revenons à notre devoir de chaque semaine, qui est de signaler aux lectrices de l'Album Universel les nouveautés et les tendances de la Mode.

Les revues parisiennes nous apprennent que la vogue est plus que jamais aux soieries et aux garnitures de broderies.

Ce sont les petites soieries souples et légères, rappelant le foulard et le taffetas dont elles diffèrent surtout... par le nom. De petits dessins réguliers, pavés, pois, triangles, losanges, les garnissent et leur enlèvent cet aspect sévère qu'a toujours la soierie unie. Pour les garnir, c'est une folie de dentelle; des dentelles partout et toujours, reproduisant les points les plus estimés, mais s'inspirant particulièrement du genre application. On utilise aussi la broderie sur linon, broderie anglaise ou au plumetis, faite à la machine; très appréciée également, la broderie rococo en coton de couleur sur fond de linon rose, mauve ou ciel.

Une nouveauté qui semble avoir grand avenir — entendons-nous, en matière de mode, le grand avenir est une affaire de quelques mois — est la broderie chinoise au passé empiétant. On en fait des bandes brodées sur toile, sur satin, que l'on intercale dans la garniture des robes de soie, de linon.

Sur les robes de toile blanche, on fait des guirlandes entières brodées au passé empiétant; ce genre sera beaucoup plus nouveau que celui de la broderie au plumetis ou de la broderie anglaise.

Cependant, le succès du plumetis ou de l'anglaise n'en sera pas diminué, ces deux fantaisies pourront continuer à vivre en bonne intelligence pour la plus grande gloire de la coquetterie féminine.

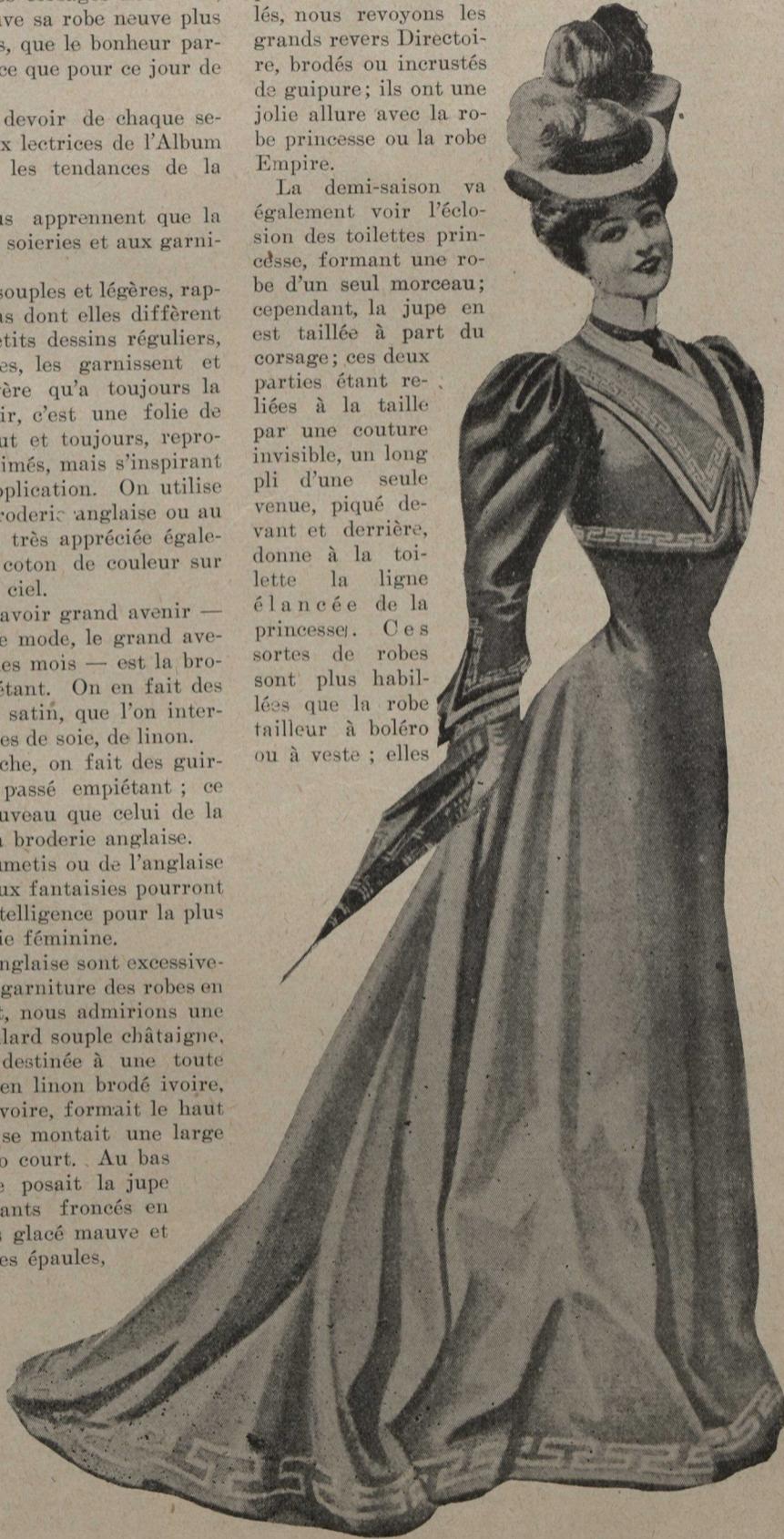
Les linons bis en broderie anglaise sont excessivement gracieux, employés à la garniture des robes en soierie souple. Dernièrement, nous admirions une ravissante robe empire en foulard souple châtaigne, à pois satin et pois blancs, destinée à une toute jeune maman. Une guimpe en linon brodé ivoire, sur transparent de taffetas ivoire, formait le haut du corsage, au bord duquel se montait une large bande froncée formant boléro court. Au bas de ce boléro très collant, se posait la jupe froncée, garnie de trois volants froncés en foulard, des liens en taffetas glacé mauve et ciel formaient bretelles sur les épaules, et cravate à l'encolure.

La jaquette longue perd chaque jour du terrain, et les tailleurs ne nous la proposent guère avec le même empressement qu'il y a un an. Elle devient, de plus en plus, le costume des femmes qui aiment avoir une mode bien à elle, et affirmer ainsi leur indépendance. Ce qui la remplace actuellement, ce sont les petits paletots droits et courts, arrêtés au-dessus de la taille; nous tombons ainsi d'un extrême dans un autre; après n'avoir admis que les longues jaquettes collantes qui précisaient les formes, nous nous passionnons pour les paletots vagues et courts, qui dissimulent le buste. Cependant, il faut leur reconnaître une certaine grâce et une allure très juvénile; ils habillent admirablement les jeunes filles et les femmes minces; les femmes fortes feront bien de s'en dispenser; elles auront, d'ailleurs, une compensation suffisante avec le boléro ajusté, que l'on portera également beaucoup.

Avec les jupes-corselets, ces vêtements sont naturellement indiqués, puisqu'ils dégagent la taille et laissent voir toute l'harmonie de la jupe à haute taille. Beaucoup de personnes, possédant jupe et

boléro, rajouissent l'ensemble de la toilette à l'aide d'une petite supercherie de coquetterie. Elles complètent la toilette d'une ceinture-corselet en même étoffe, laquelle, bien ajustée, bien baleinée, s'adapte exactement à la taille et simule admirablement la jupe-corselet; le boléro court, ne laissant pas déborder la blouse, complète la toilette; cette ceinture-corselet ne se porte qu'avec le boléro, lorsqu'on est en taille, c'est-à-dire avec une jupe et une chemisette, on la supprime. Sur le boléro, principalement pour les boléros habillés, nous revoyons les grands revers Directoire, brodés ou incrustés de guipure; ils ont une jolie allure avec la robe princesse ou la robe Empire.

La demi-saison va également voir l'éclosion des toilettes princesse, formant une robe d'un seul morceau; cependant, la jupe en est taillée à part du corsage; ces deux parties étant reliées à la taille par une couture invisible, un long pli d'une seule venue, piqué devant et derrière, donne à la toilette l'élancé de la princesse. Ces sortes de robes sont plus habillées que la robe tailleur à boléro ou à veste; elles



Toilette de promenade en cachemire satin vert-nil, forme princesse à boléro.

exigent un corsetage parfait. Les femmes qui se décideront à choisir cette toilette pour leur costume d'été devront donc, tout d'abord, s'inquiéter de la question de leur corset; il importe que ce dernier soit d'une coupe impeccable et réprime les excès d'embonpoint. N'hésitons donc pas à retrancher tout le superflu des garnitures de notre toilette pour reporter cette dépense sur le corset, dont aucun manteau, aucun vêtement, ne dissimulera, au printemps, la forme élégante.

On fait beaucoup le fond de jupe avec haut volant en forme sur lequel retombe une tunique indépendante en pointes; et non seulement nous voyons cette façon s'accroître pour nos toilettes de lainage, mais nous la retrouvons sur les robes de toile, où des guirlandes, brodées au plumetis, garnissent

le tour du volant en forme et de la tunique. On voit aussi la jupe à volants étagés, d'une hauteur variant entre deux et quatre pouces, et recouvrant presque toute la jupe; cette façon, outre qu'elle ne peut convenir qu'aux personnes très minces, a le grand désavantage de déchiqeter complètement l'étoffe.

Disons un mot aussi du nouveau corsage à guimpe, d'une élégance si juvénile. Pour nous rajouir un peu de la chemisette, on fait le corsage en satin Liberty ou en louisine blanche, avec toutes petites manches jockey en même étoffe; le haut du corsage est entouré, aux épaules, d'un col rond en louisine ou en satin Liberty; manches et corsage se décolletent sur une guimpe en mousseline, incrustée de noeuds de valenciennes; un petit plissé en valenciennes entoure le bas des jockeys et les revers bordant le haut du corsage. Il est difficile de dire toute la grâce et l'élégance de ce corsage, lequel se passe sous les boléros ou les vestes tailleur.

La robe princesse, qu'elle soit très ajustée ou seulement demi-ajustée, a déjà et elle continuera à avoir la vogue. Ne forme-t-elle pas vraiment un joli costume de demi-saison, en drap souple ou en satin de laine, de nuances nouvelles: puce ou hanneton, puisque les colorations des insectes sont en faveur ?

Peu garnie d'un léger galon ou d'une étoile de guipure, elle supporte, cette aimable robe princesse, aussi bien que la fourrure, le boa de plumes qui succédera aux lourds manteaux. Aussi la verrons-nous avec plaisir tout ce printemps, et nul doute qu'elle ne poursuive sa carrière durant l'été prochain.

La jupe à corselet est une jolie chose. Si vous voulez la porter à la rue, il vous faudra lui adjoindre le boléro. Et nous voilà ainsi revenues au boléro, au fameux petit boléro, qui, lui, n'est pas Empire du tout, et qui a la vie terriblement dure. On le tue régulièrement tous les six mois, et il revient à la vie, avec le sourire, dès la saison suivante. Vous verrez que plus ou moins court, plus ou moins orné, il servira encore de thème à de fort exquises toilettes d'été. Pensez-vous qu'il ait besoin d'être rajouiné ? Alors, vous le pomponnez d'un col-revers, qui n'ajoute rien à son charme, mais qui augmente singulièrement les difficultés de sa coupe. Voulez-vous un des mille modèles auxquels il prête la grâce de sa collaboration ? En ce cas, je vous signale un costume en taffetas très souple, blanc quadrillé noir, avec un mince filet corail. Il possède une jupe très ample du bas, plus une seconde jupe, qui finit en pointe par devant et par derrière et qui est un peu plus courte sur les côtés. Il s'accompagne d'une chemisette de fin linon, toute incrustée de valenciennes.

* * *

S'il faut en croire une dépêche publiée ces jours derniers par l'un de nos confrères quotidiens, toute une réforme est en train de se produire dans le costume masculin. En effet, on annonce qu'une sensation a été créée, à Londres, par le fait qu'un artiste célèbre, M. George Alexander, a paru sur la scène avec un faux-col rabattu, en flanellette, alors qu'il était en tenue de gala.

Tous les masculins de la haute gomme, sans en excepter les nobles, ont été consternés d'une telle témérité, qui, en somme, ne faisait que simplifier le martyre de la mode.

On assure, disent les journaux accrédités en la matière, que cet événement est le point de départ du rétablissement des vêtements confortables, et la mise à la retraite des faux-cols terribles, des pantalons à fourreaux, des haut-de-forme et autres instruments de torture qui ont été infligés par la mode à ces messieurs depuis une ou deux générations.

La témérité de M. Alexander a excité l'admiration de bien des groupes influents.

Le roi lui-même s'est ému, dit-on, du mouvement et il entend faire, lui aussi, sa petite révolution en matière de modes.

Des ordres ont été donnés par Sa Majesté aux tailleurs les plus réputés de Londres pour que l'on confectionne différents modèles d'habit de gala. Ces vêtements seront envoyés au palais du roi, et ce dernier en choisira un, qui, dès lors, donnera le ton.

Des indiscretions graves ont compromis le secret d'état, et l'on a pu à grande peine s'assurer que le roi avait l'intention de faire poser un col en velours à l'habit de gala. Tout Londres est bouleversé par cette réforme.

A quand le retour des jabots de dentelle et des perruques poudrées ?

JACQUELINE.

La prédication du carême à Montréal

A LA CATHÉDRALE

C'est le soir, un peu avant huit heures, qu'ont lieu, à la cathédrale, les sermons de la station quadragesimale. On a voulu, c'est à supposer, donner aux fidèles qui ont le goût des belles choses, l'occasion d'entendre deux grands sermons le même jour. Après celui du Père Plessis à Notre-Dame, par exemple, celui de son frère en religion et en éloquence, le Père Duchaussoy, à la cathédrale.

Si nous allions l'entendre ?

* * *

Dans le demi-jour d'une illumination incomplète, la foule entre, assez nombreuse. Mais elle s'éparpille bientôt et se perd dans les nefs, aux bons endroits, face à la chaire. Si bien que tout à l'heure, quand le Père commencera son discours, il semblera à plusieurs que l'auditoire n'est pas assez fourni. La cathédrale est si vaste !

Après la récitation du chapelet, voici le Père qui vient au chœur, se prosterne aux pieds du trône de Monseigneur l'archevêque, et demande à Sa Grandeur de bénir sa parole. Il traverse tout droit le chœur et l'avant-nef, et monte lentement dans la chaire, sous les yeux qui le suivent.

Moins grand qu'à la cathédrale, se tenant plus droit, moins voûté, gesticulant lui aussi beaucoup, mais avec moins d'ampleur peut-être, doué d'une voix forte et riche, le Père Duchaussoy parle avec une grande abondance.

Le sujet qu'il traite se prête mieux qu'une étude sur la Transfiguration aux considérations pratiques. Ce soir il nous parle de ceux qui résistent à leur conscience. Ce qu'il en dit des vérités dans une heure !

* * *

La conscience, avait-il expliqué précédemment, c'est en chacun de nous un témoin, un témoin qu'il ne faut pas contrister et que, hélas ! par orgueil ou par lâcheté, par hypocrisie ou par respect humain, nous contristons souvent.

Mais la conscience, c'est aussi un juge ! puisqu'en définitive elle n'est rien autre chose que la voix de Dieu qui parle à l'intime de nos âmes. Misérable donc celui qui contre elle se révolte ; juste au contraire et béni de Dieu celui qui lui obéit.

Comment résiste-t-on à sa conscience ? Voilà la grave question à laquelle le Père va répondre. Il dira ensuite quelles sont les conséquences ou les effets d'une pareille résistance. On sent vaguement que les subtilités et les excuses, à l'ombre desquelles on se croit à l'abri souvent, vont être démasquées. On s'enfonce dans son banc, on croise les bras, on baisse la tête et on attend l'orage.

Elle vient aussi sous la forme d'un questionnaire assez embarrassant. La conscience, c'est une voix. Bien. Est-ce la voix que nous écoutons. Car il y a d'autres voix qui parlent en même temps qu'elle et sollicitent notre entendement. Il y a le monde, la politique, les amis... Il y a l'intérêt, les passions, le plaisir ? Ce sont des voix, ou terribles ou caressantes, qui ont sur nous beaucoup d'empire. N'est-il pas vrai que ces voix étouffent l'autre parfois, celle de la conscience ? Elle est austère, celle-ci. La vertu est rude à pratiquer. Voyons, quelle voix, chrétien, vous dirige et vous conduit ?

Et la parole du Père retentit, sonore et troublante, sous les voûtes perdues là-haut dans l'obscurité. Son geste inquisiteur se fait plus pressant. Pauvres chrétiens ! trop souvent orgueilleux et lâches, que répondre à tout cela ?

* * *

Mais il arrive — poursuit le Père — que la voix de la conscience se fasse entendre au-dessus de celles des passions. Clairement on l'entend, à certaines heures surtout, nous dire : "Tu ne feras pas cela. C'est une injustice." Ou encore : "c'est une malhonnêteté indigne de toi."

On ne veut pas résister directement, on n'est pas encore assez endurci pour cela. Mais on se prend à discuter, à vouloir temporiser. Je suis si jeune, proteste-t-on. Il faut bien que je m'amuse un peu. Je vais faire fortune d'abord, nous verrons ensuite à nous convertir. Et l'on discute, et l'on pèse les raisons, l'on soupèse les motifs.

Mais discuter ainsi, tonne le Père, c'est déjà s'exposer au danger, c'est déjà consentir, c'est déjà pécher. Eh ! oui, ne vous y trompez pas, ne vous laissez pas abuser.

Le fait est, pensai-je, que si cette pauvre Eve n'avait pas commencé par discuter avec le serpent, elle ne se serait peut-être pas laissée convaincre ?

N'est-ce pas ce que pensent aussi les auditeurs du Père prédicateur ? Ils sont absolument attentifs. Ils n'ont pas l'air émerveillés et ravis. Ils me paraissent plutôt touchés et convaincus. C'est si vrai ce qu'il affirme, le Père. Chacun en trouve un peu la preuve dans son propre cœur.

* * *

Les plus malheureux, continue le prédicateur, ce sont ceux qui, carrément, ayant abandonné toute discussion, péchent contre et malgré leur conscience. "C'est mal", dit-elle. "Quand même, je le ferai", reprend l'endurci. Et lentement mais sûrement il s'insensibilise dans les habitudes mauvaises. Il s'aveugle à ce point que, malgré sa foi qui persiste, il en arrivera à pouvoir dire : "Moi, je n'ai plus de remords !"

Pourtant, au fond de son être, il a beau dire, il n'est pas tranquille. Il cherche à couvrir sa défaite. "Tout le monde", dit-il, en fait autant. Pourquoi serais-je plus parfait que les autres ? Tel homme, que je connais, un honnête homme, fait comme moi. Qu'ai-je tant à craindre ? Et il lit avec avidité telle ou telle page d'un écrivain facile et léger.

Il y a plus, il ira quelquefois jusqu'à discuter avec son confesseur, jusqu'à le tromper au moins à demi, pour se persuader à lui-même qu'après tout, en résistant à sa conscience, il ne fait pas si mal.

C'est l'histoire d'Hérode qui, pour faire taire Jean-Baptiste, le mit en prison. On dit à sa conscience : Tais-toi ! et on la fourre dans un cachot.

Mais du fond de son cachot, la voix de Jean arrivait encore à Hérode. Mais, même quand il fut mort, et qu'Hérodiade se fut donné la joie méchante de tourmenter la langue du prophète, le "non licet" retentissait encore et effrayait Hérode.

Ainsi arrive-t-il pour ceux qui mettent leur conscience au cachot. Ils ont beau faire. Elle parle encore.

Et la voix du Dominicain, toujours très nette et très distincte, prenait des tons très bas pour parcourir en s'élevant toute une gamme, toute une portée. Il s'animait. L'action l'élevait. C'était persuasif.

* * *

De toutes ces luttes contre la conscience, ou bien l'on sort vainqueur, ou bien l'on est vaincu ! Dans cette dernière alternative, c'est le remords, l'anxiété, l'angoisse qui est notre partage. Quelle triste vie !

Mais admettons qu'on soit vainqueur, qu'on étouffe au moins pour un temps la voix de la conscience, qu'on la mette au cachot. Alors, comment faire le bien ? comment pratiquer la vertu ? Comment accepter les inévitables sacrifices de la vie ?

Quel tableau puissant jaillit de la tête et du cœur du savant Dominicain. Comme il fustige justement ces hommes sans conscience qui se permettent — en se croyant honnêtes — tant de malhonnêtetés !

"Eux des honnêtes gens ? oh ! les misérables !" Il leur donne rendez-vous au jugement de Dieu. Puis, dans une très vivante péroraison, il exhorte ses auditeurs à écouter toujours la voix de la droite conscience, à briser les chaînes dont peut-être ils ont pu la charger, à la remettre sur son trône. Car, c'est la voix de Dieu ; elle doit être obéie.

* * *

Ce que nous ne pouvons pas rendre ici, c'est l'accent si simple et si convaincu de cette parole apostolique. Du pied de cette chaire, les auditeurs s'en retournent chez eux plus instruits et meilleurs. C'est au plus intime de leur être que la parole du Dominicain est allée chercher ses arguments.

C'est pratique et salutaire.

JEAN CANADIEN

PARLONS FRANÇAIS

Pourquoi ne pas prendre aujourd'hui la ferme résolution de faire usage de la langue française, dans toutes les situations de la vie. Pourquoi avons-nous des enseignes, des affiches et des annonces qui ne sont pas écrites en langue française ? Pourquoi continuerions-nous à patroniser ceux qui prennent notre argent et qui se refusent à faire leurs annonces en français ? Il y a une négligence qui signifie que nous n'avons pas assez d'orgueil. Cet orgueil est fondé sur les sentiments chrétiens. Nous devons prendre la résolution qu'il faut que le français soit honoré partout où il a le droit de l'être. Ce n'est pas une affaire secondaire, c'en est une au contraire d'importance capitale. Nous sommes envahis par l'immigration venant de toutes parts, mais nous sommes le seul peuple qui ait des droits spéciaux. Nous ne devons pas craindre de créer l'impression que nous sommes loyaux à l'Angleterre seulement lorsque c'est avantageux pour nous. Nous avons, lorsqu'il en a été besoin, versé notre sang pour sa défense et pour maintenir son drapeau. Ce drapeau nous doit d'avoir été respecté en plusieurs cas. Nous n'avons ni excuse ni explication à donner. Il n'y a pas nécessité de faire parade de notre loyauté : notre passé parle pour nous.

Mais en certaines occasions j'ai été tenté d'envelopper le drapeau anglais de deuil à Saint-Boniface même lorsque notre liberté fut assaillie, lorsque ce drapeau faillit de protéger nos droits à nous, les premiers habitants de ce pays. Nous devons nous imprégner de ces droits et les enseigner à nos enfants.

Mgr LANGEVIN.

La Semaine Sainte de l'an 1099, à Jérusalem

Après trois années de marches difficiles et de combats incessants, l'armée des Croisés, réduite au nombre de soixante mille, femmes et enfants compris, arrivait dans la triste vallée du Cédron. La Ville Sainte était en vue ; ses murailles blanches étincelaient vivement au soleil du midi ; "et la joie devient grande chez les chrétiens, qui baisent la terre avec émotion, en apercevant le terme de leur sanglant pèlerinage.

Sésac, Joas, Nabuchodonosor, Alexandre, Antiochus, Pompée et tant d'autres avaient naguère assiégé Jérusalem. — Jérusalem était assiégé par les Croisés, en juin de l'an de grâce 1099.

Les Musulmans, qui se sont opposés sans cesse à la marche de la croisade, ont vu leurs forces et leurs fortunes détruites en Asie-Mineure ; puis leurs émirs et pachas sont morts. Ils ne sont plus que vingt mille, consolidant les portes de la cité, "et grouillant sur ses énormes murailles." Mais le courage leur manque. Ils sont vaincus d'avance : "c'était écrit !"

Sans retarder, Godefroy de Bouillon commande à l'armée d'entourer la ville, afin qu'elle n'ait plus de communication avec le dehors. La famine la fera bientôt se rendre.

Maintenant plus d'un mois s'est passé. Voici l'anniversaire de la mort du Christ. L'armée veut en finir avec ces Turcs, et fouler enfin les rues de Jérusalem. Tous les cavaliers qui portent cuirasse s'avancent les premiers. Ils ont avec eux les lourds béliers qui battront les portes, et les balistes qui feront pleuvoir des pierres au dedans des murailles. Puis viennent archers et bateliers, marchant pieds nus, parce qu'ils manquent de souliers, et se tenant en lignes serrées, parce qu'ils portent leurs rondaches au-dessus d'eux, afin d'éviter les pierres lancées du haut des murs. La sonnerie des clairons, le roulement des tambours couvrent la voix des capitaines. Déjà un bélier enfonce la porte Dorée, celle d'Antonia va bientôt céder. De Bouillon, l'étendard crucial à la main, escalade la muraille par les débris qui viennent de rouler. Plusieurs le suivent, et leurs cris joyeux montent jusqu'aux nues, tandis que les sombres Mahométans hurlent d'épouvantables "Allah ! Allah !" en jetant loin leurs dernières pierres. Ainsi qu'en des entonnoirs, l'armée chrétienne franchit les portes et se presse dans les rues trop étroites de Jérusalem. Quelques-unes ont la largeur d'une lance. De toutes les fenêtres tombent des projectiles : on se couvre la tête du bouclier ; certains essaient sournoisement de couper les jarrets des chevaux : les épées fendent jusqu'aux épaules la tête de ces traîtres.

Un tel anniversaire, rendu plus précieux encore par sa coïncidence avec le succès des armes, aurait dû inspirer les vainqueurs en vrais soldats du Christ : mais c'en était trop pour des Latins. Ils courent à la mosquée d'Omar. C'est ici que naguère s'élevait le saint temple. Aucun avis des chefs ne peut les empêcher de répandre du sang ; et bientôt "la maison" d'Allah, où des femmes et des invalides se sont réfugiés, "se couvre" d'inutiles victimes.

Pendant ce temps d'autres chrétiens, suivant le saint évêque de Puy, l'ermite Pierre, de Bouillon, Hugues de Vermandois, Raymond de Toulouse, découvrent les prisons où gisent d'anciens pèlerins captifs. Leurs chaînes tombent. Et des inconnus s'embrassent de joie. Puis la foule des moines et des nobles "va" s'agenouiller au saint Sépulchre, "qu'ils baignent" de leurs larmes.

Quand le soleil baissa derrière les hauteurs d'Hébron et de Bethléem, il ne montait plus aucun bruit de la ville, et le dernier Turc fuyait parmi les térébinthes et les aloès de la vallée.

Le prochain aurore fera un royaume de Jérusalem. Mais Godefroy de Bouillon, le chevalier très chrétien, l'élu de l'armée et des prêtres, ne veut pas être appelé roi d'une terre sacrée et tout "éloquent" encore des prodiges du Christ.

Le dimanche qui suit, 12 juillet, c'est Pâques. Aux saints mystères qui sont célébrés avec magnificence, l'armée répète ces paroles du graduel : "Voici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse", puis elle chante le cantique grandiose du "Te Deum" et l'incomparable psaume du "Laetatus Sum". C'était afin de figurer le mysticisme du culte chrétien, et rappeler l'histoire du peuple prédestiné. Mais quel lien plus propice à ce symbolique rapprochement que la cité au nom si antithétique de "vision de la paix" ?

EMILE MILLER.

BONNE PERRETTE

ELLE était rude, bonne Perrette, et maigre, et sèche comme un clou. Elle portait la coiffe à deux ailes tuyautées des paysannes de la Loire. Cela ne rendait pas plus joli son visage anguleux, son nez pointu, ses lèvres qu'ombrageait une assez forte moustache. Mais qu'importait ? Bonne Perrette n'avait jamais été coquette que pour nous. Nous ne la trouvions pas laide, parce qu'elle nous aimait. Nous la trouvions seulement vieille, et nous supposions même qu'elle l'avait toujours été, car bonne Perrette ne changeait pas. Si loin que remontent mes souvenirs, je la revois au même âge, ou du moins avec les mêmes cheveux gris, les mêmes yeux noirs, un peu ridés aux angles, qui ne pensaient qu'à nous et qui ne pouvaient, je crois, penser à autre chose. Elle nous avait tous élevés. En récompense, nous la tutoyions. Personne n'a mieux su ranger une armoire, plier un vêtement d'enfant sur une chaise, ou surveiller une partie de loup caché. Sa propreté était minutieuse. Une tache lui faisait horreur, bien plus qu'à nous, hélas ! et j'entends encore les soupirs qu'elle poussait lorsque, ayant glissé sur l'herbe, dans le grand élan du jeu, nous revenions avec des genouillères vertes sur un pantalon gris.

—Ma petite Perrette, lui disions-nous, ne le dis pas, tu nous ferais gronder !

Et, tard dans la nuit, pendant que nous dormions, Perrette étudiait les effets du bois de Panama, inventait des lotions, frottait, étendait devant un feu discret, surveillé comme nous, nos culottes compromises. Si nous étions malades, elle veillait jusqu'à l'aube, sans prendre une heure de sommeil, attentive à ramener sur nos bras les couvertures, écoutant le bruit de nos respirations, triste de nous voir souffrir. Comme je me la rappelle, l'expression tendre et inquiète de ce regard, lorsque, dans les jours de fièvre, je m'éveillais pour demander :

—Perrette, as-tu à boire ? J'ai soif.
Elle se levait de sa chaise, la vieille bonne, et elle allait chercher une tisane tiède, où elle avait mis des fleurs des quatre saisons. Nous buvions du même coup le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Elle y croyait, et quelque chose qui ressemblait à un sourire de joie illuminait sa figure, quand ressaisis par le sommeil, les paupières à demi closes, la tête sur l'oreiller, nous lui disions :

—C'était bien bon. Je dors déjà.
La tendresse de Perrette l'avait conduite au despotisme. De très bonne foi, elle n'admettait pas qu'une autre eût des droits sur nous, ni qu'on sût mieux qu'elle ce qui convenait à chacun de nous. On la laissait faire. De temps en temps cela devenait inconciliable avec le principe d'autorité. Ma mère disait :

—Perrette, vous mettez aux enfants leurs vêtements bleus.

—Non, Madame, bien sûr que je ne les mettrai pas. Ils sont trop chauds, mes enfants s'enrhumaient.

—Vous entendez bien, Perrette, vous les mettez !

—Non, Madame, j'aime mieux m'en aller.

—Allez-vous-en !
Perrette faisait sa malle. Oh ! pas difficile à faire, la pauvre malle longue à poils de chèvre ! Et puis, au moment de nous quitter, au dernier regard jeté de notre côté, elle fondait en larmes et restait. Ma mère lui pardonnait, et nous sortions avec l'habit bleu.

Comment ces chères créatures qui nous élevaient — je ne sais pas s'il en reste encore — en arrivaient-elles à aimer de la sorte des enfants qui n'étaient point à elles ? Où prenaient-elles cette passion maternelle et ce complet oubli d'elles-mêmes, sachant qu'un jour elles quitteraient la maison, et qu'elles n'auraient point le droit, comme les mères, de suivre dans la vie ceux qu'elles avaient bercés ? Peut-être y songeait-elle, bonne Perrette, lorsque le soir, joignant nos mains, elle nous faisait dire, sans y manquer jamais : " Sainte Perrette, priez pour nous ".

Elle se maria. Un jour, nous étions déjà grands, cette nouvelle me surprit : " Perrette se marie ! " Il n'était pas beau non plus, son mari. Je le vis quand je conduisis Perrette à l'église : un grand vieux qui ressemblait aux bonzes de Chine peints sur les paravents, et qui ont de tout petits yeux, des pommettes saillantes et un filet de barbe blanche étroit et long comme une natte. Je crois qu'il l'épousait pour des raisons d'argent, et que Perrette acceptait pour une raison de chagrin, parce que nous lui échappions. Ils s'en allèrent habiter à la campagne, dans une maison basse, au toit couvert de jou-

barbe, qui ouvrait sur un enclos de maraîcher. C'était aux portes de la ville. Le bonhomme n'était point la propriétaire. Mais il se louait, quand les rhumatismes le permettaient, dans la belle saison, pour bêcher ou sarcler. Sa femme, plus vaillante que lui, apprit à monter les bouquets, dont on faisait un grand commerce dans le pays. On ne les vit plus jamais en ville. D'ailleurs, lors même que Perrette y fût venue, elle ne m'y eût pas rencontré. J'achevais mes études au collège, et peu après je partais pour Paris.

Elle n'oubliait pas cependant. Elle savait que, élève ou étudiant, j'avais des vacances de Pâques. Et chaque année, le lundi de Pâques, de grand matin, quelqu'un passait à la maison et y laissait un gros bouquet. Dès la première fois, je ne m'y trompais pas. Je reconnaissais les fleurs préférées de bonne Perrette, le basilic dont le parfum lui semblait exquis, les oeillets bichons, les renoncules, les narcisses blancs et les brins de réséda encore verts, qu'elle avait dû choisir entre mille, aux endroits les plus chauds du jardin, et qu'elle supposait fleurir pour une étoile pâle ouverte au bas de la tige. S'il y avait trois boutons de rose à ses rosiers grimpants, elle les cueillait tous trois, et me les apportait. Moi, j'allais la remercier.

Cette visite annuelle, Perrette l'attendait. Elle s'en réjouissait. Elle devait l'annoncer aux voisins. Chose étrange ! lorsque j'étais là, elle n'avait l'air heureuse qu'un très rapide moment, celui où elle m'apercevait, où "son" enfant d'autrefois s'approchait d'elle. Après, elle était inquiète de tout, de l'ordre de sa maison, qu'elle trouvait compromis par une feuille de glycine entrée dans un coup de vent ; inquiète de l'humidité du carreau, qu'elle avait trop longuement lavé pour qu'il pût sécher en huit jours, de la blancheur de la nappe qu'elle étendait sur une table de vieux noyer, de l'excellence de la bouillie au mil qu'elle avait faite suivant les traditions anciennes, et de l'heure, et du chaud, et du froid. Le temps se passait, pour elle, à me dire :

—Ce n'est pas bien bon, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas bien chez moi ? C'est pauvre !

Est-ce qu'on va chez sa vieille bonne pour s'apercevoir de pareilles misères ? J'aurais voulu lui répéter chaque fois :

—Causons du passé, laisse là ta nappe, ton mil, tes fleurs, tes voisins, et raconte-moi des choses de mon enfance ; dis-moi les jours où j'étais trop petit pour voir, ceux où ma mère était toute jeune, et où, toi, tu n'étais pas encore vieille. O Perrette, souviens-toi !

Mais non, elle semblait ne se souvenir du passé que pour offrir encore son dévouement inutile. Même en longeant avec elle l'allée bombée, sablée de sable jaune, que bordaient les ceps de vigne en cordons et les oeillets préférés, elle se préoccupait des nuages qui montaient, ou des herbes folles qui déparaient, croyait-elle, la beauté des semis de marguerites. Evidemment j'étais resté, pour bonne Perrette, l'enfant dont on prend soin et avec lequel on ne cause pas.

Un jour, un mardi de Pâques, comme j'arrivais de Paris, je demandai :

—Le bouquet est-il dans ma chambre ?

—Non, Monsieur.

—On n'a pas apporté un bouquet pour moi, hier ?

—Non, Monsieur.

—Alors c'est que Perrette est malade.

Je courus chez elle. Je la trouvai au lit, avec une grosse fièvre, et l'air si triste, que je m'en affligeai comme d'un présage.

—C'est bien en désordre chez moi, me dit-elle à voix basse. Ne faites pas attention. Je ne peux plus m'occuper du ménage. Depuis huit jours, c'est mon mari...

Elle s'interrompit, et, essayant de sourire :

—Monsieur René, vous venez chercher votre bouquet ? Il est cueilli...

—Comment ! Perrette, malade comme tu l'es !

—Je ne suis pas sortie, vous comprenez, cela allait trop mal ; mais je me suis fait apporter les fleurs, et j'attendais une occasion... Il est là, sous la chaise.

Sous la chaise, en effet, le pied des tiges baignant dans l'eau, toute une gerbe d'anémones et d'œillets avaient l'air de regarder autour d'eux, un peu effarés et dépaysés dans l'ombre de cette chambre.

—Je les emporterai, dis-je à Perrette. C'est moi qui suis l'occasion. Tu vois, j'avais deviné que tu ne pouvais pas venir.

Elle parlait moins encore que de coutume. Mais elle me fixait presque constamment, de ses yeux où

la même unique pensée, habitant là depuis plus de vingt ans, se faisait plus expressive encore :

—Je vous aime ; je vous ai élevé ; vous êtes mon enfant aussi.

Et cela la consolait.

Cependant je vis bien qu'une autre idée grandissait chez elle, et cette idée bientôt l'absorba. Elle devint tout angoissée, plus rouge encore autour des yeux, plus pâle autour des lèvres. Comme je cherchais à la distraire, en lui rappelant ses vieilles histoires :

—Ecoutez, Monsieur René, dit-elle avec une expression grave et une sorte d'autorité, j'ai une demande à vous faire. Promettez-moi...

—Tout ce que tu voudras, Perrette !

—J'ai emporté de chez vous plusieurs choses que je ne voudrais pas laisser ici après moi, si un malheur m'arrivait ; vous comprenez. Je les ai emportées avec la permission de Madame, j'y tiens beaucoup. Prenez-les avec le bouquet, et gardez-les. Si je me remets, j'irai les chercher...

—Mais tu te remettras, Perrette !

—On ne sait jamais... Tenez, dans l'armoire...

Quelles étaient ces choses auxquelles elle tenait tant ? Je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu chez elle rien de précieux. J'ouvris les deux batants de l'armoire, un meuble de cerisier à macarons tournés, qui luisait au fond de la chambre. Il y avait du linge blanc, une petite cafetière à pois bleus, un paquet de verveine, des ciseaux...

—Je ne trouve pas, lui dis-je.

Elle fit un effort pour se retourner, et reprit :

—Derrière le linge, dans le panier d'osier. La clé, sous les draps fins, près d'une pomme douce.

Je pris le panier, je pris la clé près d'une grosse rainette, aussi ridée que bonne Perrette, et qui se conservait là, intacte sous sa peau flétrie, depuis le dernier automne. Puis je m'assis au fond de la chambre, et j'ouvris le coffret appuyé sur mes genoux.

Quoique Perrette fût bien malade, j'eus d'abord envie de rire. Quel beau trésor, en vérité ! Sur la doublure de coton bleu qui tapissait l'intérieur du panier, reposaient trois objets : une photographie de quatre petits enfants groupés, un col de fourrure étroit, en poil de lapin blanc, avec des boutons de soie bleue, et un mouton de carton qui avait une patte de moins.

—Vous avez trouvé ? demanda la pauvre voix faible près de la fenêtre.

Et mon sourire tomba. Et je compris qu'elle avait renfermé là, dans ces objets de si mince valeur l'inestimable tendresse d'un souvenir ; que ce mouton lamentable représentait pour elle un témoin des jours passés, et que ce col de fourrure, porté jadis par un de "ses" enfants, prenait un air de relique aux yeux de la vieille bonne. Je me levai, je plaçai le coffret sur le lit de Perrette. Elle se souleva un peu, prit la petite fourrure et dit, très émue :

—Vous la portiez, Monsieur René, quand vous aviez deux ans.

Elle regarda le mouton brisé, et ajouta :

—Vous me l'aviez donné, après l'avoir cassé. Je l'ai toujours eu.

Elle approcha de ses lèvres la photographie jaunie, et la baisa.

—J'ai du mal à les quitter, ajouta-t-elle. Mais il le faut.

Elle se recueillit un instant, sécha ses yeux, et, pour la première fois de sa vie, j'aperçus une flamme dans son regard. Sa physionomie se transfigurait, s'embellit de tout l'amour silencieux qui débordait enfin, et pendant que je demeurais debout, ému, saisi d'une sorte de respect pour ma vieille bonne mourante :

—Monsieur René, me dit-elle à haute voix, je n'ai jamais été heureuse que chez vous. Monsieur René, les pauvres femmes comme moi ont tort de se marier, parce que leur bonheur était dans leurs enfants...

Elle s'arrêta, et reprit, en levant la main, sa main toute blanche, qui s'était fatiguée pour nous :

—Même après la vie, je ne vous oublierai pas...

Je m'en allai, tenant sous le bras le petit mouton à trois pattes à demi caché par mon bouquet. Un bout du col de lapin blanc sortait de ma poche. Et les bonnes gens du chemin pouvaient rire. Moi, je pleurais.

Ce fut le dernier bouquet de bonne Perrette.

RENE BAZIN,

de l'Académie française.

Petites notes scientifiques

Un réveil-matin pour gens pressés

Voici une originale invention, combinaison entre un réveil et un réchaud.

Dès que la sonnerie se met en mouvement, un ressort se déclenche et vient frapper une tige fixée au couvercle du réchaud. Une pièce métallique, qui va jouer le rôle de frottoir, est fixée également sur ce couvercle.



Le mécanisme de cet ingénieux appareil allume une lampe à alcool qui chauffe le contenu de la casserole.

Enfin, un autre ressort porte une pince qui maintient une allumette ordinaire.

Au moment où la sonnerie résonne, les deux ressorts se déclenchent automatiquement; le couvercle bascule en agitant le frottoir qui prend contact avec l'allumette. Celle-ci met le feu à l'alcool, et le liquide contenu dans la casserole se chauffe rapidement.

Une nouvelle bouée de sauvetage

Aujourd'hui, les bouées de sauvetage sont généralement formées, soit d'une couronne remplie de liège, soit d'un plateau assez épais, constitué aussi par l'assemblage de morceaux de liège et traversé par un montant lesté en dessous et portant à sa partie supérieure, soit un petit pavillon le jour, soit une lance à feu qui s'allume automatiquement quand la bouée est jetée à la mer la nuit.

On vient d'imaginer un nouvel appareil de sauvetage qui paraît incontestablement supérieur, surtout à la couronne si répandue et qui ne peut être utilisée que par un nageur émérite.

La nouvelle bouée est composée de deux sphères métalliques creuses, reliées par une légère barre de fer, et capables de supporter le poids d'un homme adulte de forte corpulence. A distance égale, entre les deux sphères, se trouve un tube qui plonge verticalement dans l'eau et dont la partie supérieure se tient droite au-dessus des vagues. Celle-ci est creuse et remplie d'un des nombreux composés chimiques qui, devenant incandescents au contact de l'eau, permettent de voir la position exacte de l'objet au milieu de l'obscurité. Dès qu'on signale un homme à la mer plusieurs de ces bouées sont jetées du navire.

La nouvelle invention a rendu déjà de grands services, et l'Amirauté anglaise songerait à l'adopter.

Un fauteuil contre le mal de mer

La plupart des remèdes préconisés pour prévenir le mal de mer consistent généralement en drogues et produits chimiques devant réagir contre les troubles digestifs provoqués par les mouvements du navire. Les méthodes basées sur l'emploi de moyens mécaniques sont moins employées. A ce sujet, il est intéressant de signaler une récente invention qui, tout en n'étant pas destinée à guérir radicalement le mal de mer, semble particulièrement efficace pour en atténuer les effets chez la plupart des passagers d'un navire.

Il s'agit d'un appareil inventé par le Dr Carl Brendel, de Tschupackowka, en Russie, et dont la construction a été confiée à un établissement important d'électricité allemand.

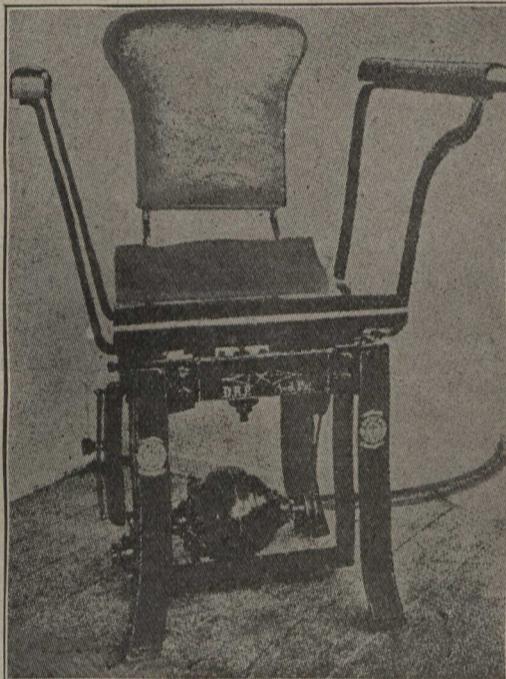
L'invention, dont la forme ne reste nullement limitée à celle figurant sur la gravure que nous donnons, consiste, en principe, à rendre supportables aux passagers les mouvements du navire, tels que tangage, roulis, etc., au moyen de sièges spéciaux, de couchettes ou plate-formes faisant partie du bord du navire, et animés chacun d'un léger mouvement continu de haut en bas qui lui est imprimé à la main ou par un moteur.

Les mouvements à grande amplitude du bateau

sont décomposés en un grand nombre de petites oscillations successives de façon à pouvoir les compenser par de petits mouvements dans la direction opposée.

Comme on le voit sur la gravure, il s'agit d'un fauteuil dont le siège est mobile par rapport aux jambes, aux bras et au dos de l'occupant. Les mouvements alternatifs de montée et de descente sont obtenus au moyen d'un petit moteur électrique placé entre les pieds du fauteuil. La force motrice est transmise par courroies à un excentrique actionnant le siège du fauteuil. La vitesse et l'intensité des mouvements peuvent être réglées dans des limites très variables au moyen de dispositifs spéciaux adaptés au mécanisme.

Ce fauteuil a été essayé d'une façon concluante, lors d'une récente traversée, à bord du steamer "Patricia", de la Hamburg-America-Line. Un grand nombre de passagers, fort éprouvés par le tangage du navire, ont essayé l'appareil; tous ont déclaré unanimement que pendant tout le temps qu'ils étaient restés assis dans ce fauteuil, ils n'avaient ressenti aucune indisposition, alors que, dès qu'ils l'avaient quitté, ils étaient repris immédiatement du mal de mer.



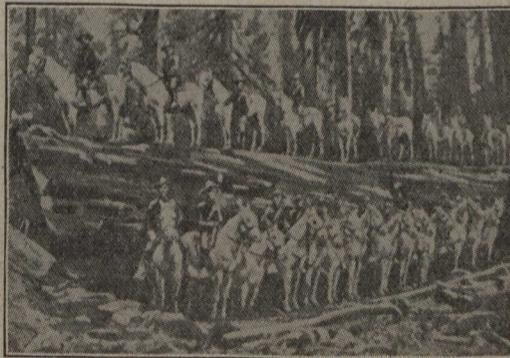
Fauteuil du Dr Carl Brendel, vue de face.

Un arbre géant

On a souvent parlé des grands arbres de la Californie, ces géants des forêts, auprès desquels des hommes debout et même à cheval ne semblent être que des pygmées.

Les plus grands se trouvent surtout dans le comté de Calaveras. Il en existe là une trentaine ne mesurant pas moins de 75 pieds de circonférence.

On fut obligé, récemment, d'en abattre un qui n'avait pas moins de 300 pieds de hauteur et 96 pieds de circonférence à sa base.



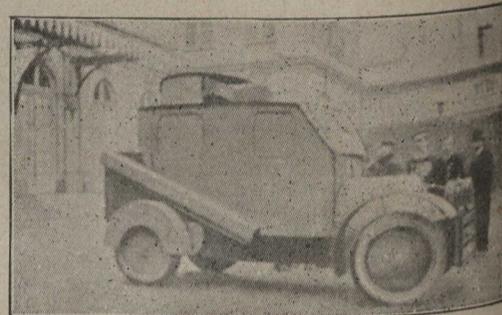
L'arbre géant, sur lequel sont groupés ces cavaliers, a été abattu récemment en Californie.

Celui que nous reproduisons ici est un cèdre rouge connu dans le comté de Calaveras sous le nom du "Monarque tombé".

On peut aisément se rendre compte de ses dimensions énormes par le nombre de cavaliers montés qui le couvrent.

Automobiles blindés

A la fin de la guerre de 1870, on avait imaginé, à Paris, de faire sortir sur les rails du Nord et de l'Est des locomotives blindées pour examiner les travaux d'approche de l'ennemi. Ces locomotives rendirent des services. Il va de soi que, lorsque les automobiles eurent atteint leur degré de perfection actuel, on songea, tout naturellement, à s'en servir



Automobile de guerre, avec sa mitrailleuse, juchée sur le toit de la voiture.

aux manoeuvres pour le transport des officiers d'état-major. Et, tout aussi naturellement, on pensa qu'il serait nécessaire de les mettre le mieux possible à l'abri des coups de l'ennemi. Aussi commença-t-on, un peu partout, à construire des voitures blindées. On a même pu en voir une, il y a deux ans, au Salon de l'Automobile, armée d'une pièce d'artillerie. En Allemagne, particulièrement, la voiture de guerre a préoccupé les ingénieurs militaires.

Dernièrement, le ministre de la guerre français a été visiter un automobile blindé construit dans les ateliers de MM. Charron-Girardot et Voigt, à Puteaux; on le dit destiné au gouvernement russe. Il est non seulement blindé, mais il porte encore une mitrailleuse Hotchkiss.

La voiture est faite de plaques d'acier qui présentent une résistance considérable: à 150 pieds, les balles du Lebel ne les traversent pas.

Les roues sont munies de pneus dont la chambre à air contient une dissolution spéciale qui ralentit le dégonflement en cas de perforation; des rails détachables, posés le long de la caisse, permettent de franchir un fossé d'une certaine largeur. Un réservoir cylindrique, placé comme une cheminée, contient 120 pintes d'essence, un autre réservoir semblable reçoit 60 pintes d'huile. La voiture, de la force de 25-30 chevaux, donnant du 40 en palier et du 30 dans les terres labourées, pourrait ainsi marcher 400 milles sans ravitaillement.

A l'avant, le conducteur est complètement protégé par le blindage, où sont ménagées deux petites ouvertures à hauteur de ses yeux. A l'arrière, une tourelle à éclipses abrite une mitrailleuse qui peut être pointée dans toutes les directions et lancer 500 balles par minute. Le poids de la voiture en ordre de marche, avec cinq hommes et cinq mille cartouches, ne dépasse pas 7,000 livres. Le prix est d'environ \$16,000. Le gouvernement russe aurait commandé trente-six machines semblables.

La lutte contre la poussière

Un chimiste français, M. Philibert Delair, a trouvé dans le chlorure de magnésium une substance qui s'oppose au soulèvement des poussières. Ce sel étant très déliquescent, les corps qui en sont imprégnés conservent d'une façon durable une sorte de moiteur qui les rend aptes à fixer les poussières et menus résidus de toutes sortes, en les alourdissant, sans les agglutiner. Dès lors, son emploi contre le soulèvement de la poussière des parquets et des voies de circulation paraissait indiqué.

Pour les bois, il suffirait de deux applications successives, à un jour d'intervalle, d'une solution concentrée de chlorure de magnésium, pour fixer les poussières sur ce bois pendant au moins six mois, tout en permettant un nettoyage très efficace par le balai. Pour les routes, un seul épandage d'une solution moins saturée permettrait d'en supprimer la poussière, également pendant six mois, en dépit d'un roulement presque continu.

Le prix de revient d'imprégnation de 9 pieds carrés serait, pour les planchers, de trois-cinquième de cent, et pour les routes, d'un cinquième de cent.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Si peu de bruit que j'eusse fait en marchant, j'avais éveillé les chiens, et Zerbino s'était levé pour venir avec moi à la porte. Comme il ne regardait pas avec des yeux pareils aux miens les splendeurs de cette nuit, il s'ennuya bien vite et voulut sortir.

De la main je lui donnai l'ordre de rentrer; quelle idée d'aller dehors par ce froid; n'était-il pas meilleur de rester devant le feu que d'aller vagabonder? Il

que l'accent de mon maître, lorsqu'il avait demandé où ils étaient, avait trahi cette crainte.

—Prends un tison, me dit-il, et allons à leur secours.

J'avais entendu raconter dans mon village d'effrayantes histoires de loups; cependant, je n'hésitai pas; je m'armai d'un tison et suivis mon maître.

Mais lorsque nous fûmes dans la clairière, nous n'aperçûmes ni chiens, ni loups.

On voyait seulement sur la neige les empreintes creusées par les deux chiens.

Nous suivîmes ces empreintes; elles tournaient autour de la hutte; puis à une certaine distance se montraient dans l'obscurité un espace où la neige avait été foulée, comme si des animaux s'étaient roulés dedans.

—Cherche, cherche, Capi, disait mon maître, et en même temps il sifflait pour appeler Zerbino et Dolce.

Mais aucun aboiement ne lui répondait, aucun bruit ne troublait le silence lugubre de la forêt, et Capi, au lieu de chercher comme on lui commandait, restait dans nos jambes, donnait des signes manifestes d'inquiétude et d'effroi, lui qui ordinairement était aussi obéissant que brave.

La réverbération de la neige ne donnait pas une clarté suffisante pour nous reconnaître dans l'obscurité et suivre les empreintes; à une courte distance, les yeux éblouis se perdaient dans l'ombre confuse.

De nouveau, Vitalis siffla, et d'une voix forte il appela Zerbino et Dolce.

Nous écoutons; le silence continue; j'eus le coeur serré.

—Pauvre Zerbino! Pauvre Dolce!



Vitalis précisa mes craintes.

—Les loups les ont emportés, dit-il; pourquoi les as-tu laissés sortir?

—Ah! oui, pourquoi? Je n'avais pas de réponse à donner.

—Il faut les chercher, dis-je.

Je passai devant; mais Vitalis m'arrêta.

—Et où veux-tu les chercher? dit-il.

—Je ne sais pas, partout.

—Comment nous guider au milieu de l'obscurité, et dans cette neige?

En effet, la neige nous montait jusqu'à mi-jambe, et ce n'étaient pas nos deux tisons qui pouvaient éclairer les ténèbres.

—S'ils n'ont pas répondu à mon appel, c'est qu'ils sont... bien loin, dit-il; et puis, il ne faut pas nous exposer à ce que les loups nous attaquent nous-mêmes; nous n'avons rien pour nous défendre.

C'était terrible d'abandonner ainsi ces deux pauvres chiens, ces deux camarades, ces deux amis, pour moi particulièrement, puisque je me sentais responsable de leur faute; si je n'avais pas dormi, ils ne seraient pas sortis.

Mon maître s'était dirigé vers la hutte et je l'avais suivi, regardant derrière moi à chaque pas et m'arrêtant pour écouter; mais je n'avais rien vu que la neige, je n'avais rien entendu que les craquements de la neige.

Dans la hutte, une surprise nouvelle nous attendait; en notre absence, les branches que j'avais entassées sur le feu s'étaient allumées, elles flambaient, jetant leurs lueurs dans les coins les plus sombres.

Je n'aperçus pas Joli-Coeur.

Sa couverture était restée devant le feu, mais elle était plate; le singe ne se trouvait pas dessous.

Je l'appelai; Vitalis l'appela à son tour; il ne se montra pas.

Vitalis me dit qu'en s'éveillant il l'avait senti près

de lui, c'était donc depuis que nous étions sortis qu'il avait disparu?

Nous prîmes une poignée de branches enflammées et nous sortîmes, penchés en avant, nos branches inclinées sur la neige, cherchant les traces de Joli-Coeur.

Nous n'en trouvâmes point: il est vrai que le passage des chiens et nos piétinements avaient brouillé les empreintes, mais pas assez cependant pour qu'on ne pût pas reconnaître les pieds du singe.

Nous rentrâmes dans la cabane pour voir s'il ne s'était pas blotti dans quelque fagot.

Notre recherche dura longtemps; dix fois nous passâmes à la même place, dans les mêmes coins; je montai sur les épaules de Vitalis pour explorer les branches qui formaient notre toit; tout fut inutile.

De temps en temps nous nous arrêtions pour l'appeler; rien, toujours rien.

Vitalis paraissait exaspéré, tandis que moi j'étais désolé.

Comme je demandais à mon maître s'il pensait que les loups avaient pu aussi l'emporter:

—Non, me dit-il, les loups n'auraient pas osé entrer dans la cabane; je crois qu'ils auront sauté sur Zerbino et sur Dolce, qui étaient sortis, mais ils n'ont pas pénétré ici; il est probable que Joli-Coeur, épouvanté, se sera caché quelque part pendant que nous étions dehors; et c'est là ce qui m'inquiète pour lui, car par ce temps abominable il va gagner froid, et pour lui le froid serait mortel.

—Alors, cherchons encore.

De nouveau nous recommençâmes nos recherches, mais elles ne furent pas plus heureuses que la première fois.

—Il faut attendre le jour, dit Vitalis.

—Quand viendra-t-il?

—Dans deux ou trois heures, je pense.

Il s'assit devant le feu, la tête entre ses deux mains.

Je n'osai pas le troubler. Je restai immobile près de lui, ne faisant un mouvement que pour mettre des branches sur le feu; de temps en temps il se levait pour aller jusqu'à la porte: alors il regardait le ciel et se penchait pour écouter; puis il revenait prendre sa place.

Il me semblait que j'aurais mieux aimé qu'il me grondât, plutôt que de le voir ainsi morne et accablé.

Les trois heures dont il avait parlé s'écoulèrent avec une lenteur exaspérante; c'était à croire que cette nuit ne finirait jamais.

Cependant, les étoiles pâlirent et le ciel blanchit; c'était le matin, bientôt il ferait jour.

Mais avec le jour naissant le froid augmenta; l'air qui entra par la porte était glacé.

Si nous retrouvions Joli-Coeur, serait-il encore vivant?

Quelle espérance raisonnable de le retrouver pouvions-nous avoir?

Qui pouvait savoir si le jour n'allait pas nous ramener la neige?

Il ne la ramena pas; le ciel, au lieu de se couvrir comme la veille, s'emplit d'une lueur rosée qui présageait le beau temps.

Aussitôt que la clarté froide du matin eut donné aux buissons et aux arbres leurs formes réelles, nous sortîmes. Vitalis s'était armé d'un fort bâton, et j'en avais pris un pareillement.

Capi ne paraissait plus être sous l'impression de frayeur qui l'avait paralysé pendant la nuit; les yeux sur ceux de son maître, il n'attendait qu'un signe pour s'élançer en avant.

Comme nous cherchions sur la terre les empreintes de Joli-Coeur, Capi leva la tête et se mit à aboyer joyeusement; cela signifiait que c'était en l'air qu'il fallait chercher, et non à terre.

En effet, nous vîmes que la neige qui couvrait notre cabane avait été foulée jusqu'à une grosse branche penchée sur notre toit.

Nous suivîmes des yeux cette branche, qui appartenait à un chêne, et tout au haut de l'arbre, blottie dans une fourche, nous aperçûmes une petite forme de couleur sombre.

C'était Joli-Coeur: effrayé par les hurlements des chiens et des loups, il s'était élancé sur le toit de notre hutte, quand nous étions sortis, et de là il avait grimpé au haut du chêne, où, se trouvant en sûreté, il était resté blotti, sans répondre à nos appels.



obéit, mais il resta le nez tourné vers la porte, en chien obstiné qui n'abandonne pas son idée.

Je demeurai encore quelques instants à regarder la neige, car, bien que ce spectacle me remplît le coeur d'une vague tristesse, je trouvais une sorte de plaisir à le contempler: il me donnait envie de pleurer, et quoiqu'il me fût facile de ne plus le voir, puisque je n'avais qu'à fermer les yeux ou à revenir à ma place, je ne bougeais pas.

Enfin, je me rapprochai du feu, et l'ayant chargé de trois ou quatre morceaux de bois croisés les uns par-dessus les autres, je crus que je pouvais m'asseoir sans danger sur la pierre qui m'avait servi d'oreiller.

Mon maître dormait tranquillement; les chiens et Joli-Coeur dormaient aussi, et du foyer avivé s'élevaient de belles flammes qui montaient en tourbillons jusqu'au toit, en jetant des étincelles pétillantes qui, seules, troublaient le silence.

Pendant assez longtemps je m'amusai à regarder ces étincelles, mais, peu à peu, la lassitude me prit et m'engourdit, sans que j'en eusse conscience.

Si j'avais eu à m'occuper de ma provision de bois, je me serais levé, et, en marchant autour de la cabane, je me serais tenu éveillé; mais, en restant assis, n'ayant d'autre mouvement à faire que d'étendre la main pour mettre des branches au feu, je me laissai aller à la somnolence qui me gagnait, et, tout en me croyant sûr de me tenir éveillé, je me rendormis.

Tout à coup je fus réveillé en sursaut par un aboiement furieux.

Il faisait nuit; j'avais sans doute dormi longtemps, et le feu s'était éteint, ou tout au moins il ne donnait plus de flammes qui éclairassent la hutte.

Les aboiements continuaient: c'était la voix de Capi; mais, chose étrange, Zerbino, pas plus que Dolce, ne répondaient à leur camarade.

—Eh bien, quoi? s'écria Vitalis, se réveillant aussi, que se passe-t-il?

—Je ne sais pas.

—Tu t'es endormi et le feu s'éteint.

Capi s'était élancé vers la porte, mais n'était point sorti, et c'était de la porte qu'il aboyait.

La question que mon maître m'avait adressée, je me la posai: que se passait-il?

Aux aboiements de Capi répondirent deux ou trois hurlements plaintifs dans lesquels je reconnus la voix de Dolce. Ces hurlements venaient de derrière notre hutte, et à une assez courte distance.

J'allai sortir; mon maître m'arrêta en me posant la main sur l'épaule.

—Mets d'abord du bois sur le feu, me commanda-t-il.

Pendant que j'obéissais, il prit dans le foyer un tison sur lequel il souffla pour aviver la pointe carbonisée.

Puis, au lieu de rejeter ce tison dans ce foyer, lorsqu'il fut rouge, il le garda à la main.

—Allons voir, dit-il, et marche derrière moi: en avant, Capi!

Au moment où nous allions sortir, un formidable hurlement éclata dans le silence, et Capi se jeta dans nos jambes, effrayé.

—Des loups! où sont Zerbino et Dolce?

A cela je ne pouvais répondre. Sans doute, les deux chiens étaient sortis pendant mon sommeil; Zerbino réalisant le caprice qu'il avait manifesté, et que j'avais contrarié, Dolce suivant son camarade.

Les loups les avaient-ils emportés? Il me semblait

XV

MONSIEUR JOLI-COEUR

La pauvre petite bête, si frileuse, devait être glacée.

Mon maître l'appela doucement, mais il ne bougea pas plus que s'il était mort.

Pendant plusieurs minutes, Vitalis répéta ses appels : Joli-Coeur ne donna pas signe de vie.

J'avais à racheter ma négligence de la nuit.

—Si vous voulez, dis-je, je vais l'aller chercher.

—Tu vas te casser le cou.

—Il n'y a pas de danger.

Le mot n'était pas très juste ; il y avait danger, au contraire, surtout il y avait difficulté : l'arbre était gros, et de plus il était couvert de neige dans les parties de son tronc et de ses branches qui avaient été exposées au vent.

J'avais appris de bonne heure à grimper aux arbres, et j'avais acquis dans cet art une force remarquable. Quelques petites branches avaient poussé le long du tronc ; elles me servirent d'échelons, et, bien que je fusse aveuglé par la neige que mes mains me faisaient tomber dans les yeux, je parvins bientôt à la première fourche. Arrivé là, l'ascension devenait facile ; je n'avais plus qu'à veiller à ne pas glisser sur la neige.

Tout en montant, je parlais doucement à Joli-Coeur, qui ne bougeait pas, mais qui me regardait avec ses yeux brillants.

J'allais arriver à lui et déjà j'allongeais la main pour le prendre, lorsqu'il fit un bond et s'élança sur une autre branche.

Je le suivis sur cette branche ; mais les hommes, hélas ! et même les gamins, sont très inférieurs aux singes pour courir dans les arbres.

Aussi est-il bien probable que je n'aurais jamais pu atteindre Joli-Coeur, si la neige n'avait pas couvert les branches ; mais comme cette neige lui mouillait les mains et les pieds, il fut bientôt fatigué. Alors, dégringolant de branches en branches, il sauta d'un bond sur les épaules de son maître, et se cacha sous la veste de celui-ci.

C'était beaucoup d'avoir retrouvé Joli-Coeur, mais ce n'était pas tout : il fallait maintenant chercher les chiens.

Nous arrivâmes en quelques pas à l'endroit où nous étions déjà venus dans la nuit.

Maintenant qu'il faisait jour, il nous fut facile de deviner ce qui s'était passé : la neige gardait imprimée en creux, l'histoire de la mort des chiens.

En sortant de la cabane l'un derrière l'autre, ils avaient longé les fagots, et nous suivions distinctement leurs traces pendant une vingtaine de mètres ; puis ces traces disparaissaient. Alors, on voyait d'autres empreintes : d'un côté, celles qui montraient par où les loups, en quelques bonds allongés, avaient sauté sur les chiens ; et de l'autre, celles qui disaient par où ils les avaient emportés après les avoir bûlés. De traces de chiens, il n'en existait plus, à l'exception d'une traînée rouge qui, çà et là, ensanglantait la neige.

Il n'y avait plus maintenant à poursuivre nos recherches plus loin : les deux pauvres chiens avaient été égorgés et emportés, pour être dévorés à loisir dans quelque hallier épineux.

D'ailleurs, nous devons nous occuper au plus vite de réchauffer Joli-Coeur.

Nous rentrâmes dans la cabane ; et, tandis que Vitalis lui présentait les pieds et les mains au feu, comme on fait pour les petits enfants, je chauffai bien sa couverture et nous l'enveloppâmes dedans.

Mais ce n'était pas seulement une couverture qu'il fallait : c'était encore un bon lit bassiné, c'était surtout une boisson chaude, et nous n'avions ni l'un ni l'autre ; heureux encore d'avoir du feu.

Nous nous étions assis, mon maître et moi, autour du foyer, sans rien dire, et nous restions là, immobiles, regardant le feu brûler.

—Pauvre Zerbino, pauvre Dolce, pauvres amis !

C'étaient les paroles que tous deux nous murmurions chacun de notre côté, ou tout au moins les pensées de nos cœurs.

Ils avaient été nos camarades, nos compagnons de bonne et mauvaise fortune, et pour moi, pendant mes jours de détresse et de solitude, mes amis, presque mes enfants.

Je ne pouvais m'innocenter : si j'avais fait bonne garde comme je le devais, si je ne m'étais pas endormi, ils ne seraient pas sortis, et les loups ne seraient pas venus nous attaquer dans notre cabane, ils auraient été retenus à distance, effrayés par le feu.

J'aurais voulu que Vitalis me grondât, me battît.

Mais il ne me disait rien, il ne me regardait même pas ; il restait la tête penchée au-dessus du foyer : sans doute il songeait à ce que nous allions devenir sans les chiens.

Les pronostics du jour levant s'étaient réalisés ; le soleil brillait dans un ciel sans nuages, et ses pâles rayons étaient réfléchis par la neige immaculée ; la forêt, triste et livide la veille, était maintenant éblouissante d'un éclat qui aveuglait les yeux.

De temps en temps, Vitalis passait la main sous la couverture pour tâter Joli-Coeur ; mais celui-ci ne se réchauffait pas, et lorsque je me penchais sur lui, je l'entendais grelotter.

Il devint bientôt évident que nous ne pourrions pas réchauffer ainsi son sang glacé dans les veines.

—Il faut gagner un village, dit Vitalis en se levant, ou Joli-Coeur va mourir ici. Partons.

La couverture bien chauffée, Joli-Coeur fut enveloppé dedans, et mon maître le plaça sous sa veste, contre sa poitrine.

Nous étions prêts.

—Voilà une auberge, dit Vitalis, qui nous a fait payer cher l'hospitalité qu'elle nous a vendue.

En disant cela, sa voix tremblait.

Il sortit le premier, et je marchai dans ses pas.

Il fallut appeler Capi, qui était resté sur le seuil de la hutte, le nez tourné vers l'endroit où ses camarades avaient été surpris.

Dix minutes après être arrivés sur la grande route, nous croisâmes une voiture dont le charretier nous apprit qu'avant une heure nous trouverions un village.

Cela nous donna des jambes, et cependant, marcher était difficile autant que pénible, au milieu de cette neige, dans laquelle j'enfonçais jusqu'à mi-corps.

De temps en temps, je demandais à Vitalis comment se trouvait Joli-Coeur, et il me répondait qu'il le sentait toujours grelotter contre lui.

Enfin, au bas d'une côte se montrèrent les toits blancs d'un gros village ; encore un effort et nous arrivions.

Nous n'avions point pour habitude de descendre dans les meilleures auberges, celles qui, par leur apparence cossue, promettaient bon gîte et bonne table ; tout au contraire, nous nous arrêtions ordinairement à l'entrée des villages ou dans les fourbourgs, choisissant quelque pauvre maison, d'où l'on ne nous repousserait pas, et où l'on ne viderait pas notre bourse.

Mais cette fois, il n'en fut pas ainsi : au lieu de s'arrêter à l'entrée du village, Vitalis continua jusqu'à une auberge devant laquelle se balançait une belle enseigne dorée ; par la porte de la cuisine, grande ouverte, on voyait une table chargée de viande, et sur un large fourneau plusieurs casseroles en cuivre rouge chantaient joyeusement, lançant au plafond des petits nuages de vapeur ; de la rue, on respirait une bonne odeur de soupe grasse qui chatouillait agréablement nos estomacs affamés.

Mon maître, ayant pris ses airs "de monsieur", entra dans la cuisine, et le chapeau sur la tête, le cou tendu en arrière, il demanda à l'aubergiste une bonne chambre avec du feu.

Tout d'abord, l'aubergiste, qui était un personnage de belle prestance, avait dédaigné de nous regarder, mais les grands airs de mon maître lui imposèrent, et une fille de service reçut l'ordre de nous conduire.

—Vite, couche-toi, me dit Vitalis, pendant que la servante allumait le feu.

Je restai un moment étonné : pourquoi me coucher ? J'aimais bien mieux me mettre à table qu'au lit.

—Allons, vite ! répéta Vitalis.

Je n'eus qu'à obéir.

Il y avait un édredon sur le lit, Vitalis me l'appliqua jusqu'au menton.

—Tâche d'avoir chaud, me dit-il, plus tu auras chaud mieux cela vaudra.

Il me semblait que Joli-Coeur avait beaucoup plus que moi besoin de chaleur, car je n'avais nullement froid.

Pendant que je restais immobile sous l'édredon, pour tâcher d'avoir chaud, Vitalis au grand étonnement de la servante, tournait et retournait le pauvre petit Joli-Coeur, comme s'il voulait le faire rôtir.

—As-tu chaud ? me demanda Vitalis après quelques instants.

—J'étouffe.

—C'est ce qu'il faut.

Venant à moi vivement, il mit Joli-Coeur dans mon lit, en me recommandant de le tenir bien serré contre ma poitrine.

La pauvre petite bête, qui était ordinairement si rétive lorsqu'on lui imposait quelque chose qui lui déplaisait, semblait résignée à tout.

Elle se tenait collée contre moi, sans faire un mouvement ; elle n'avait plus froid, son corps était brûlant.

Mon maître était descendu à la cuisine ; bientôt il remonta portant un bol de vin chaud et sucré.

Il voulut faire boire quelque cuillerée de ce breuvage à Joli-Coeur, mais celui-ci ne put pas desserrer les dents.

Avec ses yeux brillants il nous regardait tristement comme pour nous prier de ne pas le tourmenter. En même temps il sortait un de ses bras du lit et nous le tendait.

Je me demandais ce que signifiait ce geste qu'il répétait à chaque instant, quand Vitalis me l'expliqua.

Avant que je fusse entré dans la troupe, Joli-Coeur avait eu une fluxion de poitrine et on l'avait saigné au bras ; à ce moment, se sentant de nouveau malade, il nous tendait le bras pour qu'on le saignât encore et le guérit comme on l'avait guéri la première fois.

N'était-ce pas touchant ?

Non seulement Vitalis fut touché, mais encore il fut inquiet.

Il était évident que le pauvre Joli-Coeur était malade, et même il fallait qu'il se sentit bien malade pour refuser le vin sucré qu'il aimait tant.

—Bois le vin dit Vitalis, et reste au lit, je vais aller chercher un médecin.

Il faut avouer que moi aussi j'aimais bien le vin sucré, et de plus j'avais une terrible faim ; je ne me fis donc pas donner cet ordre deux fois, et après avoir vidé le bol, je me replaçai sous l'édredon, où la chaleur du vin aidant, je faillis suffoquer.

Notre maître ne fut pas longtemps sorti ; bientôt il revint amené avec lui un monsieur à lunettes d'or, — le médecin.

Craignant que ce puissant personnage ne voulût pas se déranger pour un singe, Vitalis n'avait pas dit pour quel malade il l'appelait ; aussi, me voyant dans le lit rouge comme une pivoine qui va ouvrir, le médecin vint à moi, et m'ayant posé la main sur le front :

—Congestion, dit-il.

Il secoua la tête d'un air qui n'annonçait rien de bon.

Il était temps de le détromper, ou bien il allait peut-être me saigner.

—Ce n'est pas moi qui suis malade, dis-je.

—Comment, pas malade ? Cet enfant délire.

Sans répondre, je soulevai un peu la couverture, et montrant Joli-Coeur qui avait posé son petit bras autour de mon cou :

—C'est lui qui est malade, dis-je.

Le médecin avait reculé de deux pas en se tournant vers Vitalis :

—Un singe ! cria-t-il, comment, c'est pour un singe que vous m'avez dérangé et par un temps pareil !

C'était un habile homme que notre maître et qui ne perdait pas facilement la tête. Poliment et avec ses grands airs il arrêta le médecin. Puis il lui expliqua la situation : comment nous avions été surpris par la neige, et comment par la peur des loups, Joli-Coeur s'était sauvé sur un chêne où le froid l'avait glacé.

—Sans doute le malade n'était qu'un singe ; mais quel singe de génie ! et de plus un camarade, un ami pour nous ! Comment confier un comédien aussi remarquable aux soins d'un simple vétérinaire ! Tout le monde sait que les vétérinaires de village ne sont que des ânes. Tandis que tout le monde sait aussi que les médecins sont tous, à des degrés divers, des hommes de science ; si bien que dans le moindre village on est certain de trouver le savoir et la générosité en allant sonner à la porte du médecin. Enfin, bien que le singe ne soit qu'un animal, selon les naturalistes, il se rapproche tellement de l'homme que ses maladies sont celles de celui-ci. N'est-il pas intéressant, au point de vue de la science et de l'art d'étudier par où ces maladies se ressemblent ou ne se ressemblent pas ?

Ce sont d'adroits flatteurs que les Italiens ; le médecin abandonna bientôt la porte pour se rapprocher du lit.

Pendant que notre maître parlait, Joli-Coeur qui avait sans doute deviné que ce personnage à lunettes était un médecin, avait plus de dix fois sorti son petit bras pour l'offrir à la saignée.

—Voyez comme ce singe est intelligent, il sait que vous êtes médecin, et il vous tend le bras pour que vous tâtiez son pouls.

Cela acheva de décider le médecin.

—Au fait, dit-il, le cas est peut-être curieux.

Il était, hélas ! fort triste pour nous, et bien inquietant : le pauvre M. Joli-Coeur était menacé d'une fluxion de poitrine.

Ce petit bras qu'il avait tendu si souvent, fut pris par le médecin, et la lancette s'enfonça dans sa veine, sans qu'il poussât le plus léger gémissement.

Il savait que cela devait le guérir.

Le petit berger

(Pastorale)



H. VAN GAEL, Op. 1.

Moderato. ♩ = 100

INTRO.

The first system of the Intro section consists of two staves. The treble staff begins with a forte (*f*) dynamic and contains a melodic line with a slur over the first two measures. The bass staff provides a harmonic accompaniment. The system concludes with a piano (*p*) dynamic marked '(a)' and a mezzo-forte (*mf*) dynamic.

The second system continues the Intro section. It features a piano (*p*) dynamic and a *rall.* (rallentando) marking. The treble staff has a melodic line with slurs and fingerings (3, 5, 1, 4, 3, 5, 2, 4). The system ends with a pianissimo (*pp*) dynamic and a *rit.* (ritardando) marking.

Grazioso. ♩ = 80

PASTORALE.

The first system of the Pastorale section is in 2/4 time and begins with a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The treble staff has a melodic line with slurs and fingerings (2, 1, 5, 4, 2, 4, 2). The bass staff has a simple accompaniment. The system concludes with a piano (*p*) dynamic.

The second system of the Pastorale section continues the melodic and harmonic development. It features a mezzo-forte (*mf*) dynamic and a piano (*p*) dynamic. The treble staff has a melodic line with slurs and fingerings (3, 2, 3). The bass staff has a simple accompaniment. The system concludes with a mezzo-forte (*mf*) dynamic.

System (b) consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. It features a melodic line with several slurs and fingerings: 5, 4, 2, 4, 4, 2, 4. The lower staff is in bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4, providing a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

(b)

System (c) consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. It features a melodic line with slurs and fingerings: 2, 3, 2, 1, 2. The lower staff is in bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. A dynamic marking of *f* (forte) is present in the third measure, and the word *leggiero* (light) is written below the staff in the fourth measure.

leggiero

System (d) consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. It features a melodic line with slurs and fingerings: 4, 2. The lower staff is in bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. It includes some numerical markings like 4, 3, and 11, 14.

(c)

System (e) consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. It features a melodic line with slurs and fingerings: 2. The lower staff is in bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 4/4. A dynamic marking of *f* (forte) is present in the second measure, and the word *rall.* (rallentando) is written above the staff in the fourth measure. The word *leggiero* (light) is written below the staff in the second measure.

leggiero

rall.

First system of musical notation. The treble clef staff contains a melodic line with slurs and fingerings (2, 1, 5, 4, 2, 4). The bass clef staff contains a harmonic accompaniment with slurs and fingerings (5, 4, 3, 4). Dynamics include *p* (piano), *ritenuto*, and *f* (forte). The tempo marking *a tempo* is positioned above the treble staff. A section marker (b) is located below the bass staff.

Second system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs and fingerings (5, 4, 2, 4, 2, 3). The bass clef staff continues the harmonic accompaniment with slurs and fingerings (3, 5, 3). Dynamics include *p* (piano).

Third system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs and fingerings (5, 4, 2, 4, 5, 4). The bass clef staff continues the harmonic accompaniment with slurs and fingerings (2, 4, 2, 4, 2, 4). A section marker 8 is located above the treble staff.

Fourth system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs and fingerings (2, 5, 5). The bass clef staff continues the harmonic accompaniment with slurs and fingerings (2, 3, 1, 2, 1, 5). Dynamics include *p* (piano), *pp poco rit.* (pianissimo, a little ritardando), and *f a tempo* (forte, a tempo). A section marker 8 is located above the treble staff.

LA CONSOLATRICE.

VALESE.

Emile LACHMANN.

Tempo di Valsa.

The musical score is written for piano and bass. It consists of six systems of two staves each. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 3/4. The score includes various dynamics: *pp* (pianissimo) at the beginning, *f* (forte) in the first system, *ff* (fortissimo) in the second system, and *mf* (mezzo-forte) in the fourth system. The notation includes treble and bass clefs, a brace for the piano part, and various note values, rests, and ornaments. The piece concludes with a double bar line and a repeat sign.

D.C.

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAO

(Suite)

Il se pencha sur l'Anglais Brisbane, au point de toucher son oreille avec ses grosses lèvres :

—Arrouara... murmura-t-il d'un souffle imperceptible, en même temps qu'il posa sa main sur la bouche du colonel.

Celui-ci s'éveilla en sursaut, mais ne fit aucun mouvement... Le nègre se coucha à côté de lui, sans ajouter un seul mot; Brisbane l'avait reconnu.

Quelques minutes se passèrent dans une immobilité complète.

Après avoir épié la respiration de chacun, Arrouara interrogea de la main celle de l'Anglais, et lui remit un petit sachet :

—Vous secouer... nuage sortir... nuage du sommeil...

En même temps il agita un autre sachet qu'il avait gardé; l'Anglais en fit autant. Une poudre impalpable se répandit dans l'air, portant avec elle la terrible odeur du mancenillier... l'arbre sous lequel on ne dort qu'une fois et pour toujours...

Une large feuille agitée dirigea sur les Européens cette léthargique atmosphère: ainsi fait le vesperillon gigantesque, quand il se prépare à sucer le sang de sa victime; il l'enveloppe dans un profond sommeil en agitant sur elle ses grandes ailes chauves... et ce sommeil fait place à une mort lente, mais infaillible.

Au bout de quelques minutes, Arrouara redressa sa grande taille :

—C'est fait, dit-il avec une joie sauvage... les esprits du mal sont avec moi... Ataentsik, la mère de la mort, vole sur leurs têtes... Fils des noirs, voici la vengeance... Elle vient à grands flots comme les vagues noires du grand lac Salé... où sont les faces pâles?... Ah! ah!... où sont les grains de sable que foule la lame?... Homme d'Angleterre, lève-toi... tu es un traître... tu vends tes frères de ta couleur... c'est bon...

L'Anglais voulut répliquer :

—Silence! dit le nègre; Arrouara a parlé... sa voix est celle d'un chef... à l'oeuvre, homme d'Angleterre!

CHAPITRE XII

ARROUARA

L'Anglais se leva lentement, ayant soin de ne faire aucun bruit :

—Plus vite, dit Arrouara, n'aie pas peur, leur sommeil est profond, les rocs des environs s'éveilleront avant eux, cette nuit.

—Je commence par fouiller Probado, répondit l'Anglais; c'est l'homme de confiance de Reillière, il doit avoir les papiers...

—Essaie, mais je n'en crois rien. La femme du chef les aura emportés avec elle; ce sont des gens de précaution, ces "mangeurs de chair noire".

L'Anglais, sans rien dire, se mit à fureter dans les vêtements de Probado, avec une dextérité qui aurait fait honneur au plus habile filou.

Nous n'oserions même assurer qu'il n'appartint à l'honorable corporation des coupeurs de bourse, lors de son séjour sur le continent européen, car il ne dédaigna point de transférer dans ses vastes poches les pièces de monnaie que contenaient celles de Probado.

Bientôt il arriva au compartiment secret où le Basque avait serré les deux billets piqués précédemment à l'arbre de la clairière. Il les jeta dédaigneusement par terre.

L'oreille féline d'Arrouara saisit le léger bruit causé par le frôlement du papier :

—Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en les ramassant.

—Oh! rien, fit l'Anglais: j'avais tracé sur ces feuilles, à l'encre blanche, ma route depuis le Fort, et les noms de ces imbéciles qui dorment à mes pieds. Dans le cas où tu ne m'aurais pas rencontré cette nuit, je les avais fixé contre un arbre pour que tu les visses à la clairière des Kolukunaru. J'aurais voulu aussi y mettre quelques détails sur la route qu'ils allaient prendre, et te dire s'ils étaient sur les traces de Castaing; mais leur ivrogne s'est obstiné à ne rien m'apprendre, et Probado s'est montré au milieu de la conversation avec des yeux flamboyants: il a visé de suite mes billets, j'ai été forcé de les lui montrer... il y a vu la "double écriture" que nous avions préparée d'avance... ah! ah! il était éton-

fondu... sa dure cervelle de montagnard n'y a rien compris... mais il se méfie toujours.

—Voyons, dit Arrouara, en tirant de son "pagne" une petite boîte en écorce d'arbre dont il entr'ouvrit le couvercle.

Un jet de lumière bleuâtre jaillit de cette lanterne improvisée: le noir se baissa jusqu'à terre pour prendre la feuille charnue d'une plante grasse qui rampait entre les lianes.

Il rompit en deux cette feuille, et, avec le suc lacteux qui en sortit, il frotta le papier. Aussitôt les caractères tracés au crayon disparurent, et une écriture se dessina en lettres verdâtres.

—C'est bien! dit-il froidement, après avoir lu à la clarté des "lampyres" qui bourdonnaient dans sa boîte; mais cela ne m'apprend rien... as-tu fini de fouiller Probado?

—Oui, murmura l'Anglais d'un air désappointé, et je n'ai rien trouvé.

—Donne-moi sa poire à poudre...

—Impossible... il est couché dessus...

—Ah!... et son fusil?...

—Il le tient aussi serré que les rameaux de la vigne sauvage tiennent le tronc de l'érable.

—Charam!... bah!... tant pis! nous le mettrons tout à l'heure hors d'état de jamais s'en servir... A un autre!

—Voyons... l'ivrogne n'a rien... je l'ai "visité" déjà...

—Comment l'as-tu donc rencontré?

—Oh! ce n'a pas été difficile; il se faisait entendre à un mille à la ronde: on aurait dit une bataille de singes, de perroquets et d'oiseaux moqueurs. Je me suis approché de lui sans trop de méfiance, le prenant pour un "ballero" de grands chemins... mais... que le diable l'emporte! il m'a sauté à la gorge comme un chat-tigre... Je ne crains pas un boxeur des Trois-Royaumes, moi; eh! bien, il m'a tellement bouleversé, ce petit avorton, qu'il a fallu capituler... J'ai fait semblant de me rendre son prisonnier; mais, grâce au "madère que tu connais", il est devenu le mien: si j'avais eu le temps, j'en aurais tiré ce que j'aurais voulu.

—Bien! dit laconiquement Arrouara, cherche ailleurs.

L'Anglais obéit silencieusement, et toujours avec la même adresse; néanmoins, ses nouvelles perquisitions n'aboutirent qu'à transférer dans ses poches les rares pièces de monnaie contenues dans celles des dormeurs.

Il ne restait plus à visiter que les vêtements de Jérémie et de Naïa, qui reposaient à l'écart, près l'un de l'autre. Arrouara dirigea discrètement un rayon lumineux sur le visage de la jeune quateronne.

Appuyée sur l'épaule de son mari, la tête entourée de ses bras ronds et potelés, Naïa dormait d'un sommeil d'enfant, le sourire sur les lèvres.

Elle était charmante ainsi, dans cette pose pleine d'abandon et de grâce naïve: une de ses petites mains avait saisi les boucles crépues de Jérém', dernière caresse malicieuse immobilisée par le sommeil; ses pieds mignons, soigneusement repliés sous l'indienne légère de sa robe, se dessinaient au travers de l'étoffe souple et transparente; des fleurs s'étaient inclinées sur elle, semant dans l'atmosphère leurs senteurs suaves et enivrants.

Arrouara resta immobile à la contempler: une vive émotion vint trahir son impassibilité habituelle, et Brisbane put voir son visage pâlir sous sa noire épiderme.

—Elle a refusé le coeur d'un chef, murmura le nègre... pour aimer un chien... un esclave... Si elle avait voulu, Arrouara était heureux... nous aurions pris des ailes pour franchir le grand lac Salé... et nous aurions revu le pays des Palmiers.

Après un instant de silence, le nègre se tourna vers l'Anglais.

—Va-t'en, lui dit-il, cette femme est à moi... "Ataentsic" me l'a donnée... J'ai parlé! ajouta-t-il avec un regard qui fit reculer Brisbane. Va-t'en!

L'Anglais se retira à quelque distance dans le bois, prêt à continuer son mouvement de retraite si le nègre s'apercevait encore de sa présence.

Mais celui-ci l'avait déjà oublié, absorbé qu'il était par sa double fureur d'amour et de jalousie en présence de Naïa...

Brisbane, vieux flibustier cosmopolite, vrai coquin sans coeur et sans miséricorde, essaya des gouttes de sueur qui perlaient sur son front, quand il vit le nègre tirer son couteau, et se pencher sur Jérémie avec un horrible sourire.

—"God bless ye!" murmura l'Anglais, je crois que je vais en voir de cruelles! Si, par malheur, la petite femme s'éveille... si un cri est poussé... "Wewh"!!... il y aura du rouge... bah! on ne fait pas d'omelettes sans casser d'oeufs... voyons!

Arrouara déposa sur une pierre voisine sa boîte lumineuse, prenant soin de diriger la clarté sur la poitrine de Jérémie.

Ensuite il tâta la pointe du couteau pour s'assurer qu'elle était bien aigüe; puis, avec le plus grand sang-froid, il mesura de l'oeil le corps de Jérémie pour bien le fixer sur la place du coeur.

Après une seconde d'immobilité, Brisbane vit la lame brillante jeter un rapide reflet et s'abattre sur Jérémie... Un gémissement bref et sourd se fit entendre... le malheureux était mort.

Mais, si courte et foudroyante que fût son agonie, le mulâtre, ou plutôt son cadavre, éprouva quelques convulsions nerveuses... indices mystérieux de la vie qui semblent survivre à la mort même.

Prompt comme l'éclair, Arrouara avait fait disparaître toute clarté et s'était jeté en arrière.

Naïa venait de s'éveiller.

—Jérem' ? fit-elle à voix basse.

—Jérem' ? reprit-elle après un instant d'attente. Tu as bougé pour quoi ne réponds-tu pas?...

Au même instant un dernier soupir gronda dans la poitrine sanglante de Jérémie.

Naïa poussa un cri affreux et bondit sur elle-même pour échapper à l'étreinte d'Arrouara, qui cherchait à l'entraîner.

Prompt comme la foudre, Probado vola vers elle, et se prit corps à corps avec le nègre.

Le Parisien, premier debout, après lui, se heurta contre Brisbane, qui, derrière un arbre, l'attendait, un pistolet d'une main, un stylet de l'autre.

L'Anglais fit feu, mais l'amorce seule s'enflamma, illuminant son jaune visage.

—Ah! gredin! traître! s'écria le Parisien en lui sautant à la gorge.

Une lutte affreuse s'engagea dans l'ombre.

Cependant, les trois autres camarades, éveillés en sursaut, s'élançèrent sur leurs armes, mais que faire? l'obscurité était épaisse, insondable...

Après quelques moments de perplexité, Taralcaral, qu'aucun événement ne pouvait prendre au dépourvu, éleva en l'air une torche enflammée.

Alors apparut une scène terrible: Naïa, toute souillée de sang, les vêtements en lambeaux, se tordait frénétiquement sur le cadavre de son mari, en poussant des cris aigus.

Probado, enlacé avec Arrouara, avait incrusté ses mains dans le cou de l'assassin, et restait cramponné à lui, malgré sa résistance furieuse, comme un dogue suspendu au mufle d'un taureau.

Le Parisien avait saisi le bras de l'Anglais, armé d'un poignard, et du poing qui lui restait libre, faisait pleuvoir sur lui une grêle de coups.

Mac-Héron arriva sur eux d'une seule enjambée: —Frère, dit-il, baisse-toi.

Et une ligne blanchâtre sillonna l'ombre en sifflant; Brisbane chancela sous le choc du terrible bâton à deux bouts.

En deux secondes, il fut criblé de coups, et tomba comme une masse, littéralement moulu et brisé des pieds à la tête.

Joeko qui, déjà dans l'ombre, avait bondi vers Arrouara, s'enlaça aux deux combattants et chercha à plonger son couteau dans le corps du meurtrier.

Mais telle était la vigueur de ce dernier, que, malgré les étreintes convulsives de ses deux adversaires, il continuait de les entraîner avec lui dans un tourbillon de soubresauts frénétiques.

En se heurtant contre un arbre, Probado réussit à le saisir d'une main, et à arrêter ainsi l'élan désespéré d'Arrouara; ce mouvement fit glisser entre ses doigts la gorge haletante du nègre et rapprocha leurs deux épaules: Arrouara, aussitôt, inclinant la tête, enfonça ses dents aiguës dans le bras de Probado.

Au même instant, le couteau de Joeko plongeait dans sa poitrine.

Les mains du meurtrier lâchèrent prise en tremblant, mais sa mâchoire serrée ne s'ouvrit pas; vainement Probado s'efforça de s'arracher à cette horrible morsure; vainement Joeko prit à deux mains le hideux visage du nègre pour desserrer ses crocs enfoncés dans les chairs: Arrouara ne lâcha point prise; par une dernière secousse, il arracha un lambeau sanglant au bras de Probado, et tomba expirant sur des lianes froissées.

CHAPITRE XIII

PAUVRE NAÏA !

La chute d'Arrouara termina la lutte, car Brisbane avait été terrassé et garroté par le Parisien, de façon à ne pouvoir faire un mouvement.

En un clin d'oeil, Arrouara fut lié à son tour : précaution inutile, car Probado l'avait si fort maltraité, qu'il semblait n'avoir plus un souffle de vie.

Taralcaral entreprit de panser Probado, dont la blessure béante saignait horriblement; mais il fut prévenu par Jocko :

—Laissez faire, moi... Hondatkonsana, grand chef... grand médecin dans son pays... Vous guéri demain, Probado, par l'herbe de "raccousim"... bon, très bon !...

Tout en parlant, le noir réunissait les chairs meurtries, étanchait le sang, et posait un bandage rustique pour maintenir des compresses d'herbes médicinales. Le pansement terminé, Probado se secoua, comme un Terre-Neuve qui sort de l'eau, et se déclara guéri.

—Pourvu, ajouta-t-il en ramassant son fusil, pourvu que "Souffle-dur" se porte aussi bien que moi, tout ira bien. Mais, allons voir ce que fait la pauvre créature qui pleure là, sur son mort... laissez-moi lui parler, vous autres, je ferai de mon mieux.

Et il s'avança doucement vers Naïa, qui, à genoux, près du corps de Jérémie, le contemplait avec des yeux égarés.

—"Muchacha" ! lui dit-il d'une voix douce comme un murmure, donne-moi ta main. Voici celle d'un père.

Naïa ne parut pas l'avoir entendu, et resta plongée dans une immobilité effrayante. Probado continua, dans ce langage mélancolique et plein de poésie, que parlent entre elles les races sauvages quand la civilisation ne les a pas viciées et flétries.

—Mon coeur pleure pour toi, en cherchant l'ami qui n'est plus... pauvre triste fleur brisée par l'orage, repose ton front dans ma main... dans la main d'un père.

Naïa resta dans sa rigidité de marbre; Probado prit doucement le bras de la jeune femme: il était glacé.

—Tu as froid, mon enfant? prends ta mantille... laisse-moi t'envelopper... bien... parle-moi maintenant... tu n'aimes donc plus ton vieil ami ?

En même temps Probado souleva Naïa avec précaution, essayant de l'asseoir sur le tronc mousseux d'un arbre.

Elle se laissa passivement entraîner, et sa tête pâle tomba sans force sur la poitrine du Basque.

Mais une branche ayant communiqué un léger mouvement au corps de Jérémie, Naïa bondit comme un ressort d'acier et se jeta à ses côtés en poussant un cri affreux, puis elle se releva sur ses genoux dans un farouche silence, et le contempla, les yeux secs, les mains crispées l'une contre l'autre.

—Mon Dieu! murmura Probado, elle va mourir dans cette crise... Mon Dieu! aidez-moi à sauver la pauvre enfant!... Naïa, ma fille, entends les paroles de notre ami... du pauvre Jérém'...; il me disait hier: "Si je meurs dans cette guerre, si je meurs pour notre bonne dame et les petites filles... je mourrai content... tu les défendras après moi... tu défendras Naïa, ma petite Naïa... tu seras leur appui, tu remplaceras Jérém'..." Tu m'entends, ma fille, il est mort! le pauvre! je suis encore là... aie confiance... pleurons ensemble... mais, parle-moi, je t'en prie, au nom de notre bien-aimé Jérém'!

A mesure que Probado parlait, la jeune femme se retournait vers lui lentement, et l'expression rigide de son visage semblait s'adoucir: quand elle entendit prononcer le nom de son mari, elle éprouva un tressaillement nerveux, et ses yeux se gonflèrent, prêts à verser des larmes qui la suffoquaient.

—Qui parle ici de... Jérém'? dit-elle d'une voix éteinte... il est dans la nuit... je ne puis le voir... je le cherche... il ne dit rien... rien!... rien!... répéta-t-elle en se levant et s'avançant vers Probado.

—Pauvre malheureuse dit ce dernier... pendant que deux grosses larmes roulaient sur ses joues baignées.

—Malheureuse!... oui! mon Jérém'! il ne dit rien... la nuit... rien! rien!... oh! oh! voilà l'homme de sang... s'écria soudain Naïa en apercevant Arrouara, oh! oh! sauvez-nous!... sauvez-nous!... sauvez-nous!...

Et avec une rapidité vertigineuse, elle s'enfuit égarée, se déchirant aux buissons, se heurtant aux arbres, et jetant par intervalles son cri déchirant... "Oh! oh!"

Pendant quelques secondes, on entendit le bruit sourd des chocs furieux qui la meurtrissaient aux troncs des palmiers; puis sa course haletante n'arriva aux oreilles que comme un murmure vague; et bientôt un silence sépulcral régna dans la forêt sombre.

—Seigneur! mon Dieu! elle est folle, s'écria Probado, courons, courons, elle est peut-être déjà perdue pour nous.

Tous partirent comme l'éclair à sa poursuite...

Dès qu'ils furent éloignés, Arrouara, dont l'infatigable vigueur survivait à ces assauts mortels pour tout autre, fit des efforts inutiles pour rompre ses liens: alors il appela Brisbane. Ce dernier, toujours sans connaissance, avait la gorge serrée si fort par un noeud coulant, qu'il ne pouvait respirer, et, sur sa face violette, courait déjà le frisson de l'agonie.

Arrouara parvint à rouler jusque près de lui, et se mit à ronger les cordes. Il ne fallut pas longtemps à sa mâchoire de bête fauve pour les couper. Au bout de quelques minutes, la respiration de l'Anglais devint plus facile, il se ranima; quelques secondes après, Arrouara se relevait, libre de tous ses membres.

Tous deux firent quelques pas pour s'éloigner, mais les forces leur manquèrent; ils s'assirent, chancelants, baignés d'une sueur froide.

—Nous mourir ici? donc! dit Arrouara, non!... rivière pas loin... nous ramper là... trouver canot et fuir sur l'eau... vite! vite! j'entends les hommes blancs.

Moitié en se traînant, moitié en marchant, les deux misérables gagnèrent le torrent, qui, en effet, était proche; un canot, lié au tronc d'un cocotier, se balançait sur l'eau, ils s'y laissèrent tomber, épuisés, meurtris, sanglants, et l'abandonnèrent au courant.

—Il nous a amenés, murmura Brisbane, puisse-t-il nous ramener!...

Probado et ses compagnons battirent les bois avec une persévérance opiniâtre; plusieurs fois ils s'arrêtèrent pour écouter, croyant entendre les échos de la montagne répéter la sinistre clameur: "oh! oh!" mais toutes les recherches furent inutiles. Il leur fallut revenir, la mort dans l'âme, au lieu de la première halte, pour réunir les armes et les bagages, oubliés dans l'ardeur du combat ou de la poursuite.

En arrivant, le Parisien s'aperçut immédiatement que les prisonniers avaient disparu, et se mit en devoir de chercher leur piste.

Probado l'arrêta :

—C'est inutile... dit-il, ils sont bien loin maintenant; le loup blessé fuit tant qu'il a des forces et n'attend pas le chasseur; je gagerais "Souffle-dur" contre un pistolet qu'ils sont allés dans le torrent pour mieux nous échapper... Mais bah! ils ne sont pas à craindre de longtemps; ils sont comme un serpent à sonnettes auquel on a arraché les crocs... Je les retrouverai plus tard, moi, si les vers ne les ont pas mangés. Pour le moment, enterrons ce pauvre Jérém' et partons... Je le crains bien... nous ne sommes pas au bout de nos peines.

La lugubre cérémonie fut promptement terminée; à ce moment, le jour commençait à paraître. La petite troupe se mit en marche, fouillant le bois sur son passage, et se dirigeant vers un carrefour célèbre dans le district, sous le nom de "Mille-Voies". Il servait de centre à tous les sentiers de la plaine ou de la montagne: on pouvait espérer y retrouver la trace de Mme de Reillièrre.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE Ier

Mme LA MARQUISE HERMENEGILDE-SYLVESTRINE-PULCHERIE-THEODELINDE DE JACMEL DE LA GOSSELINE, NEE COMTESSE DE KERBRACK.

Il y avait grande fête chez le marquis de Jacmel de la Gosseline, habitant le château du Désert, près de Jérémie...

La Grande-Anse, le Cap-Rose, tout le rivage, jusqu'à la pointe des Baymites, étaient semés de feux, de torches brillantes; les avenues du parc étaient pavoisées de drapeaux, où un oeil français se serait étonné de voir figurer le léopard et le lion d'Angleterre.

La mer aussi était pavoisée; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait que vaisseaux dans la baie de Léogane.

L'escadre d'occupation, envoyée par le gouvernement anglais, venait d'arriver sous les ordres du commodore Ford et du colonel Whitelocke.

Ces deux officiers, avec leur état-major, avaient été invités par M. le marquis à venir prendre chez lui leurs quartiers; et, pour inaugurer leur séjour, il avait fait de pharamineux préparatifs.

Madame la marquise Herménégilde-Sylvestrine-Pulchérie-Théodélinde de Jacmel de la Gosseline.

née comtesse de Kerbrack, s'évertuait, dans son salon d'honneur, à confirmer dans la direction perpendiculaire les bougies parfumées.

Nous sommes obligés de confesser ici que la susdite noble et puissante dame était d'une rotondité stupéfiante, mesurant un mètre cinquante de tour, et pesant deux cent dix livres, bon poids.

Mais ses fortes jambes portaient vigoureusement sa massive personne, et c'était merveille de la voir sauter sur les chaises, sur les banquettes, voire même sur les sofas.

Ce mobilier avait été construit spécialement pour elle, et doublé en fer: il était à l'épreuve de toute fracture.

C'était vraiment un plaisir de voir la robuste châtelaine arpenter les salons d'un pied vaste et sûr: on eût dit (toute comparaison à part) quelque génisse aux larges flancs, à la croupe charnue, parcourant agilement son pâturage.

—Barkum! Barkum! disait-elle d'une voix virile, dormez-vous, malheureux? Voyez donc en quel état ces sottes créatures ont placé les bougies!... Je ne conçois pas, Monsieur, que lorsqu'on a l'honneur d'être l'intendant du marquis de Jacmel de la Gosseline, on soit si sot, si paresseux ou si aveugle!... vous ne surveillez donc pas?...

—"Parton! matame la marguise, parton! ché surfeille pien! mais la nécraille il être si ficieuse, que che ne pouvais pas en fenir à bout. Et marchez tonc! canaille!" ajoutait le régisseur en faisant claquer son immense fouet sur les dos qui passaient à sa portée, "fous foulez me faire mourir de charcin..."

—Là! là! quand vous les aurez bien fustigés, monsieur Barkum, vous serez aussi sot qu'avant, reprit l'irascible châtelaine; je vous l'ai dit, ce n'est pas ainsi qu'on les met à l'ordre... appelez-moi celui qui était chargé des bougies.

—Jupiter! Barraquette! cria Barkum.

Deux diabolins noirs, un jeune homme et une jeune fille d'environ 17 ans, s'avancèrent d'un air contrit, et s'arrêtèrent à quatre pas de distance.

—Approchez! misérables! dit la marquise.

Ils se gardèrent bien de bouger.

—Ici! petits serpents! ici! vous dis-je.

Ils reculèrent d'un pas.

—Ah! c'est comme cela qu'on obéit! s'écria la châtelaine... votre fouet, Barkum!

Et, par deux fois, la lanière sifflante s'abattit sur le corps presque nu des pauvres enfants.

Barkum les poussa par les épaules jusqu'àuprès de sa maîtresse.

Celle-ci, ivre de colère, les saisit chacun par une oreille.

—Horribles créatures! vociféra-t-elle, je vais vous apprendre à placer vos bougies droites... donnez-leur du fouet dans les jambes, Barkum... là! là!... Bien... encore! ah! criez, méchante engeance! vous vous en souviendrez... y reviendrez-vous à placer les bougies de travers?

Et le fouet de Barkum leur cinglait les jambes, pendant que la virago les secouait à perdre haleine.

Tout à coup ils tombèrent en poussant un cri perçant; les deux mains de la marquise s'élevèrent par un rude soubresaut, tenant entre les doigts les lobes de leurs oreilles, arrachés par une brutale secousse.

—Chassez-les! vite! vite! cria la méchante femme en jetant par la fenêtre l'horrible trophée de sa fureur, ils vont saigner par ici et souiller le tapis...

Barkum les prit par la nuque et les emporta, comme on enlève un chat ou un chien récalcitrant.

La marquise se tourna contre une glace pour rajuster sa coiffure; puis elle appela Ganymède pour la rafraîchir avec un éventail de plume; Doris pour lui apporter son flacon de sel; Rosine pour qu'elle servît un verre d'orangeade à la glace; et Baucis pour qu'elle cherchât son mouchoir en batiste parfumé.

Ensuite, madame s'assit dans un fauteuil et prit un instant de repos.

Au bout de quelques secondes, un bruit de pas légers se fit entendre; sur le seuil de la porte apparut un petit homme diaphane, enseveli dans des flots de dentelles, vêtu d'un frac en drap de soie bleue, de culottes en casimir blanc et de bas de soie rose...

C'était monsieur le marquis Rodolphin-Cunégonde-Lothius-Palamède de Jacmel de la Gosseline.

Une adorable atmosphère de tabac d'Espagne flottait autour de sa minime personne; sa jambe cambrée faisait frémir un mollet vainqueur; et les pointes aiguës de ses escarpins battaient le sol avec une grâce mutine mais fière.

Si quelque peintre de genre eût fait le portrait des deux époux en ce moment, sans écrire au bas leurs noms, prénoms et qualités, on aurait pu y voir un Apollon maître de danse et une Vénus harengère, au repos.

(A suivre)

Recettes pour la ménagère

Gâteau Picayon

(PICAYUNE CAKE)

Cette recette créole des Etats-Unis du Sud fera plaisir à quantité d'abonnées qui, si souvent, nous réclament un moyen d'utiliser les blancs d'œufs. Les blancs d'œufs, en effet, abondent dans la plupart des garde-manger, car l'emploi des jaunes seuls est constant pour les crèmes anglaises, les liaisons de potages, de sauces, etc.

Ce gâteau ne comporte que des blancs fouettés en neige, du sucre en poudre, très peu de farine, de la poudre à pâtisserie; on le parfume avec de l'extrait de citron de préférence. Ce sont là matériaux faciles à trouver partout; et le prix de revient, on le conçoit, est des plus minimes. Rien n'est difficile dans la confection de ce gâteau; la principale question est de savoir bien fouetter les blancs en neige, et d'apprécier le degré de chaleur du fourneau.

Proportions

- 2 1-2 onces de fine farine;
- 4 onces de sucre en poudre très fin;
- 9 blancs d'œufs;
- 2 petites cuillerées à café de poudre à pâtisserie;
- 1 cuillerée à café d'extrait de citron;
- 1-2 cuillerée à café d'extrait de vanille.

La farine; le sucre

Pesez la farine, pesez également le sucre en poudre: ce sucre en poudre doit être aussi fin que possible; mesurez la poudre à pâte; étendez sur la table une grande feuille de papier blanc; posez dessus le tamis en toile métallique très fine ou en crin. Passez-y farine, sucre et poudre, tout ensemble. Recommencez ainsi encore trois fois. Ces quatre tamisages successifs ont pour but de mélanger parfaitement les différents éléments, et de les rendre en même temps bien légers.

Gardez sur la feuille de papier et de côté, pendant que vous préparez

Les blancs d'œufs

Il est de toute nécessité que les blancs soient battus en neige fine et très ferme. On n'arrive avec certitude à ce résultat, qu'en employant un bassin spécial en cuivre non étamé, dit bassin à blancs d'œufs.

Dans tout autre ustensile, y compris le saladier de porcelaine, les blancs risquent de "grener", c'est-à-dire de se décomposer. La mousse des blancs grenés, est loin d'avoir la finesse des blancs bien montés; sous la mousse des blancs grenés on retrouve du liquide, à la cuisson ces blancs grenés donnent un très mauvais résultat. Installez sur la table de la cuisine le bassin à œufs, mettez les blancs seuls. Avec le fouet en fil de fer étamé, commencez à les battre, tout doucement pour commencer. En disant tout doucement nous voulons dire un simple petit clapotement, régulier, tranquille, pendant lequel on soulève à peine le fouet; ce n'est que quand on voit la masse prendre une teinte de neige sale, qu'on accélère le mouvement, en soulevant cette fois la masse un peu plus haut avec le fouet pour lui faire absorber de l'air. Dès que la neige est blanche, et qu'en relevant le fouet elle y tient attachée entre les branches, on peut s'arrêter; car en prolongeant le mouvement on risque aussi d'amener la décomposition.

Et tout de suite occupez-vous de faire

Le mélange

Quittez le fouet, prenez une large cuiller en bois, ou une spatule également en bois. Si une seconde personne peut vous prêter aide pendant ce temps, cela sera au mieux. En ce cas faites-lui tenir au-dessus de la bassine à blancs d'œufs le papier où sont farine, sucre et levure tamisés. Doucement et d'assez haut, elle les fera tomber en pluie fine, tandis qu'avec la spatule vous mélangez en observant les recommandations si souvent faites ici: c'est-à-dire de ne pas fouiller ni farfouiller l'ensemble parce que l'on ferait retomber les blancs d'œufs, qui perdraient toute leur légèreté; il faut passer la spatule sous les blancs pour les ramener sur la farine: ce faisant la main gauche fait tourner le bassin de gauche à droite pour en amener toutes les parties successivement devant soi. Fendez la pâte une ou deux fois au milieu, toujours en ramenant dessus ce qui est dessous. Ajoutez alors à ce moment-là le



Hygiène Domestique

Les Tisanes

Le mot tisane vient d'un mot grec, "ptisanna", que nous avons ha-

billé à la française pour le rajeunir. Ce mot veut dire "de l'orge". Les anciens, qui aimaient sans doute à simplifier les choses, ne donnaient à leurs malades que de l'orge pour boisson. Ils n'avaient pas, comme nous, une grande variété de tisanes à choisir, suivant le goût et les besoins du malade.

Préparation des tisanes

La tisane, qui sert de boisson habituelle aux malades, est une solution des principes de diverses plantes dans l'eau. Avant de l'administrer au malade, il faut savoir la préparer.

Il y a les modes de préparation des tisanes par infusion, par décoction et par macération.

Préparation par infusion

La préparation des tisanes par infusion est, sans contredit, la plus commune et la meilleure.

Pour faire une infusion, on fait bouillir de l'eau, on la verse sur la substance, racines, fleurs ou feuilles, et on laisse le tout reposer, couvert pendant dix ou quinze minutes; on sucre la tisane et on la donne à boire aux malades. On devra prolonger le temps de l'infusion pour les substances très dures, comme les racines, les bois, etc. Dans ce cas même, on peut placer le vase auprès du feu pour qu'il ne refroidisse pas. Les pharmaciens appellent digestion cette variété d'infusion, parce qu'ils l'ont comparée à l'action que les sucres gastriques exercent sur les aliments dans l'estomac.

L'infusion a l'inconvénient de ne pas donner un liquide clair; mais il est facile de le rendre tel en passant la tisane à travers un linge fin que l'on tend sur un cadre de bois au-dessus d'une terrine.

Les infusions ne doivent pas être préparées longtemps à l'avance, car elles se gâtent très vite. Il s'y développe dans ce cas-là des animalcules que l'on a nommé infusoires, pour indiquer leur origine. On ne devra donc pas préparer de la tisane pour plus d'un jour.

Il est un moyen fort commode d'obtenir la tisane et de l'avoir toujours chaude, c'est de la faire tasse par tasse. Il faut, pour cela, se procurer une passoire en toile métallique, assez petite pour tenir dans la tasse. Vous mettez dans la passoire les fleurs à infuser, vous versez par dessus de l'eau bouillante et, après avoir couvert la tasse avec la soucoupe, vous laissez infuser le temps nécessaire; après quoi vous ôtez doucement votre petite passoire avec les feuilles qui sont dedans, et vous avez obtenu immédiatement une tasse de tisane claire.

Préparation par macération

Il y a quelquefois inconvénient à préparer certaines tisanes par infusion; les principes solubles peuvent se décomposer sous l'influence de la chaleur, ou bien s'échapper avec la vapeur d'eau, c'est-à-dire être volatilisés; il faut préparer la tisane à froid; on fait alors ce qu'on appelle une macération.

La macération consiste à laisser les substances avec l'eau froide pendant un temps plus ou moins long, qui est ordinairement de douze à vingt-quatre heures. On comprend la nécessité de prolonger plus longtemps l'action de l'eau, puisque la chaleur n'est plus là pour faciliter la dissolution.

Préparation par décoction

Il est des substances qui abandonnent si difficilement les principes solubles qu'on ne parviendrait pas à les enlever par une simple infusion ou une macération prolongée. On combine, pour ainsi dire, les procédés entre eux et l'on fait une décoction. La décoction consiste à faire bouillir la plante dans un liquide pendant un certain temps; c'est une sorte de macération dans l'eau bouillante. Parfois, on ne fait bouillir le liquide que pendant une heure, d'autres fois il faut le faire pendant plus longtemps. La meilleure idée que l'on puisse se faire d'une macération, c'est de la comparer au bouillon qui est une macération de viande.

parfum et donnez deux ou trois coups pour mélanger, et c'est tout. En somme, opérez tout le temps par coups de spatule larges, mesurés et peu nombreux.

Quant au parfum, rien ne vaut un extrait de citron très concentré, tel qu'on en trouve dans le commerce. Le simple jus de citron qu'on presse soi-même ne donne pas une saveur suffisante.

La pâte étant prête, mettez-la tout de suite dans le moule.

Le moule

Doit être un moule à bordure, c'est-à-dire en forme de turban avec un trou au milieu (sa contenance doit être d'environ une pinte au moins). Cette disposition seule permet la cuisson régulière pour ce genre de pâte, soit un moule à bavares ou un moule à baba. Graissez-le très légèrement, soit avec un peu de beurre frais, soit avec un peu d'huile d'amandes douces. Versez-y la pâte par grandes cuillerées et, quand le moule est rempli, frappez-le légèrement sur la table pour y tasser la pâte que vous pouvez, au surplus, égaliser avec la lame d'un couteau. Mettez tout de suite au four.

Le four

Le four doit être d'une bonne chaleur modérée. La cuisson demande vingt-cinq minutes; la pâte monte encore à la chaleur. On voit que le gâteau est à point quand il commence à se détacher du moule. Si vous le voyez menacer de trop colorer à la surface, il faut poser dessus un papier légèrement beurré. Renversez-le de son moule tandis qu'il est encore chaud, et posez-le sur une petite grille pour que l'air, circulant autour, favorise l'évaporation et l'empêche de se rider. Si tout a été mené comme il convient, le gâteau doit garder sa forme intacte et ne pas s'affaisser hors du moule. Laissez refroidir avant de le servir.

Cuisson des légumes secs

Il faut répéter aux jeunes cuisinières que la cuisson des lentilles, des haricots et des pois secs doit n'être qu'une cuisson de luxe. Jamais d'ébullition vive, le liquide doit juste "frémir", pendant toute la durée de la cuisson. L'eau qui a servi à faire cuire des légumes secs, doit être aussi limpide que du bouillon, et jamais bourbeuse. Le légume doit garder son enveloppe de peau intacte jusqu'à la fin de la cuisson; ou si, selon l'espèce de certains légumes, les pois entiers, par exemple, cette peau se détache toute seule, elle remonte bien intacte à la surface, et les pois, de leur côté, restent dans leur forme primitive, pour ne s'écraser que lorsqu'on les touche. Le dessous du couvercle de la casserole où ont cuit des légumes secs bien surveillés doit n'être qu'enduit de buée; jamais on n'y doit trouver d'écume bourbeuse, preuve d'une ébullition violente qui équivaut à un coup de feu.

Punch Marquise

Faire chauffer une pinte de Sauterne, dans lequel on aura jeté un zeste de citron et deux clous de girofle, (attachés ensemble avec un fil pour enlever plus facilement le petit paquet). Ajouter en même temps une livre de sucre en morceaux.

Aussitôt qu'une légère mousse blanche se forme à la surface du liquide, retirer la casserole du feu, cette mousse étant un indice précurseur de l'ébullition.

Verser le vin dans un bol en argent ou un saladier. Ajouter un verre de cognac chauffé; y mettre le feu et le laisser brûler jusqu'à la fin.

Enlever du vin le petit paquet de zeste. Mettre dans chaque verre une tranche de citron très mince.

Ces quantités suffisent pour 15 verres.



Un chien très bien élevé

Vendredi dernier, Mme Jolicoeur entre chez M. Gradouble, le principal boucher de la petite ville qu'elle habite. Sous l'étau elle remarque un énorme chien danois qui dévore avec de petits grognements de satisfaction les rognures de viande que lui jette son maître.

—Oh! le beau chien, oh le gentil toutou, fait la charmante jeune femme en passant la main sur l'échine du molosse, il est bien sage, ce gros gaillard-là, bien gentil, il ne vous vole jamais de viande, n'est-ce pas, M. Gradouble?

—Jamais, madame, répond le brave commerçant avec un gros rire, il se contente simplement de la lécher!

Imfortunes conjugales

Duplumard et Pochauvin, tout en sirotant une petite goutte de consolation sur le zinc du mastroquet, se racontent mutuellement leurs déboires conjugaux.

—Crois-tu, mon vieux, dit le premier, ma femme est tellement avare, tellement chipie, qu'elle me reproche jusqu'à l'eau que je bois!

—La mienne est encore bien pire, répond Pochauvin, elle me reproche jusqu'à l'eau que je ne bois pas!



—Quand je vois un pauvre diable qui grelotte, sous la neige, je suis ému, moi... ça me donne froid. Faut que j'aie de suite prendre un grog.

A bas les cors!

Tartempion n'aime pas la musique.

Il dînait, dimanche soir, dans un petit restaurant de campagne, à la lisière d'un bois plus ou moins touffu, lorsque, tout à coup et sans crier gare, quatre ou cinq sonneurs de trompes de chasse se mirent à souffler énergiquement dans leurs instruments et en tirèrent les fanfares les plus retentissantes et les plus prolongées.

Tartempion, assourdi et furieux, hèle le tenancier du cabaret.

—Dites donc, patron, si vous avez un pédicure attaché à l'établissement, envoyez-le-moi.

—Un pédicure? interroge l'autre, absolument ahuri, mais pourquoi faire?

—Parbleu, pour m'extirper tous ces cors!

Oh! Oh! c'est un humoriste!

Dans une toute petite station de l'Ouest, un étranger égaré pénètre l'autre soir et, s'adressant à l'unique employé qui cumule une foule de postes importants:

—A quelle heure passera le premier train pour Vancouver, s'il vous plaît?

—A onze heures, monsieur.

—Fichtre! Vous n'avez pas de train avant?

Alors l'employé, gouailleur:

—Des trains à vent? Non, monsieur, tous nos trains roulent à la vapeur!



John Bull. — La seule chose que je vous recommande, c'est de ne pas vous faire déclarer la guerre un samedi, parce que dans l'Angleterre nous ne faisons rien le dimanche.

Trop de complaisance

Il est des gens que la nature a munis d'une audace plus considérable qu'un éléphant! Guy Tard est de ceux-là; c'est un garçon qui ne manque jamais une occasion de mal faire: c'est ainsi que l'autre soir, revenant de voyage, il se trouve seul dans le char-fumoir avec un honorable rentier qui ne tarde pas à s'endormir innocemment. Mon Guy Tard en profite pour le dévaliser. L'homme s'éveille. Guy Tard n'hésite pas une seconde, il le flanque par la portière!

Et il continue sans remords son voyage. Malheureusement pour l'Apache, le brave rentier, par un véritable miracle, n'a reçu dans sa chute que quelques égratignures. Aussitôt relevé, il donne le signalement de son agresseur qui est cueilli à sa descente du train. On l'interroge.

—C'est de la faute au bonhomme si je l'ai précipité, il m'avait demandé une foule de renseignements. Alors...

—Alors!

—J'ai tenu à bien le mettre... sur la voie...

Fiancés depuis soixante-deux ans

Un vieillard de 99 ans vient de mourir à Prague. C'était un homme doux, tranquille, très réfléchi et possesseur d'un record que peu de gens sans doute tenteront de battre. Il s'était marié dans les dernières années de sa vie avec une demoiselle dont la chronique tait l'âge, mais elle ne devait pas être jeune non plus, puisque ces deux êtres étaient restés fiancés en tout bien, tout honneur, durant soixante-deux ans, avant de vouloir aborder le mariage.



—Une utopie, le désarmement!

—Pas du tout... il faut que dans cinquante ans d'ici on ne se serve plus à la guerre que de poudre à punaises. Nous y arriverons.

Pas besoin d'être savant!

Si M. Grattepetit, marchand de bétail, n'était pas chauve comme une pomme, il s'arracherait les cheveux de désespoir! Car Gaston, son fils unique, est bien le plus désespérant des cancre: il n'a rien fait au collège l'an dernier: ses notes font prévoir dès maintenant qu'il ne fera rien cette année. M. Grattepetit déverse ses peines dans le gilet de M. Lampurh, son client.

—Non, non, mon cher Lampurh, ce petit est incorrigible, il fera le malheur de ma vie.

—Vous exagérez!

—Nullement, il n'est bon à rien.

—Ça n'a pas d'importance: puisqu'il vous succèdera.

Le bain

Le médecin-major du 201^e de ligne prescrit un bain de Barèges au bleu Patouillardin, et le fait conduire dans un établissement ad hoc par un sergent.

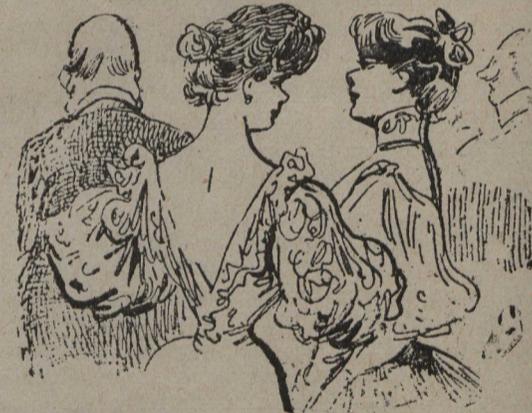
Une heure se passe.

Le sergent étonné de ne pas entendre de bruit, pénètre dans le cabinet et trouve le malade debout devant la baignoire.

Il est tout habillé et pâle comme un noyé.

Le niveau de l'eau a sensiblement baissé.

—Ma foi, sergent, dit le pauvre Patouillardin, f...ichez-moi dedans si vous voulez, mais je ne peux pas en boire davantage!



—Le baron?... malgré ses 79 ans, toujours aimable, comme Henri IV.

—Oui... l'Hiver Galant!

Pas d'émotions!

M. Grandet est malade. Il garde la chambre, presque le lit. Les jours lui semblent d'autant plus tristes qu'il ne peut plus s'occuper de ses affaires, toucher ses coupons ni ses fermages, palper son argent. Il se traîne encore de son fauteuil à son coffre-fort, qu'il essaye d'ouvrir, mais inutilement, car ses yeux se voilent et sa main tremble.

Le médecin le surprend dans une de ces vaines tentatives:

—Voyons, monsieur Grandet, dit-il, voyons, soyez raisonnable! Il ne vous faut ni tourments ni émotions!

—Ni tourments ni émotions! balbutie le bonhomme. Et vous m'avez envoyé votre note, ce matin!

Un aveugle qui regarde

—On sonne! C'est la nouvelle bonne! J'y cours!

Et Mme Gachette, vive comme un oiseau, se précipite à la rencontre de la nouvelle venue. C'est bien celle qu'elle attend. Présentations. Saluts. Mélanie exhibe ses certificats.

Et Mme Gachette, méfiante, bondit:

—Comment, ma fille, votre dernier certificat n'est pas écrit en entier de la main de votre ancien maître: il s'est contenté de signer très péniblement, je suis fort surprise...

—Mais, madame, mon ancien maître est aveugle.

—Oh! le pauvre, pourquoi l'avez-vous quitté?

—Ah! mais, madame, il était trop "regardant"!



Trop bien chaussé

A la porte d'une villa, un mendiant sonne. Il n'a pas trop mauvaise mine; sa jaquette est défraîchie, son pantalon un peu effiloché; mais il est presque élégamment chaussé.

Une dame vient lui ouvrir :

—Oh! madame, je vous en prie, vous n'auriez pas une vieille paire de souliers à me donner, s'il vous plaît ?

—Mais les vôtres sont tout neufs !

—Précisément... ils me font beaucoup de tort.



—Ce n'est pas juste, docteur... vous me faites payer une visite aussi cher pour un rhume de cerveau que si j'avais une pleurésie.

—Si vous y tenez, je puis vous en donner une !

La glace pour jeune femme

Le "Courrier de San Francisco" raconte cet incident macabre du voyage d'un jeune ménage se rendant de San Francisco à New-York. Après quelques heures de chemin de fer, la jeune femme, que la chaleur indispose, demande de la glace pour se rafraîchir.

Hélas! il n'y a pas de glace.

Le mari est au désespoir.

—Cinquante dollars pour de la glace! Je donnerai cinquante dollars (deux cent cinquante francs).

—Cinquante dollars? demande un voyageur.

—Oui.

—Eh bien! vous en aurez à la station prochaine.

Effectivement, à la station prochaine, le voyageur apporte une assiette de glace.

Même scène le lendemain. Cette fois, le voyageur complaisant demande cent dollars. A la station suivante, il apporte une seconde assiette de glace.

Même scène le surlendemain :

—De la glace, crie le mari, il me faut de la glace!

Cette fois, le voyageur ne souffle plus mot.

—Cent cinquante dollars! s'écrie le mari pour le décider.

Le voyageur ne répond pas.

—Je vous en supplie, monsieur!

—Impossible, répond le voyageur, je ne puis plus retirer de glace, mon oncle ne se conserverait pas jusqu'à New-York!



—A la géographie, maintenant: savez-vous ce que c'est que le Colorado ?

—Oui, m'sieu... c'est un bon cigare!

Il y a fagot et fagot

Une ménagère nouvellement mariée était allée se plaindre chez ses voisins de l'égoïsme de son mari :

—Non seulement il me parle avec grossièreté, — leur dit-elle, — mais, à table, tous les bons morceaux, les meilleurs plats sont pour lui. Aussi vais-je demander le divorce au plus tôt.

Les voisins, dans le but de témoigner en faveur de la malheureuse épouse, décidèrent d'aller, à l'heure du repas, coller leur oreille contre la porte de son logement. Quelle ne fut pas leur stupéfaction en entendant la voix du mari répéter sans cesse :

—Mange ma mie, mange ma mie!

Aussi leur opinion changea-t-elle, et ne purent-ils que mettre les torts du côté de la plaignante.

—Voyons, voyons, — firent-ils, lorsqu'ils la rencontrèrent, — c'est vous qui n'êtes pas raisonnable. Votre mari est, au contraire, très tendre et très poli.

—Quand ça? interrogea l'épouse surprise.

—Comment? Mais nous l'avons entendu vous répéter sans cesse: "Mange, ma mie!"

—Ah! mes enfants, — exclama la femme, — c'était la mie de son pain qu'il me disait de manger!

Doux poète

Mme de L... recevait :

Un de ses familiers avait amené chez elle l'auteur d'un volume de poésies sentimentales.

A la première allusion faite, par politesse, à ses vers, le poète se met à les déclamer par centaines.

L'ami applaudissait à outrance.

—Etes-vous fou, gémit la dame, de l'applaudir ainsi !

—Je voudrais le faire "ressortir" !

—Oh! sortir suffirait!



—Il fait si froid que je voudrais bien passer l'hiver en prison.

—Si qu'on assommait un passant ?

—A quoi bon? tu connais la Cour. Elle nous relâche toujours le lendemain matin.

Un homme trop pressé

Le panier à salade déambule paisiblement, emportant vers le Dépôt une bonne provision d'escarpes de tous genres.

De cellule à cellule, deux détenus échangent des impressions et renouent connaissance.

—Comment, c'est toi, La Mouise, tu t'es fait "chauffer" ?

—Ben oui, mon vieux Crottoir, j'ai pas de veine.

—Qu'as-tu donc fait ?

—Mais rien du tout: j'ai trouvé un porte-monnaie...

—Et c'est pour ça qu'on t'arrête! Il faut protester.

—T'as raison. Seulement, il y a un petit détail qui me gêne.

—Quoi donc ?

—C'est que j'ai eu la malchance de trouver ce porte-monnaie avant qu'on l'ait perdu.

Sévère leçon

A un jeune pédant, tranchant sur toutes les choses, Arago dit un jour :

—Pardon, mon enfant, si vous enseignez à votre âge, quand donc comptez-vous apprendre?



—Dis donc... J'avais en soirée... Prête-moi tes bottines ?

—Jamais de la vie, je te connais trop bien ! T'es capable de danser toute la nuit avec, et de me les déformer !

Dans le grand monde

Dernier écho des soirées mondaines.

C'était dans le somptueux hôtel de Mme la grande-duchesse de Gérolstein. Parmi les invités, les sires de Couci-Coussa et de Framboisy, Coquelin et l'illustre chanteur Alexandre 1er, successeur du marquis Bruant, la comtesse de Cahin-Caha, les belles marquises de Maubert et Mouffetard, et le neveu du célèbre Cabochdanne, premier danseur au bal de Gravilliers, etc.

Au milieu de la soirée, Mlle Latouche, de l'Opéra-Comique, chanta avec beaucoup de prétention les "Stances à Manon", mais, ne pouvant continuer sur le ton où elle l'avait pris, elle dit :

—Je vais le recommencer en mi.

—Oh! non, madame, restez-en là, lui répondit le maître de la maison.

Ça fait toujours plaisir

—Bonjour, parrain, bonjour, t'as des bonbons pour moi ?

—Non, Titi, pas aujourd'hui.

—Pourquoi qu't'en as pas acheté, hein, parrain ?

—Parce que je n'ai pas de sous, mon petit.

—Oh! c'est pas vrai. T'es riche, toi !

—Moi, riche? Riche, moi? Qui t'a dit ça ?

—C'est maman. Elle dit...

—Ta maman a dit ça? Oh! tu m'étonnes!

—Si, si, si, elle dit toujours: ton parrain est un "riche" nigaud !



—On a volé le sucrier d'argent...

—Diable... es-tu sûre de tes invités ?

—Pas du tout... j'en soupçonne au moins une douzaine !



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs. MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits

LE CANAL DE PANAMA

Cet isthme n'est pas commode, et tous ceux qui s'en sont occupés ont eu à en souffrir. Il est aussi défavorable à la santé morale qu'à la santé physique.

On sait les manœuvres, que nous n'avons pas à apprécier ici, par lesquelles le gouvernement des Etats-Unis a mis la main sur cette entreprise. Il en porte la peine aujourd'hui. Les avis sont partagés sur les moyens de tirer parti de cette conquête: les uns veulent un canal à niveau; les autres un canal à écluses. Les Commissions techniques ne sont pas d'accord; la chose est entrée dans le domaine de la politique, et voici que sur cette question le Sénat se sépare du président Roosevelt.

Au milieu de ces conflits, le temps s'écoule sans que l'on fasse quoi que ce soit. Nous sommes loin de l'enthousiasme des premiers jours, de l'époque où l'on annonçait à grand fracas que les Américains ayant pris la chose en main, on allait montrer



Ce sera bientôt un oiseau déplumé

aux latins ce que l'énergie saxonne sait faire; le canal où avaient échoué les efforts des promoteurs devait s'ouvrir en un clin d'oeil aux mains de ses nouveaux maîtres!

Entre autres ennuis, la main-d'oeuvre fait défaut; les ouvriers américains des Etats-Unis ne peuvent ou ne veulent pas supporter le travail manuel dans l'isthme.

Les nègres de la Jamaïque, rudes travailleurs, recrutés en bon nombre, et qui formaient l'armée des travailleurs des chantiers de l'ancienne Compagnie, désertent en masse, estimant qu'on les mène trop rudement, que tout est sacrifié au personnel directeur de race blanche, que les influences politiques ont multiplié sans mesure. Celui-ci occupe tous les logements possibles dans l'isthme, ne laissant aux travailleurs que des cases infectes et insalubres; il absorberait aussi une si grosse somme pour ses appointements que les gages des travailleurs sont bien au-dessous de ce qui avait été promis et sont encore diminués par des opérations de change entre le dollar or et le dollar argent, auxquelles les bons nègres ne comprennent qu'une chose,



Trop lourd pour eux!

c'est qu'ils sont lésés.

Les plus entreprenants parmi les directeurs de la nouvelle Société estiment qu'il faudra recourir aux Chinois importés en grand nombre. Malheureusement, dans le monde des coolies, en Chine, pays de tradition, on a conservé un mauvais souvenir des chantiers du chemin de fer de Colon à Panama, où les Chinois moururent par milliers, et cela ne rendra peut-être pas le recrutement très facile.

Il résulte de cette situation qu'aux Etats-Unis même on commence à se moquer un peu de l'impuissance dont on fait preuve, et aussi à critiquer sévèrement l'avidité de certains hommes politiques, les choses de Panama ayant là-bas, semble-t-il, comme elles l'ont eu en France, une vertu corruptrice toute particulière.

Nous empruntons à "Public Opinion" deux caricatures américaines qui sont plutôt dures pour les panamistes anglo-américains, quel que soit le sens que l'on donne à ce qualificatif.

VISEZ A L'ECONOMIE

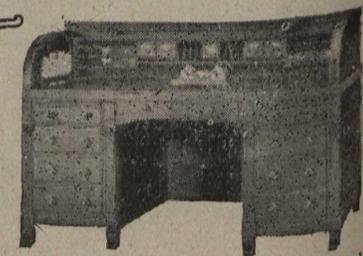
Pourquoi payer de gros prix pour des médicaments, alors que vous pouvez à peu de frais obtenir la guérison radicale du rhume le plus opiniâtre en prenant du BAUME RHUMAL.

CHAMPAGNE DRY-ROYAL DE ACKERMAN



AUSSI BON QUE LE PLUS DISPENDIEUX POUR LA MOITIE DU PRIX

SEULS AGENTS AU CANADA **J.M. DOUGLAS & Co** MONTREAL



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Approvisionnez-vous pour les Fêtes de Pâques :

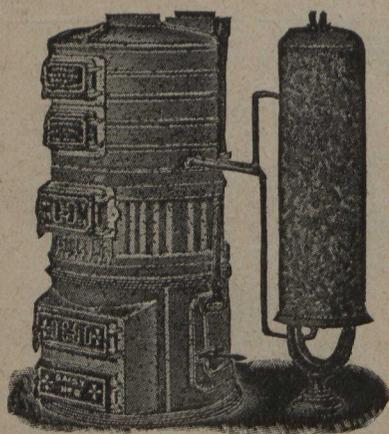
Pour faire de la bonne cuisine, il faut employer les meilleures épices: je vous offre de l'extra-choix aux prix des marchandises communes. Je vous invite spécialement à goûter le CAFÉ DE MADAME HUOT. Si votre fournisseur ne vend pas ces produits, je vous les enverrai directement sur réception de **\$2.80**

Je paie le fret dans les Provinces de Québec et d'Ontario	2 lbs 1 lb 1 lb 1 lb 1 lb 1 lb	Café de Madame Huot	75c	\$2.80
		Thé Japonais "Condor" { ou 2 lbs de l'un ou l'autre } Thé noir Ceylan " { de ces Thé, au choix	40c	
		Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile.....	50	
		Poudre à Pâte "Condor" sans rivale.....	25c	
		Epices Assorties — Boîtes de 1-4 lb — les plus hautes qualités.....	50c	

E. D. MARCEAU,

Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,

281 - 285, Rue Saint-Paul, Montréal, Canada



Demandez

la **FOURNAISE A EAU CHAUDE**

DAISY

Modèle amélioré de 1904

WARDEN, KING & SON, Limited

MANUFACTURIERS

MONTREAL

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)





Famille Menacée. 4
 MONTRÉAL, CAN., 256 rue des Allemands.
 Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement d'une maladie nerveuse qui menaçait de m'enlever à ma famille. Plus j'essayais de médecins et de médicaments, plus mon mal augmentait. Il m'est presque impossible de vous donner une idée de l'affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'a presque tourné l'esprit. Je désespérais de ma guérison, mais une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a procuré un soulagement inattendu et m'a arraché des étreintes de la mort.

MME. C. CHASSÉ.
 Le Rév. J. H. Perreault, de Longueuil, P. Q., écrit le 4 décembre 1899:—Veuillez envoyer à Alex. Charbonneau, une autre bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il a fait usage de ce remède avec succès pour la maladie des nerfs et en a obtenu le résultat désiré.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.
 Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR
 BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - 7.45 p.m.
 TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
 OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m., *10.10 p.m.
 SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - 7.25 p.m.
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
 WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.
DE LA GARE VIGER
 QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
 TROIS-RIVIERES, *8.45 a.m., *8.50 a.m., *2.00 p.m., *5.15 p.m., *11.30 p.m.
 OTTAWA, *8.20 a.m., *5.35 p.m.
 JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.45 a.m., *5.15 p.m.
 ST-GABRIEL, *8.45 a.m., *5.15 p.m.
 ST-AGATHE, *9.00 a.m., *5.00 p.m.
 LABELLE, *9.00 a.m., *5.00 p.m.
 * Quotidien, † Quotidien, excepté les dimanches
 † Mardi et Jeudi seulement, † Dimanche seulement, † Quotidien excepté le samedi, † Samedi seulement.
 A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, B. eau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.
 Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE
"International Limited"
 LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE TRAIN DU CANADA.
 Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p. m., Buffalo, 11.15 p. m., London, 7.43 p. m., Détroit, 9.45 p. m., Chicago, 7.42 a. m.

Café ÉLÉGANTE SUR CE TRAIN
Montréal et New-York
 LA LIGNE LA PLUS COURTE, SERVICE LE PLUS RAPIDE.
 2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal *8.45 a.m., †11.10 a.m., *7.40 p.m.
 Arrive à New-York *8.00 p.m., †10 p.m., *7.17 a.m.
 * Tous les jours, † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa
 PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
 ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :
 8.20 A.M. tous les jours (excepté le dimanche) Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.
 8.20 A.M. excepté le dimanche.
 10.20 A.M. excepté le sam. et dim.
 1.35 P.M. le samedi seulement.
 5.10 P.M. excepté le dimanche.
 7.00 P.M. tous les jours.
 8.45 A.M. Dim, seulement.
 Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.
 Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.
 H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,
 Agent local pour la vente des billets Agent général

CHRONIQUE

(Suite)

Le curé, prié d'intervenir pour protéger la gendarmerie, refusa. Comme l'officier lui faisait remarquer que ses hommes et lui allaient être obligés, peut-être, de se servir de leur revolver, le curé répondit :
 — Si vous tirez, les fusils pourraient bien partir tout seuls !
 Et la gendarmerie se retira ici comme en maints autres endroits.

L'armée, sur laquelle le Cabinet comptait depuis le généralissime jusqu'au dernier des pioupious, donne des marques évidentes d'ennui et de faiblesse. Plusieurs officiers ont démissionné, brisant leur avenir en même temps que leur sabre, plutôt que de participer au crochetage des églises et des chapelles.

D'innombrables procès se poursuivent contre des prêtres, des militaires et contre une foule de manifestants recrutés dans toutes les classes de la société, noblesse, bourgeoisie, travailleurs des champs et des villes.

On conçoit, dans cet état de surexcitation des esprits, l'à-propos du mot de Clémenceau : "Les chandeliers de toutes les églises ne valent pas qu'on risque de sacrifier une seule vie humaine."

"C'est un programme de guerre civile", dit "L'Echo de Paris", en parlant du programme de M. Sarrien. Et voici comment s'explique notre confrère :

"Sur l'insistance pressante de M. Ribot, le ministre de l'Instruction publique M. Briand fut amené à proclamer qu'il ne reniait rien de son passé de révolutionnaire ni des discours dans lesquels il fit — et en quels termes, les lecteurs de l'«Echo de Paris» le savent ! — l'apologie de la grève générale, de la révolte à main armée et de l'antimilitarisme. Il ajouta qu'il se refusait à frapper les instituteurs qui, contrairement à la foi, fondent des syndicats et ceux qui propagent, dans nos écoles, les abominables doctrines d'Hervé.

"De son côté, M. Barthou, répondant aux sommations de M. Sembat, déclara qu'il traiterait avec la bienveillance la plus complaisante les fonctionnaires syndiqués. Enfin, sur une dernière question de M. Ribot, M. Sarrien, sortant de sa réserve et parlant, pour la première fois, avec un peu de netteté et de précision, affirma "que les opérations d'inventaires seront poursuivies partout".

"Donc, impunité absolue pour les instituteurs antipatriotes, impunité absolue pour les fonctionnaires rebelles, — pour eux, la Loi restera lettre-morte. Mais, en revanche, guerre aux catholiques, application rigoureuse de la loi de Séparation, aggravation des mesures qui ont provoqué déjà et provoqueront encore des conflits sanglants, — et, pour couronner l'entreprise, le gouvernement se réserve, comme il en a fait la menace directe, d'inventer, sous prétexte de rechercher on ne sait quelles responsabilités, quelque complot qui lui permettra toutes les représailles politiques.

"Mais c'est un programme, cela ! Il est conforme à ce que l'on pouvait attendre d'un ministère dont les chefs réels sont MM. Briand et Clémenceau, — car, selon le mot de M. Ribot, c'est un programme d'anarchie et de guerre civile !"

Indifférence

Vous ne connaissez pas cette douleur amère
 De penser que là-bas, dans un sombre tombeau,
 Sont couchés pour toujours, un bon père,
 [une mère,
 Heureux mortels, pour vous, tout est gai,
 [tout est beau !
 Que vous fait cette croix, tous ces noms
 [sur les marbres,
 Ce vieux saule-pleureur, ces tertres dénudés ?
 [dés ?
 Que couvrent discrètes les ombres des
 [grands arbres,
 Que vous fait tous ces noms des pauvres
 [décédés ?

Tu vas indifférent de tous ces mausolées
 Où coulent à longs flots d'incurables douleurs ;
 Et ton pas nonchalant, des veuves désolées
 N'ose pas s'arrêter pour essuyer les pleurs.
 Passant, qui donc es-tu pour qu'en un coin
 [métier ?
 Un rayon de plaisir passe dans tes grands yeux ?
 Pourquoi ne pas courber tes genoux sur la
 [pierre ?
 Pourquoi devant la mort, fantôme, es-tu
 [joyeux ?

L'ombre s'approche de moi
 Il se fit un silence.
 Elle dit sans émoi :
 Je suis l'Indifférence !
 ERNEST LETRAM

CLARK'S CORNED BEEF.
 (Boeuf Salé de Clark)
 Beau boeuf, bien préparé et vendu en canistres à l'épreuve de l'air et de toute impureté. Ouvrez le canistre et vous avez prêt à servir un repas délicieux et nourrissant, — très économique. Les os et le gras superflu en sont enlevés, de sorte que tout se mange. Achetez-en dès maintenant.
 WM. CLARK, Mfr., Montréal

Graines Ewing
 JARDINIERS Demandez les graines de Fleurs et Légumes de...
 CULTIVATEURS Rien n'approche en qualité les Graines, Trèfle, Mil, Engrais Blé d'Indes, etc. de EWING. (PRIX SUR DEMANDE) — Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mellerons gratis.
 WM. EWING & CIE,
 142 à 146 rue McGill,
 MONTREAL

REPARATIONS DE TOUS GENRES
Musique et Instruments de Musique
 Fournisseur des Maisons d'éducation.
 Seul agent pour C. Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jérôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris; etc. Attention spéciale donnée aux commandes par la poste.
EDMOND HARDY
 1636 Rue Notre-Dame,
 (Près de l'Eglise Notre-Dame) MONTREAL

Fourneau "Pilot" en acier de Walker
 Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.
 Venez les voir. Demandez catalogues.
 Téléphones Bell, Magasins, - Main 641
 Bureaux, - Main 512
 Après 6 p.m. Est 23 14
 Tél. Marchands 694
 Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
 22 à 28 Place Jacques-Cartier,
 — MONTREAL —

Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphie
Smith's Premier
 WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME
 Telephone Main 212

ANTI-KOR LAURENCE
 Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
 A. J. Laurence, Phar., Montréal
PLUS DE CORS AUX PIEDS

Tel. Est **GIRARDOT Restaurateur Français**
DINER ET SOUPER 35c
 ESCAROTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
 1879, RUE STE-CATHERINE (Coin St-Juste.)

LA CURE DU DR. CHAGNON
 CONTRE LA GRIPPE
 MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
 Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la maille.
 CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Calmez ces douleurs



Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir **Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.**
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de **25c**
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

Médailles

Or, argent ou bronze



ET

Insignes

pour Collèges, Couvents, Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

Caron Frères,
157, Craig O., - Montréal

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays.— Le TÆNIFUGE ne réclame aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille \$1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299 1/2 rue St-Laurent, Montréal

POUR VOUS, MESDAMES



CE livre a été écrit spécialement pour vous. Demandez-le aujourd'hui même. Un exemplaire vous sera expédié **Gratuitement**

DR WILSON MED. CO. MONTREAL.

Dr Wilson Med. Co., 204 St-Jacques

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal



BRILLANT CONCERT CHEZ LES ABENAKIS

MARS 1906

Nous assistions, dimanche dernier, au Couvent des Abénakis, au concert donné par les Révérendes Soeurs-Grises de la Croix, à l'occasion de la fête de saint Joseph.

Nous étions là, nombreux amis de l'Oeuvre et de l'Institution, groupés pour ainsi dire, vu le peu d'espace dont ces charmantes éducatrices peuvent disposer pour donner au public, désireux d'apprécier leur dévouement pour l'intéressante jeunesse dont elles ont charge, la joie d'assister à leur séance dramatique et musicale, dont les élèves font les frais.

Pendant toute la durée de ce concert, ces enfants nous ont tenus sous le charme d'une musique classique d'un goût exquis! Leurs divers instruments, mandoline, guitare, violon, s'harmonisaient avec le piano pour enlever notre admiration. Leurs voix souples et mélodieuses furent ravissantes dans le choeur "Bonsoir".

Leurs récitations furent charmantes de naturel et de candeur.

Un drame chrétien, "La Goutte de Sang", couronna cette séance. Ce drame (fait pour des hommes) fut très bien rendu par ces enfants, dont le plus âgé n'a que quinze ans. Chacun d'eux sut soutenir son rôle d'une manière remarquable. Ils surent nous transporter dans l'antique Rome et nous faire revivre ce temps héroïque où les Chrétiens allaient si vaillamment au martyre!

La noblesse de leur maintien, leur grandeur d'âme si bien traduite par l'expression de leurs figures intelligentes et par l'intonation de leurs voix fraîches et pures... et tout ce sentiment si beau, si noble qu'ils ressentaient véritablement, nous fit verser des larmes d'émotion!

Mais le clou de la fête fut, à mon avis, leur si touchante allégorie à l'adresse de leur pasteur, qu'ils regardent à juste titre comme le "Génie Bienfaisant" et qu'ils aiment d'un amour presque filial!

Ce troupeau sous la garde de ce bon pasteur, tel qu'ils s'expriment, se montre digne des bienfaits dont il est comblé.

De toutes les grâces de leurs talents musicaux et littéraires, de leur candeur et de leur ingénuité, je voudrais, moi, humble témoin de cette fête, pouvoir former un faisceau pour le déposer aux pieds de nos législateurs, à Ottawa!... J'y ajouterais les appréciations d'un prêtre distingué présent à ce concert, qui n'a pas craint de dire que ces jeunes Abénakis peuvent rivaliser avec les élèves des meilleurs couvents de nos villes canadiennes!... Et si j'avais une baguette magique, je voudrais faire paraître au bon moment certaines jeunes figures entrevues l'autre soir, qui sauraient bien intéresser toute la députation en faveur de l'Oeuvre et de l'Institution!

Quel dommage de ne pouvoir agrandir ce couvent si bien situé! Si les moyens financiers étaient à la hauteur du dévouement et du zèle déployés par l'infatigable missionnaire et nos bonnes religieuses, que d'améliorations nécessaires ne verrait-on pas surgir encore pour l'avancement de cette intéressante jeunesse abénakise.

Le Département de l'Intérieur, à Ottawa, a lieu de s'applaudir et mérite de hautes félicitations pour avoir, en 1901, autorisé la fondation d'une maison qui laisse augurer aujourd'hui les plus grands progrès.

En terminant, un jeune gradué vint offrir très gracieusement au Révérend M. de Gonzague, au nom de la tribu, un superbe cadeau.

Monsieur le curé, quoique fort ému, répondit très chaleureusement à tous leurs bons mots, il les remercia de leur affection pour lui, il assura qu'il était satisfait de leur travail, de leur bonne tenue et de leurs progrès.

Le zèle de ce dévoué missionnaire ne peut se traduire. C'est à ce zèle que la tribu doit l'ère de prospérité et de bonheur dont elle jouit depuis quelques années, et que nous constatons avec un réel plaisir.

UNE ANCIENNE ELEVE

du couvent des Soeurs-Grises de la Croix de Saint-François du Lac.

DEUX VENERABLES CANADIENNES



Grand'mère Savard

Grand'mère Bouchard

L'appel que notre directeur, l'honorable G. A. Nantel, a adressé à tous les amis de cette revue, pour nous aider à en faire une publication essentiellement canadienne-française, commence à être entendu. Déjà, à nos bureaux, nous parvenons des manuscrits et des illustrations locales, qu'en temps opportun nous aurons le plaisir de communiquer à nos lecteurs.

Aujourd'hui, nous trouvons édifiant de leur présenter deux vénérables Canadiennes, et de publier la lettre suivante les concernant, qu'a bien voulu nous adresser M. L. P. Bilodeau, de Roberval.

Monsieur le directeur,

Je crois vous être agréable en vous offrant pour publication dans votre intéressant journal, l'Album Universel, les photographies de deux vénérables octogénaires, chacune la souche d'une descendance presque incroyable. Madame veuve Tous-saint Bouchard, née Elisabeth Tremblay, et Madame veuve Louis Savard, née De la Sergerie, ont vu le jour en 1822, et sont domiciliées au lac Saint-Jean depuis un grand nombre d'années. Un des fils de Mme Bouchard, Pierre, est marié à l'une des filles de Mme Savard. Voilà pourquoi les deux familles n'en forment qu'une. La descendance de Mme Bouchard se compose de 15 enfants, 117 petits-enfants et 147 arrière-petits-enfants, formant un total de 279 personnes, toutes vivantes. Celle de Mme Savard la suit de près: 11 enfants, 127 petits-enfants et 136 arrière-petits-enfants, soit un total de 274 personnes en vie. Les deux familles forment un grand total de 553, ou de 555 avec les trisaïeules. Celles-ci voient, toutes deux, la cinquième génération, et espèrent voir la sixième, car

leur santé est parfaite; mesdames Savard et Bouchard n'étant affligées d'aucune des infirmités si communes chez les vieillards.

Veillez me croire,

Votre tout dévoué,

L. P. BILODEAU.

L'Album Universel est enchanté de signaler l'existence des deux nombreuses et respectables familles ci-dessus mentionnées, et il offre ses meilleurs voeux de longue vie et prospérité à Mesdames Savard et Bouchard. Quant à M. L. P. Bilodeau, il vaudra bien accepter nos sincères remerciements pour l'intéressante communication qu'il nous a faite.

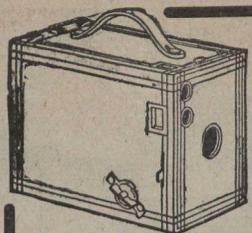
AVERTISSEMENT

Je désire assurer positivement le public que personne n'a été autorisé dans le passé ni ne le sera dans l'avenir à vendre dans les salles publiques ou sur les places, mes préparations: — les Remèdes du Dr Shoop. Les pharmaciens et les chimistes accrédités sont mes seuls représentants légitimes.

Certaines personnes de réputation douteuse ont été jusqu'à offrir, de l'indigne manière qui vient d'être exposée, des produits manufacturés, en essayant de faire croire que ces articles sortaient de mon laboratoire. Ces personnes se sont sans doute laissées séduire par l'appât des profits considérables que leur apporteraient sûrement des articles aussi populaires que les préparations véritables du Dr Shoop.

Cet avis est publié pour mettre le public en garde contre la duperie en question. Des poursuites en justice suivront.

C. I. SHOOP, M. D.



Pour les **JEUNES** comme pour les **VIEUX**

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Brochures descriptives gratis et sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



Offrez-lui

une bague enrichie de la pierre correspondant au mois de sa naissance. Nous vous guiderons. Prix de confiance. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS

212, rue St-Laurent MONTREAL

EAU des CARMES BOYER
SOVERAIN

CONTRE:
Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Ecrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL

Réparation de meubles

Nous vous remettons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

TRAVAIL IRREPROCHABLE

Nous vous les réparerons de suite et vous les livrerons au 1er mai ou à demande.

Profitez de notre Grand Rabais.

F. DUFOUR
1395 Rue Ontario. Tél. Bell EST 3389

Courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Marie Paule de P. — Je me suis acquittée avec plaisir du message dont vous m'avez chargée.

Julin. — 1. La cuillère se place à droite de l'assiette avec le couteau et la fourchette. 2. On remercie en souriant aussi gentiment que possible.

J. L. P., Baie Ste Catherine. — La direction me prie de répondre à votre lettre. Nous regrettons de vous dire que, malgré notre désir de vous être agréable, nous ne pouvons entreprendre pour vous ces recherches, qui demanderaient un temps considérable et qui ne mèneraient probablement pas à de bons résultats, les personnages en question voyageant presque continuellement à travers les deux continents.

Léonette. — Les noms propres ne sont pas soumis à toutes les règles de l'orthographe. 1. Je ne puis vous donner d'adresse dans ces colonnes, mais je sais que n'importe quelle couturière montréalaise pourra facilement faire ce travail pour vous. 2. Avec un costume d'alpaga gris, je préférerais les chaussures grises ou noires. 3. Je n'en connais point et ne pourrais non plus vous en nommer, la réclame étant formellement interdite dans le "Courrier de Colette". 4. C'est la jeune fille qui entre la première. 5. Non, ce serait commettre une très vilaine indiscretion.

Seconde Cruche. — Le drôle de pseudo que vous avez choisi! 1. Le marron ou le rouge foncé seraient de fort jolies nuances pour ce costume. 2. On envoie ses cartes P. p. e. huit jours avant la date fixée pour le mariage. 3. On remet ses gants à la fin de la messe, au moment de sortir. 4. Non, ce n'est pas l'usage. 5. Il faut écrire à ce journal. Je crois que ces insertions se font à titre gracieux.

Mlle E. L., Lewiston. — J'ai fait votre message, et votre lettre était bien adressée puisqu'elle est parvenue à destination.

Petites amies de Deschaillons. — Je vous baptise ainsi pour vous remercier de votre jolie carte et vous assurer que votre demande est accordée avec plaisir.

Gye. — Vos compliments me rendent confuses. Je n'ose me demander si je les mérite bien, de crainte d'être obligée de faire un aveu qui coûte à mon orgueil. 1. Le son se vend à la livre chez les épiciers et les marchands de farine. 2. Haddock est le nom anglais d'un poisson que les Français appellent gade ou aigrefin. 3. Posez plutôt cette question à votre confesseur, elle est de son ressort, je n'ai pas la compétence voulue pour la trancher. 4. Je n'ai trouvé l'expression "machin de raisin" nulle part; ne faites-vous pas erreur, est-ce bien ainsi que cela s'écrit?

Robervalaise. — 1. Nous n'avons jamais publié que je sache le langage du mouchoir. Cette idée de vouloir donner à toute espèce d'objets une signification qu'ils ne sauraient avoir, est un peu ridicule, ne pensez-vous pas? Je suis sûre que vous êtes assez intelligente et gentille pour exprimer tout ce que vous désirez exprimer sans l'aide d'un mouchoir, d'un timbre-poste, voire d'un bouquet de fleurs. Je serais vraiment chagrine si vous oubliez que votre place vous est gardée ici et que votre venue me cause toujours une joie.

Cécile et Lucienne B. — Il sera fait comme vous le désirez. Votre jolie carte m'a fait bien plaisir. Un gros merci.

Melouche. — Si toutes les nettes sauvages vous ressemblent, c'est à souhaiter la fin de la civilisation. Vous écrivez le plus gentiment qu'il se puisse rêver. 1. Non, vous n'êtes pas tenue de payer cette philippine à ce presque inconnu, qui serait peut-être aussi gêné de recevoir un cadeau de vous que vous de le lui offrir. La faute n'était pas bien grande, allez, les circonstances s'y prétaient sans doute. 2. Si cette brune a le teint clair et animé, le mauve lui ira très bien.

Pauline. — Je serais charmée de me rendre à votre désir, mais mes occupations ne me permettent pas d'entretenir ainsi une correspondance particulière suivie. Écrivez-moi aussi souvent que vous le désirerez, je vous répondrai dans ces colonnes avec plaisir. Je n'ai pas trouvé de grands défauts dans votre lettre, au contraire, elle est de celles qui se lisent bien.

A. B. F. P. — J'ignore le langage des gants (je suppose que c'est ce que vous vouliez écrire, vous avez tracé "gens"), et je conseille toujours à mes correspondantes de ne pas attacher d'importance à ces futilités. Je serai toujours à votre disposition quand il vous plaira de me demander un renseignement sérieux.

Mlle Laura L. — Votre nom paraît aujourd'hui même. Merci pour votre jolie carte.

Marga. — C'est moi qui deviendrais vite égoïste si toutes mes correspondantes me gâtaient aussi gentiment que vous le faites, vous, petite flatteuse. Prenez garde! Je fais inscrire volontiers le nom de votre petite amie, nièce d'une aimable collègue, et je vous réponds qu'une "garden party" comprend tous les amusements qu'on veut, jeux de tennis, de croquet, danse, causeries, promenades, etc., pourvu que ce soit en plein air, dans un jardin ou un parc où l'on aura disposé tout ce qu'il faut pour le plaisir et le confort de ses invités. Ces fêtes ont généralement lieu l'après-midi, de 4 à 7 heures. On sert des rafraîchissements au jardin, par petites tables ordinairement. Merci de penser à moi, par les beaux jours. Vous avez un bon petit cœur. Inutile de vous dire combien votre belle carte m'est précieuse.

Follette. — Bonjour, gentille Follette. Votre jolie fillette en robe rose m'a dit mille "beaux mots", que je voudrais vous répéter, mais l'espace est mesuré, aujourd'hui, je ne puis que mettre un sourire ici, puis un merci, et me sauver bien vite en vous souhaitant toujours du bonheur.

Mlle Elisa F. — Votre carte est fort jolie; je vous remercie et m'empresse de faire droit à votre requête.

Brunette des Piles. — Je sympathise grandement avec vous, ma chère petite, c'est si triste d'être séparé de ceux qui nous tiennent au cœur. Je souhaite que votre soeur revienne bientôt à la santé; je prierai, ainsi que vous me le demandez. Je suis heureuse que mon ancienne compagne soit votre amie, vous n'en sauriez avoir de meilleure. Donnez-lui un mot de bon souvenir de ma part, voulez-vous. 1. La première place, selon moi, doit être réservée au vieux prêtre. 2. A des intimes, oui, on peut faire part d'un heureux événement sur carte postale joliment illustrée. Pour la jolie pensée qui termine votre lettre, merci!

Mignon. — Sans doute que je ne vous avais pas oubliée. Est-ce qu'on oublie une gentille enfant comme vous? Bienvenue à vous comme au Printemps, et soyez joyeuse comme lui. A 16 ans, nul chagrin ne peut être éternel, et la vie mérite toujours qu'on la regarde avec espoir et confiance. D'autres fleurs s'épanouiront bientôt au joli jardin de votre cœur. Souriez et espérez.

Ernestine. — Marchez beaucoup, faites des exercices de gymnastique, buvez beaucoup de thé, évitez de manger des pommes de terre, des céréales et tous les farineux en général, et vous maigrirez. 2. L'administration a décidé que l'espace consacré à ces matières serait mieux employé autrement.

Herbert C. — Votre nom paraît aujourd'hui même.

Printemps. — Votre demande est arrivée un peu tard, notre page d'économie domestique était déjà sous presse. Choisissez parmi les recettes que nous donnons chaque semaine celles qui vous conviendront, et combinez vos plats au mieux de votre goût; pourvu qu'ils soient bien apprêtés et cuits à point, vos invités seront satisfaits. Vous pouvez décorer votre table avec des cloches en papier de soie et des oeufs colorés de diverses nuances.

Pere Gueri de l'Ivrognerie

SAUVE SON PÈRE DE LA FIN DES IVROGNES. ÉCHANTILLON GRATUIT DE PRESCRIPTION SANS GOUT "SAMARIA" ARRÊTE SA PASSION DE BOIRE ET COMMENCE UNE GUÉRISON COMPLÈTE.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le déshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le 'Samaria'. J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureux de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent, nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais pu cesser de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jorville, Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Colonial House

Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

- Le Herald,
- The World Wide,
- Witness,
- Le Cultivateur,
- La Presse,
- Le Canada,
- L'Album Universel.

Pour tout achat de \$10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

- Le Herald,
- Witness,
- La Presse,
- La Patrie,
- Le Canada.

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à la Gazette (quotidienne).

Jupons de Dames

1,000 Jupons de dames en moirette de soie unie ou à dessins, toutes nuances.

Valeur de \$5 à \$10, vendus pour

\$2.50 à \$5.00

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mouselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.

Montréal



La Créole
LE MEILLEUR DES
CAPÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant 1/2 de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
11, rue Bonsecours, Montréal

DUPUIS FRERES

Rubans

Une transaction colossale

60,000 verges de Ruban en Taffetas de soie glacé, dans toutes les plus belles teintes, y compris noir. Assez de rubans pour couvrir une longueur de 35 milles. Le lecteur se demande qu'est-ce qu'on peut faire d'une si grande quantité, mais la lectrice ne s'alarme pas pour si peu, surtout quand il s'agit de rubans. Cette quantité énorme de rubans nous arrive au bon moment et dans des circonstances toutes spéciales. Certain manufacturier, forcé de réaliser, ne crut pouvoir mieux faire qu'en s'adressant à notre maison. Une transaction de cette importance ne se termine pas à la première entrevue. Enfin, après de nombreux pourparlers et échange de correspondances, le chargé d'affaires nous arrive avec une dépêche nous annonçant que notre offre avait été acceptée. Cette consignment de rubans, la plus considérable encore reçue par aucune maison de détail, nous est arrivée cette semaine. Ces nouveaux rubans seront en vente cette semaine.

Soixante mille (60,000) verges de rubans dans 35 différentes nuances (deux largeurs) :

3 3/4 pouces de largeur, excellente valeur à 15c; notre prix spécial 10c

5 pouces de largeur, valeur réelle, 25c; notre prix spécial 14c

DUPUIS FRERES
Le Grand Magasin Départemental de l'Est
1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Si vous souffrez
d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

Géographie illustrée du jeune âge

Le départ.

Parmi vous tous, fillettes et garçonnets, gentilles têtes d'enfants qui lisez l'Album Universel, combien aimeraient voyager, voyager sur ce globe qui mesure près de deux cent millions de milles carrés, sur ce monde rempli de scènes si merveilleuses et si belles, à travers des contrées dont l'aspect, le climat et les habitants sont si variés entre eux ?

J'en vois des milliers qui disent: Moi ! moi ! et qui se croient déjà au moment du départ.

Enfants, vous quitteriez donc vos bons parents, vos tendres amis, votre précieuse école, ceux qui vous y enseignent, tout enfin, pour aller jusqu'en pays étrangers, courir les dangers du voyage ?

Alors, d'ici même, je vois vos gestes de refus, et vous entendez dire tout pensifs: Oui, j'aime le voyage; mais j'aime mieux encore tout ce qui fait le milieu dans lequel je vis heureux; merci !

A la bonne heure ! Vous êtes sages, c'est visible. Sans me désister du projet de vous faire voir le monde, laissez-moi m'expliquer. Si vous le voulez bien, nous voyagerons ensemble, non pas en s'en allant loin de chez nous, mais plutôt en demeurant fidèlement attachés à notre patrie et... à l'image du globe terrestre.

Le cher Album, qui se soucie tant de vous plaire et de contribuer à vous instruire, publiera ici même des cartes de géographie illustrant les régions que nous visiterons successivement. C'est donc sur ces images du relief de la terre que vous devrez suivre avec attention l'itinéraire du voyage, en faisant vous-mêmes un joli tracé à l'encre, du chemin parcouru chaque semaine.

Quant aux noms des accidents et aux termes géographiques, dont nous devons inévitablement parler sur notre route, je vous soupçonne d'être des écolières et des écoliers assez studieux pour les avoir déjà tous appris.

Maintenant, nos préparatifs sont terminés. Vous riez ! Mais où allons-nous ? — Sous toutes les latitudes, à travers toutes les longitudes, sur les plaines et les plateaux, dans les forêts et les déserts, dans les vallées et jusqu'au sommet des montagnes, traînés par la locomotive, en voiture, à dos de cheval ou allant à pied; sur l'océan et les mers, les golfes et les estuaires, les fleuves et les lacs, où nous serons emportés tour à tour par les navires et les embarcations les plus variés. Nous mènerons la vraie et même vie des peuples dont nous traverserons les pays, ici civilisés, là sauvages. Puis nous humerons les brises, nous sentirons les fleurs et nous goûterons les fruits de tous les climats. En un mot, nous ferons de la géographie, c'est-à-dire la description de la surface de la terre avec sa faune et sa flore, de l'océan et de ses habitants, de l'homme, de ses religions, de ses moeurs, de ses langues, de ses monuments et des relations entre les villes et les Etats qu'il a fondés.

Tous les spectacles de la nature et toutes les connaissances acquises chez les peuples étrangers nous apprendront à mieux aimer Dieu, la source de tant de merveilles.

Songez déjà, chers amis, aux avantages que nous retirerons de nos courses sur la vaste boule du monde. C'est que toutes les sciences sont soeurs de la géographie.

Et puis, est-il de votre goût, ce mode de locomotion ? Nous serons des milliers, et nous nous croirons seuls. Ah ! le plaisir de voyager en esprit ! Et une fois la semaine, chacun de vous lira ici le journal illustré de son itinéraire depuis les derniers huit jours écoulés.

Je vous souhaite belle et profitable cette excursion lointaine. Je veux dire: goûtez-y beaucoup de plaisirs, et acquérez le plus de connaissances qu'il vous est possible le long du chemin.

Enfants, à l'heure où vous lisez ceci, sonne le signal du départ, à Montréal. Embrassez ceux qui vous sont chers.

A NOS ABONNES

Monsieur M. Major, de Central Falls, R. I., est notre seul agent local pour Central Falls, Woonsocket, Pawtucket, Providence, Artie Centre, Natick, Olneyville Station, Manville, Albion, Warren, River Point, Harrisville, Pascoag, Oakland, Slaterville, Berkley, Drownville, Nasonville, Mapleville, Bristol, Pippitt. Il est le seul autorisé à y solliciter et à y collecter des abonnements pour l'Album Universel. Nos abonnés de ces endroits sont priés de ne traiter qu'avec M. Major, M. C. H. Faucher n'étant plus notre agent.

L'ADMINISTRATION.

Les œufs de Pâques

Et voici une nouvelle couvée d'œufs de Pâques qui vient d'éclorre !... Cela ferait un monument Aussi haut que la Tour Saint-Jacques, Si l'un sur l'autre, élégamment, On entassait les œufs de Pâques.

On en voit de toutes couleurs: En chocolat, en cartonnages, En ruban, en velours, en fleurs, En plâtre, en bois couverts d'images...

Oui, les œufs de Pâques sont toujours et partout à la mode. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Depuis les œufs teints que les bambins vont, à la campagne, quêter sur chaque seuil, jusqu'aux œufs de luxe, jusqu'aux œufs-phénomènes, on n'a que l'embaras du choix.

Un de mes amis, enragé collectionneur, s'est amusé, un jour, à dresser la liste des œufs de Pâques les plus extraordinaires; de ceux qui, par leur valeur ou par leur originalité, lui semblaient dignes d'être mentionnés dans les gazettes et de passer à la postérité. Il a bien voulu me laisser prendre copie de quelques fragments de son long travail.

Voici donc, pour la curiosité de nos lecteurs, un certain nombre de spécimens des plus remarquables fantaisies en ce genre:

D'abord, un œuf de trois mètres de hauteur et d'un mètre et demi de circonférence, fabriqué jadis, à Londres, pour une jeune fiancée. On l'avait installé sur un brancard, et il fallait sept hommes pour le porter; sa coquille était en chocolat. Elle renfermait cinq cents kilos de bonbons, et le magnifique trousseau offert par le futur. Outre ses proportions gigantesques (un homme s'y pouvait tenir, à l'aise, debout près d'un guéridon, pour être photographié), l'œuf était splendidement décoré et constituait une vraie merveille d'art.

Un œuf de Pâques, plus merveilleux encore, avait été offert au pape Léon XIII. Sa coquille consistait en quatre morceaux de bel ivoire doublé de satin. Le jaune de l'œuf était représenté par un écriin d'or pur, contenant un superbe rubis entouré de diamants.

Lorsqu'il était président des Etats-Unis, M. Cleveland avait été gratifié d'un cadeau semblable. C'était un œuf en cellulose, couleur crème, sans ornementation. Mais, dès que l'on pressait l'une de ses extrémités, la coquille s'ouvrait et il en sortait un poussin qui, battant des ailes, s'écriait d'une voix claire, grâce à un phonographe dissimulé dans un double fond:

—Puissent toutes les joies de Pâques être les vôtres !

Les œufs de Pâques parisiens, sans être aussi luxueux ou compliqués, se distinguent toujours par la grâce et le bon goût de leur fabrication et suivent attentivement les divers caprices de la mode.

On en fait, à présent, en fleurs naturelles d'énormes dimensions. Parfois, la corbeille de fleurs sert seulement de véhicule aux œufs.

SERGINES.

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aiguës, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

200 doses, \$1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. \$1 nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

The Rival Herb Co., P. O. Dept. 952, Montréal

Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION

Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers



PRÊT FONCIER
(LIMITÉ)
CAPITAL
\$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Lté, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Lté.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER, Lté
107, St-Jacques, (Suite 10,) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

ATELIER DE

Photo-Gravure

The Montreal Photo-Engraving Co'y

Cet atelier est installé dans le même local que l'ALBUM UNIVERSEL, au No 1961, rue Ste-Catherine, coin de la rue St-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre emploi un excellent artiste, spécialiste venu de Paris, qui comprend parfaitement les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé Day, grain, etc.

Spécialité: CATALOGUE qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 4415 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. LYONS, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contre-maitre de notre atelier.

The Montreal Photo-Engraving Co'y

Le Département de Photo-Gravure de "L'ALBUM UNIVERSEL"

1961, Ste-Catherine, Montréal
COIN DE LA RUE ST-URBAIN

DISCOUNT 1/2 STAMP FROM A. LECLAIRE MONTREAL PRENEBILABLE ON DEMAND

A. LECLAIRE
223 RUE ST-LAURENT

Nouveaux Costumes de Pâques Spécial à \$9.75

Demandez les Timbres d'Escompte

N.B. Une modiste de 1ère Classe fait maintenant partie du personnel

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier des avantages qu'offre cette rubrique, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction. Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses, poste-restante, ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire échange de cartes postales illustrées :

- Mlle Loretta Lépine, 805 St Valier, Québec. — M. Boris Stariradeff, rue Ezaregra de, No 48, Philippopolis, Bulgarie; timbre côté vue. — M. Elzéar Lépine, 102 West 26th Street, New-York; timbre côté vue. — Mlle A. M. Camirand, Boite 58, Nicolet. — Mlle Léontine Meunier, St Pacôme. — M. C. Omer Beauchamp, 42 D'Aiguillon, Québec. — Mlle Blanche Berthiaume, Pointe Gatineau; vues étrangères et fantaisies; timbre et signature côté vue. — M. Mathias H. Campeau, Boite 28, St André-Est, Qué. — M. Honorius Sauvé, St André-Est, Qué. — M. Lionel Maille, 625 Berri, Montréal; timbre côté vue. — Mlle Ida Maille, 625 Berri, Montréal; timbre côté vue. — M. Eugène Lambert, Ste Thècle. — Madame J. R. Rousseau, Pointe à Pic. — Mlle Evelina Bertrand et Marie Montambault, Notre-Dame des Anges, Portneuf. — Mlle Blanche Matte, Montauban, Portneuf; fantaisies seulement. — Mlle Eva Tessier, St Casimir, Co. de Portneuf. — M. Octave Dussault, St Casimir, Co. de Portneuf. — Mlle Alexina Bourget, Lac au Sable, P. Q. — Mlle Ninette Dion, Montauban, Co. de Portneuf. — Mlle Flora Primeau, 27 Bank St., Chambers, Ottawa. — Mlle Eva Huot, 718 Sanguinet, Montréal; timbre et signature côté vue. — Mlle Marguerite Deschamps, 33 St Joseph, Québec. — M. L. de G. Huot, 655 Mont-Royal, Montréal; timbre et signature côté vue. — M. Ben. M. Harriet, 385 High St., Central Falls, R. I.; timbre et signature côté vue. — M. Louis O. Clément, 414 Broadway St., Lowell, Mass. — Mlle Jeanne Jasmin, 710 Merrimack St., Lowell, Mass.; ne reçoit pas les cartes comiques. — M. René Ouint, 355 Sherbrooke, Montréal. — Mlle Dorilla Villeneuve, Grand'Mère. — M. Napoléon Michaud, Rivière du Loup. — M. Georges Rousseau, Pierreville. — Mlle E. Labrecque, 6 Knox St., Lewiston. — Mlle Bertha Chandonnet, Blanche Dubois et Mareelle Beaudet, Deschailions. — Mlle Cécile Bourbeau et Lucienne Bourbeau, Champlain, Qué. — Mlle Laura Lespérance, 70 St Martin, Montréal. — M. J. P. Maguire, St George-Est, Beauce. — Mlle Marie-Thérèse Belzile, Rimouski; fantaisies seulement. — Mlle Clara Kyfle, 658 Parc Lafontaine, Montréal; timbre côté vue. — M. O. Désautels, Acton Vale; vues colorisées et séries préférées. — M. Herbert Charette, Masson, P. Q. — Mlle Bernadette Charrest, 56 Richelieu, Québec.

NOTE. — C'est par erreur que nous avons annoncé dans notre numéro du 27 mars que M. John B. Lemay, de Fitchburg faisait l'échange des cartes postales.



SOUSSIONS POUR DRAGAGE

DES SOUSSIONS adressées au sousigné et portant la suscription: "Soumission pour dragage", seront reçues jusqu'à mercredi, 18 d'avril 1906, inclusivement, pour les travaux de dragage requis aux endroits ci-dessous mentionnés dans la Province de Québec, durant le cours de la présente année: Rivière du Loup (en haut), Rivière Yamaska, quai Doucet, Hudson (quai), Como (quai), Rigaud (chenal), Ile aux Foins et Rigaud (chenal principal), Battures de Blanche, Rivière Maskinongé, Rivière St Maurice, Rivière Ouelle (quai), St Placide, Rivière Jésus, Rivière du Nord et Rivière de l'Assomption. On peut se procurer les devis et formules de soumission combinés au ministère des Travaux publics à Ottawa. Les soumissions devront comprendre le remorquage des dragues et de leurs accessoires au site des travaux, aller et retour. On n'emploiera seulement que les dragues enregistrées au Canada à l'époque de la réception des soumissions. Les entrepreneurs devront être prêts à commencer les travaux dans le cours des trente jours qui suivront la date de l'avis les informant que leur soumission a été acceptée.

Un bon tour

Un jour, donc, un pauvre diable de mendiant, ployé sous le poids des ans, passe par certain village, et, bien innocemment, y laisse sa peau. Ramassé sur la grande route, son corps est exposé chez le bedeau de la paroisse. Le soir venu, on s'assemble; jeunes et vieux, suivant l'usage, veulent rendre un dernier hommage à ce malheureux délaissé. Mais, dans un moment d'oubli, alors que seule une vieille femme prie pour le repos de l'âme de cet inconnu qui n'est plus, on se met à jouer aux cartes, à rire et à badiner. Cela, n'est-ce pas, blessait les convenances et criait vengeance au ciel.

Or, dans ce village, sis non loin de Montréal, vivait en ce temps-là le grand Mongeon, un type qui, comme on dit souvent, avait plus d'une fois passé sur le Champ-de-Mars, et partant, n'avait pas froid aux yeux.

Ce type, ayant eu connaissance de la chose, résolut de venger le vieux et de leur apprendre à respecter les morts. Descendre dans la cour, entr'ouvrir doucement un volet de la fenêtre et dire d'une voix sépulcrale: "Quand on veille les morts, on ne joue point aux cartes", fut pour lui l'affaire d'un instant.

Mais, nul ne peut en douter, cet instant eut son effet: le vent, à l'heure où se faisait entendre la voix, soulevait le drap mortuaire, on crut que le mort même se levait pour protester contre cette conduite indigne de tout bon chrétien, et, affolé de peur, on s'enfuit au dehors plus vite qu'on était entré... Tout le monde fut enfin d'avis qu'il n'est pas de mise, en telle occurrence, de jouer aux cartes, ni de rire, ni de badiner.

Le lendemain, on en causait partout; plus d'un n'en voulait démordre: le mort, assurément, s'était levé et avait parlé.

Quant à notre type, fier de son succès, il riait dans sa barbe; il avait, à son sens, joué un bon tour: personne n'en était mort, et ça ne lui avait coûté qu'un peu de cognac, pour remettre sur pieds la fille du bedeau.

HUMBERT KAUVAR.

Montréal, le 11 mars 1906.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 3 avril 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.



Le ministère des Travaux Publics recevra jusqu'à lundi, 23 avril 1906, inclusivement, des soumissions pour la construction d'un prolongement du quai de l'Hôpital de la Quarantaine, à la Grosse-Ile, comté de Montmagny, province de Québec, lesquelles devront être cachetées, adressées au sousigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour quai, à la Grosse-Ile". On peut consulter les plans et devis au bureau de M. Chs. Desjardins, commis des Travaux Publics, bâtisse du bureau de poste, Montréal, chez M. A. R. Décairy, ingénieur résident, 5 rue du Fort, Québec, ainsi qu'au ministère des Travaux Publics, à Ottawa.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires. Un chèque de trois mille dollars (\$3,000.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis. Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions. Par ordre,

FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 22 mars 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

CARTES D'AFFAIRES

Professions — Commerce — Industrie

Avocats
J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU: 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
TEL. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97
NOTAIRE LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.O.
No 230 rue St-André Montréal
Meurteur et Evalueur
Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés
A. LAMY
TEL. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
TEL. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies
A. GALARNEAU & CIE
TEL. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport
T. COSTEN & CIE
TEL. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien
SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres
L. THERIAULT
TEL. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
TEL. M. 3255-Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie
L. J. A. SURVEYER
TEL. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.
MONTREAL PLATING CO.
TEL. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés
HENRY HAMMOND
TEL. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles
M. BEAUDOIN
TEL. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe
L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances
STEWART & MUSSEN
TEL. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures
RONAYNE BROS
2027 rue Notre-Dame Ouest

Avants et Tentes
"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.
TEL. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs
TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareil à eau chaude
101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODORE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
TEL. BELL MAIN 2906 Bureaux: 71a St-Jacques

Latrelle & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN
Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL
The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

PATENTES QUI PROTEGENT
Fetherstonhaugh & Cie
Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.
EDIFICE CANADA LIFE, MONTREAL, CHAMBRE 39.

The **Ault & Wiborg Co**
of Canada, Limited
Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES
ON DEMANDE DES AGENTS

CARTES POSTALES
Pas de cadeaux, mais des cartes postales pour la valeur de votre argent. Venez me voir pour vos cartes de Pâques. Le plus beau choix et au meilleur marché.—Vues, 10c la douzaine; Fantaisies, 25c la douzaine; Ivoirines, Cartes avec cheveux, 6c. — Prix spéciaux aux marchands. Attention spéciale aux commandes par la malle.
J. E. P. LACOMBE,
804 1/2 Rue Sainte-Catherine Est Montréal

Magnifiques reproductions de peintures religieuses célèbres
En dix couleurs et or

Ecce Homo (G. Reni). St-Jean et l'Agneau (Murillo). "Christ lamenting over Jerusalem" (Sir C. Eastlake). La Madone, l'Enfant Jésus et St-Jean-Baptiste (Murillo). "Ecce Angeli Domine" (Rosetti).
3 Cartes pour 10 cts
100 " " \$2.00
ROMEO ROUSSIL
ÉDITEUR D'ART
218 rue St-Laurent, (Monument National)

Causerie médicale

La cause de la mort et la prolongation de la vie.

L'HOMME ne meurt pas : il est tué. Dès l'instant où il est séparé de l'organisme maternel, entre cette agrégation multicellulaire qui constitue le corps physique, et les innombrables ennemis que sont les microbes, une lutte s'engage, fatale, inéluctable. Même lorsque ceux-ci n'ont jamais pu vaincre, rendus inoffensifs par des phagocytes, cellules errantes dont le rôle est de digérer les microbes, ce sont celles-ci qui, à un moment indéterminé de la vie, s'attaquant aux cellules essentielles de l'organisme et les dévorent.

Que l'on disparaisse, empoisonné par les microbes, c'est-à-dire par la mort naturelle, suite de maladies, ou désorganisé par les phagocytes, c'est-à-dire d'usure, de vieillesse, l'ultime résultat est identique : la mort.

Peut-on, toutefois, empêcher ou retarder beaucoup ce terme de l'évolution fatale de tout individu ? Dans ses "Etudes de la nature humaine", que j'ai sous les yeux, le docteur Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, l'affirme et le prouve. Il ne s'agit point d'hypothèses ou de spéculations philosophiques, ni de problèmes biologiques dont la solution est aléatoire. Cette possibilité de prolonger très au delà des limites ordinaires, la vie humaine, est basée sur l'observation scientifique précise, sur des expériences rigoureusement suivies, contrôlées.

L'action mortelle des microbes est depuis longtemps une doctrine admise, aujourd'hui indéniable. Nous portons en nous ces infiniment petits, et ils sont une perpétuelle menace. Ils pullulent innombrables sur nous et en nous; inertes tant que l'organisme est en équilibre, mais dès qu'une cause souvent insignifiante vient affaiblir le terrain organique: chagrins, excès, surmenages, ils sont là, prêts à monter immédiatement à l'assaut du point faible. Mais à côté des maladies aiguës, qu'ils développent par suite du réveil de leur virulence et par la propagation de leurs espèces dans nos éléments anatomiques, nous sommes mis en état de moindre résistance, par la disposition de nos organes souvent mal adaptés à nos fonctions.

Dans cet ordre d'idée nous voyons que "l'appendice", inutile et souvent dangereux, la portion terminale de l'intestin, où séjournent les déchets de la digestion, est un laboratoire de toxines, poisons organiques sécrétés par les microbes, qui peu à peu diminuent notre résistance, affaiblissent plus ou moins rapidement notre vitalité et nous conduisent à une vieillesse prématurée.

Nous avons bien d'autres ennemis encore, contre lesquels notre pauvre corps est moins armé que contre les microbes. Ce sont les phagocytes, qui sont des cellules charriées par le sang, et dont le rôle est de se porter en masse partout où des microbes apparaissent pour les dévorer. Ces cellules sont utiles, mais en même temps redoutables, car elles s'attaquent non moins énergiquement aux cellules saines qui président aux fonctions essentielles du cerveau, des reins, du foie, etc., pour des causes encore à peu près inconnues. C'est la cause de l'usure de l'organisme humain, c'est-à-dire vieillesse et dissolution terminale.

Ces deux causes de mort étant déterminées, les moyens de défense peuvent être entrepris, et c'est à les organiser que s'attachent les savants. Je n'ai pas à rappeler ici la lutte engagée par Pasteur contre les bactéries homicides, obstinément poursuivie avec une sorte de génie scientifique et le plus noble désintéressement par cette pléiade de chercheurs de secrets, fils de la pensée du Maître. Il suffit de se souvenir de la découverte des sérums et des vaccins. Quant à l'infection intestinale, si l'on ne peut encore la vaincre, on peut tout au moins atténuer les toxines nocives par une hygiène alimentaire, par un régime supprimant presque complètement la viande, la remplaçant par des oeufs, du laitage, des féculents, certains poissons, des fruits, etc., et écartant absolument les viandes avec sauces, les mets trop épicés, les viandes faisandées ou corrompues, qui, pendant l'été, donnent tant d'intoxications alimentaires à Montréal; il faut aussi de toute nécessité écarter le poison des alcools et des boissons spiritueuses quelconques.

Les phagocytes, enfin, pourront être, dans un avenir prochain, rendus inoffensifs par des sérums nouveaux actuellement à l'étude et qui, sans diminuer le rôle protecteur de ces mangeurs de microbes, renforceront les cellules qu'ils attaquent habituellement.

Les microbes et les phagocytes, ces deux grands ennemis de l'homme, une fois écartés, la vie humaine connaîtra une durée beaucoup plus étendue, et cette longévité aura certainement une utilité pour l'humanité.

Dr R. VILLECOURT,
Lauréat de l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les demandes concernant la santé, l'hygiène et les sciences médicales en général, accompagnées d'une somme de 10 cents, exigée par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être traités dans un journal comme le nôtre, nos lecteurs et lectrices pourront demander une réponse personnelle, moyennant une rétribution de 25 centimes pour frais de rédaction.

La correspondance sera toujours confidentielle et devra être adressée au docteur R. Villecourt, à l'Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, à Montréal.

MM. Fetherstonhaugh et Cie, solliciteurs de brevets, édifice de la Canada Life, Montréal, publient la liste suivante des brevets récemment obtenus par l'entremise de leur bureau.

Canada.

- G. Easdale, Ottawa, Cibles.
- W. S. Mitts, clefs anglaises pour boghei.
- E. K. Carter, Chicago, machines pour couper le beurre et autres.
- R. Thomson, Swapscoot, Mass., mécanisme à réglementation pour turbines à fluide élastiques.
- MM. Pearson, Schenectady, N. Y., Turbines à fluide élastiques.
- W. H. Riley, Dayton, Ohio, Fournaises.
- J. P. Sinclair, Jordan, système de chauffage à eau chaude.
- G. W. Gay, Springfield, Mass., Machines pour boîtes en papier.

Etats-Unis.

- Ben Haigh, Fumivores, Montréal.
- Charles M. Soule, Sydney, Australie, écailleurs de poissons.



RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN.

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 169 acres, plus ou moins.

L'entrée pourra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre, ou si le colon le désire, il pourra, sur demande au Ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire de l'Immigration, Winnipeg, ou à l'agent local pour le district où se trouve le terrain, se faire autoriser à faire l'entrée par quelqu'un.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

- (1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.
- (2) Si le père—ou la mère, si le père est décédé—de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.
- (3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre pour le charbon mou, et à \$20 pour l'antracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$7.50 par année, pour un individu, et de \$50 à \$160 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année au moins sur le claim ou les payer au registraire du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locataire pourra faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, \$500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY,
Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Comment on guérit le Rhumatisme

J'ai cherché par tout le monde un spécifique pour le rhumatisme quelque remède que moi ou quelque autre médecin que ce fut puissions prescrire avec assurance, quelque remède dans lequel nous aurions une confiance non pas changeante mais presque certaine, car les ravages du Rhumatisme se montrent partout, et un véritable soulagement est rare.

Après vingt années de recherches et d'expérimentation, j'ai découvert un produit chimique Allemand dont je fais maintenant usage. Alors je vis que mes recherches et mon travail n'étaient pas en vain. Ce produit, en effet, à l'aide de certains autres, a servi de fondement à un remède presque certain contre le Rhumatisme. En de très nombreux essais et cas graves, cette prescription a justifié pleinement la confiance que j'y mettais.

Je ne veux pas dire par là que les Tablettes du Dr Shoop font revenir à leur état normal les muscles ossifiés sans jamais manquer leur but, cela est impossible, mais avec un succès presque certain elles chasseront du sang le poison qui cause la douleur et l'enflure. Du même coup la douleur et l'enflure disparaissent—les souffrances disparaissent—le rhumatisme disparaît.

Tous ceux qui souffrent du Rhumatisme et qui m'écrivent, recevront gratuitement mon livre sur le rhumatisme, en même temps que des avis tant qu'au régime à observer, etc., etc. Le tout gratuitement. Avec le livre j'enverrai aussi un "Bulletin de Santé" passeport à une santé parfaite.

Adressez-vous au Docteur Shoop, Boîte de Poste 80, Racine, Wis.

Les cas bénins sont guéris avec une ou deux doses seulement. En vente chez 40,000 pharmaciens

Tablettes du Dr. Shoop, contre le Rhumatisme

COUTELLERIE

"QUI COUPE"

Importée directement des meilleures fabriques de SHEFFIELD

Coutellerie fine pour la salle à manger, pour tous les usages de la cuisine, pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Nous avons des genres tout nouveaux en corne de cerf, en ivoire, en celluloïd, en ébène, en nacre, en argent, etc.

Couteaux de table, la doz.....	\$1.00 à \$15.00
Services à dépecer, la paire.....	1.25 à 12.00
Couteaux à fruits, la doz.....	1.50 à 9.50
Cuillers en Nickel solide, la doz..	60 à 2.75
Fourchettes et cuillers en argent	
garanties pour ne pas changer, la doz..	3.00 à 8.50
Couteaux de cuisine "Sabatier" et autres bonnes marques, chaque	20 à 1.75
Canifs, Ciseaux, Rasoirs, etc., au plus bas prix.	

L.-J.-A. SURVEYER,
Importateur Quincailler 6, Rue Saint-Laurent

Ils meurent dehors

Pourquoi risquer de mélanger des poisons?

RATS ET SOURIS
s et les
comestibles les plus appétis-
santes pour

Rat Bis-Kit

En paquets et belles. Prêt à employer.

Le seul poison qu'il est prudent d'employer. Propriété sec. Peut être employé dans les gardes-robes, dépensés et entrepôts. Ne laisse aucune trace. Recommandé par les principaux pharmaciens aux Etats-Unis et au Canada.

Demandez-le à votre pharmacien, s'il ne l'a pas, en-25c pour une boîte voyez-nous

Département D. J. H. MAIDEN, Agent Canadien, MONTREAL

Sirop d'Anis Gauvin

De toutes les préparations pour le sommeil des enfants, le SIROP D'ANIS GAUVIN est celui qui offre le plus de garantie. Il est composé d'ingrédients purs. Chaque bouteille contient le même dosage, ce qui assure une qualité uniforme et supérieure. Vous pouvez en faire prendre aux plus jeunes bébés sans altérer leur santé. Il procure toujours un sommeil abondant et naturel.

En vente partout à 25 cts

Un bienfait pour le beau sexe !



Poitrine parfaite avec les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
 Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
 Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



Le mois de mars

OS lecteurs nous pardonneront de donner tardivement l'historique du mois de mars, un moment égaré dans un déménagement de notre salle de rédaction, cependant, ne voulant pas les priver de la si intéressante collaboration de M. le chanoine d'Agriente, nous réparons ce petit retard forcé. Car, n'est-ce pas? il vaut mieux tard que jamais.

Le mois de Mars.

C'est le nom du troisième mois de notre année et le premier de l'année de Romulus. Cette dernière manière de compter s'observe encore dans quelques supputations ecclésiastiques, comme lorsque l'on compte les années, depuis l'incarnation de Notre-Seigneur, c'est-à-dire depuis le 25 de mars.

Les Anglais comptent encore de cette manière. Ce n'est que depuis l'édit de Charles IX, de l'an 1564, que l'on a commencé en France à compter l'année par le mois de janvier. Elle commençait auparavant à Pâques. Ainsi, la même avait deux fois le mois de mars, et on disait Mars devant Pâques et Mars après Pâques. Le commencement du mois de mars était d'une année à la fin d'une autre, lorsque Pâques arrivait dans le mois de mars.

Les astronomes comptent aussi ce mois pour le premier, parce que c'est alors que le soleil entre dans le signe d'"Aries" ou du bélier, par lequel ils commencent à compter les signes du Zodiaque.

C'est Romulus qui divisa l'année en dix mois, et donna le premier rang à celui-ci, qu'il nomma du nom de Mars, son père. Ovide dit néanmoins que les peuples d'Italie avaient déjà ce mois avant Romulus, et qu'ils le plaçaient fort différemment; les uns en faisaient le troisième, d'autres le quatrième, d'autres le cinquième, et d'autres le sixième ou même le dixième mois de l'année.

C'était en ce mois que l'on sacrifiait à Anna Perenna, que l'on payait ses maîtres, que l'on commençait les comices, que l'on faisait l'adjudication des baux et des fermes publiques, que les femmes servaient à table les esclaves et les serviteurs, comme les hommes le faisaient aux Saturnales, que les Vestales renouvelaient le feu sacré.

Le mois de mars était sous la protection de Minerve; il a toujours eu 31 jours. Les règlements de Romulus, de Numa, de Jules-César, n'ont point varié sur cela. Le mois de mars passait pour être malheureux pour les mariages, aussi bien que le mois de mai. (Voir sur ce mois Ovide, Fastes, Liv. III, — Macrobe, Saturn. Liv. I, ch. XII; — "Antiquités Romaines", Liv. IV, ch. 7.)

"Flot de Mars" se dit du temps où la mer s'étend le plus loin sur les grèves. Ce temps arrive deux fois l'an, à la lunaison la plus proche des équinoxes de mars et de septembre; mais le flot de mars est plus grand que celui de septembre. Ainsi, l'ordonnance de la marine parle du grand flot de mars.

On dit proverbialement: Cela vient comme mars en carême, pour dire vient bien à propos, ou ne manque point d'arriver toutes les années.

Les calendes de ce mois étaient ordinairement fort remarquables, à cause que c'était le premier jour de l'année auquel on pratiquait plusieurs cérémonies. On allumait le feu nouveau sur l'autel de "Vesta" avec les rayons du soleil, par le moyen d'un miroir ardent, de la même façon à peu près qu'on le renouvelle dans l'Eglise catholique la veille de Pâques.

On ôtait les vieilles branches de laurier et les vieilles couronnes, tant de la porte du Roi des sacrifices que des cours, des maisons des Flamines et des haches des Consuls, et l'on en mettait de nouvelles, ce qui s'appelait "Mutatio Laurearum", c'est ce que nous apprend le même Macrobe.

Les magistrats entraient en possession de leurs charges, ce qui dura, dit Ovide, jusqu'aux guerres des Carthaginois; car alors on changea, et on y entra le premier janvier. Les dames romaines célébraient une fête particulière, selon l'instruction de Romulus; on l'appelait "Matronalia".

Le quinzième de mars, ou le jour des Ides, se nommait "Parricidium", à cause que ce jour-là Jules-César fut assassiné par Brutus et les autres conjurés.

Le 30 mars était la fête de Janus, de la Concorde, du Salut et de la Paix. Le 31 était la fête de la Lune sur le mont Trentin.

M. C. D'AGRIGENTE.

N. D. L. R. — Dans notre prochain numéro nous donnerons l'historique du mois d'Avril.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clients américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Wilson's Invalids' Port
 LE FAVORI
 DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.
 JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00 Six bouteilles, \$5.00



Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons du pays et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de

Tapisserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins (Bloc Barsalou
 1347 Ste-Catherine, Ancien No. 775 Est, Nouv. No.
 377 Ste-Catherine, Ancien No. 1595 Est, Nouv. No.
 Coin Moreau.)
 Tel. Bell Est 2079

Poêles!! Poêles!!

Nous avons en magasin un assortiment complet de poêles en fonte et en acier, les plus nouveaux et les plus perfectionnés, aux plus bas prix de la ville.

Ne manquez pas de nous faire une visite. Nous avons un lot de Poêles de seconde main, très bien réparés, depuis \$4.00 en montant.

Glacières, Poêles à gaz, Poêles à l'huile, Ustensiles de cuisine, et Moreaux pour toutes sortes de poêles, à des prix défiant toute compétition.

A. Galarneau & Cie

322, Ave Mont-Royal

Tel. des Marchands 2134 Coin Boyer

Un Livre

que chaque ménagère devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"
 Ecrivez aujourd'hui pour une COPIE **Gratis**
 Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Ouverture de Printemps

Confections pour Dames



Etoffes à robes et à costumes

Ces rayons, deux des plus importants de notre maison, seront, comme par le passé, à la hauteur de la situation, en ne fournissant que des articles et des tissus de premier choix, au plus bas prix du marché.

Les achats considérables que nous avons faits, la perspicacité de nos acheteurs et les temps propices où ces achats ont été effectués, nous donneront de magnifiques résultats.

Spécial pour la semaine prochaine

Drap Vénitien, dans toutes les nouvelles nuances. Valeur de 75c, pour 58c.

Nos costumes de \$8.00, \$10.00, \$12.50, \$15.00, \$17.00 et \$21.00 sont certainement 25 p. c. meilleur marché que partout ailleurs.

Choix immense de Manteaux noirs ou en couleurs, valeurs exceptionnelles, de \$5.00 à \$14.50.

Dernières nouveautés en Matinées de soie. Ligne spéciale, de \$2.25 à \$15.00.

Jupes nouvelles, patrons et dessins absolument désirables, de \$1.39 à \$8.75.

N'oubliez pas que notre établissement est des mieux assortis de la ville. Et soyez certaines de trouver chez nous tout ce que Dame Mode peut vous offrir de chic et de nouveau en fait de confection et de tout ce qui est nécessaire pour la famille ou pour garnir la maison.

Nos prix réguliers sont toujours aussi réduits que les prix de ceux qui vous offrent leurs marchandises à 25 ou 50 pour cent de réduction.

JETTÉ & LEMIEUX

AUX CLIENTS SATISFAITS

262, RUE ST-LAURENT



SIROP MATHIEU
 DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE

GUÉRIT TOUTE TOUX

L. CHAPUT, FILS & CIE,
 Dépositaires en gros, MONTREAL
 Cie J. L. MATHIEU, Propriétaires
 SHERBROOKE, P. Q.



Catalogue GRATIS

Ecrivez aujourd'hui pour mon catalogue illustré de
 Mercerie pour Hommes,
 Nouveautés du Printemps

BEAUPRÉ
 Dept. "D"

1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Carrosses de bébé et "Go-Carts"

Nous venons de recevoir tous les plus nouveaux styles.

Ils sont solides, légers et confortables.

Le corps de la voiture est en osier tressé.

De nouveaux ressorts doubles, voilà une des caractéristiques de ces voitures.

Ces ressorts sont en acier fortement trempé, construits de façon à ne pas se briser.

Ils préviennent toutes les secousses.

Les roues sont munies de bandages en caoutchouc.

Il y a un frein que l'on peut faire fonctionner facilement avec le pied; ce qui est très commode pour amoindrir la vitesse dans les pentes.

Siège et dossier très bien rembourrés.

Un parasol couvert en dentelle protège l'enfant contre les ardeurs du soleil.

Les "go-carts" ont un appui-pieds et un dossier mobiles qu'on peut hausser ou baisser à volonté.

Carrosses de bébé, \$17 à \$21
"Go-Carts" - \$20 à \$25

Mentionnez "l'Album Universel."

RENAUD, KING
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

PETITE FLEUR

L'ABANDONNÉE

Elle était là, triste, abandonnée de tous; cachée au milieu des grandes herbes, toujours à l'ombre, car le soleil ne la caressait jamais de ses rayons; aussi, pauvre fleurette, se penchait-elle doucement vers la terre, car c'en était fini, elle se mourait, la pauvrette!

Tu as cependant connu des jours meilleurs, ô fleur, car, n'est-ce pas? que tu étais entourée de chères compagnes plus belles peut-être?...
Hélas! des amis passèrent, les cueillirent. Et toi, comme tu étais humble, que ton parfum ne disait rien, tu fus délaissée, et... c'est pourquoi tu meurs.

Toujours penchée vers la terre humide, tu t'en vas dans le paradis des fleurs, inconnue! personne ne viendra donc te secourir t'enlever de ces broussailles, où tu succombes lentement, afin que tu relèves ta tête pensive, aux chaudes ardeurs de ce soleil à peine connu.

Chut! j'entends au loin de faibles pas; serait-ce comme toujours! passeront-ils indifférents! resterais-je inaperçue?
Attends, espère.

O miracle! ô prodige! Je vois près de toi un jeune homme au regard franc et loyal; il se penche, et cueille la fleurette.

—Peute fleur, dit-il, tu ne ressembles guère aux autres, cependant, je te garde, et te placerai là, sur mon coeur, je te soignerai bien, va! car je veux que tu vives, et lorsque je serai las de tes soeurs, les plus belles, alors je reviendrai à toi, chère petite, et qui sait! peut-être me seras-tu la plus fidèle?

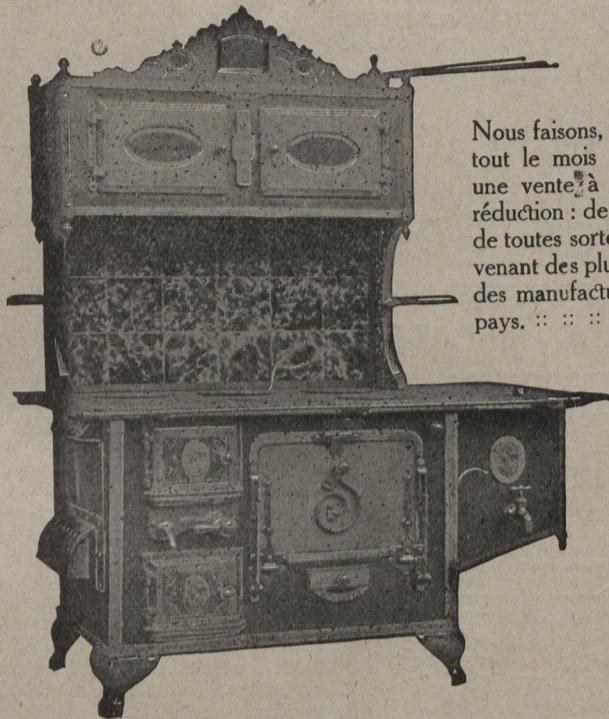
Elle semblait lui dire: "Ami, merci! Je ne lis dans tes grands yeux noirs que chagrins de toutes sortes, je veux être pour toi l'amie dévouée, dont l'absence peut-être fait ta peine, je veux partager tes tristesses comme tes joies; en retour sois bon pour la frêle fleurette si chétive, et qui bientôt partira, je le sens, pour le pays d'où l'on ne revient jamais."
LÉONTINE

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 31 mars 1906.

- Furlong, Stephen, 36 ans.
- Lapierre, Napoléon, 27 ans.
- Loyer, Ovila, 24 ans.
- Letourneau, Dme Alfred, née Decelles, 24 ans.
- Bertrand, Euphrosine, 53 ans.
- Painchaud, Dme Edouard, née Rousseau, 45 ans.
- Darcy, Patrick-Joseph, 45 ans.
- Sauvé, Dme Louis, née Tessier, 89 ans.
- Gariépy, Dme Pierre, née Brière, 36 ans.
- Lagauchetière, Ludger, 65 ans.
- Chaput, Sara, 76 ans.
- Benoit, Dme Hubert, née Amiot, 53 ans.
- Girard, William, 59 ans.
- Kroitz, Margaret, 60 ans.
- Bégin, François-Xavier, 28 ans.
- Létrault, Dme Geo., née Payette, 34 ans.
- Duranleau, Dme Albert, née Lalanne, 45 ans.
- Sénécal, Dme Adolphe, née Petit, 50 ans.
- Laforest, Dme Adolphe, née Vaillant, 51 ans.
- Leroux, Dme Elie, née Longpré, 84 ans.
- Kierwan, James-David, 80 ans.
- Cadore, Octave, 20 ans.
- Brais, Dme Hormisdas, née Patenaude, 51 ans.
- Legault, Marie-Léda, 18 ans.
- Charbonneau, Donat, 18 ans.
- Labelle, Dme Jos., née Leduc, 48 ans.
- Furner, Vve David, née Thérien, 62 ans.
- Chagnon, Emile, 25 ans.
- Mullins, Will, Patrick, 47 ans.
- Gratton, Charles, 62 ans.
- Comtois, Moïse, 68 ans.
- Gauthier, Edouard, 67 ans.
- Lacroix, Joseph, 60 ans.
- Vallée, André-Benjamin, 73 ans.
- Filion, Aldéa, 20 ans.
- Arcand, Charles, 52 ans.
- Lefebvre, Henri, 19 ans.
- Jusson, Arthur, 28 ans.
- Paquet, Jean-Baptiste, 55 ans.
- Bracelin, Frank, 22 ans.
- Barrigan, Dme Michael, née Hennessy, 50 ans.
- Beuward, Dme Fabien, née Bernier, 44 ans.
- Laramée, Siméon, 65 ans.
- Paquette, Jean, 68 ans.
- Myrand, Louis, 65 ans.
- Coulombe, Vve David, née Pruneau, 71 ans.
- Heney, Samuel, 25 ans.
- Bougie, Damase, 73 ans.
- Donnelly, Mary, 82 ans.
- Balthazar, Vve Chs., née Larocque, 74 ans.
- Brault, Dme Louis, née Carey, 42 ans.
- Frottier, Joseph, 16 ans.
- Lapierre, Antoine, 66 ans.
- Froidevaux, Frs.-Xavier, 75 ans.
- Haynes, Vve John, née Rhéaume, 73 ans.
- Desjardins, Azarie, 63 ans.
- St Jean, Dme Plessis, née Desplantes, 60 ans.
- Vitullo, Francesco, 45 ans.
- Rastoul, François-Xavier, 76 ans.
- O'Sullivan, Michael, 68 ans.
- Hogue, Alphonse, 55 ans.
- Rhéaume, Vve J.-B., née Clermont, 68 ans.

Achetez votre Poêle durant notre Vente à Grande Réduction



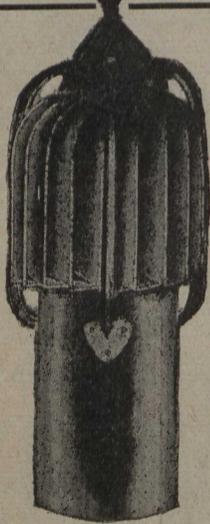
Nous faisons, durant tout le mois d'Avril une vente à grande réduction: de Poêles de toutes sortes, provenant des plus grandes manufactures du pays. :: :: :: :: ::

Ces réductions atteignent aussi notre département d'Ustensiles de Cuisine si bien pourvu d'articles marqués à des prix déjà populaires.

N'oubliez pas que nous avons une très grande variété de beaux poêles en fonte avec ornements en nickel, et qu'une simple visite à nos salles d'exposition fixera votre choix.
Avant de faire votre prochain achat venez nous voir — cela ne vous engage à rien. Nous sommes positifs, cependant, que nous pourrions vous donner satisfaction.

FONDERIE CANADIENNE,
J. Rhéaume, Prop. 1544 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a été établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des établis, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

Voulez-vous un Bon Placement ?

Nous faisons la plus belle offre qui ait jamais été faite à des capitalistes.

Nous possédons l'unique usine d'affinage de cuivre qui existe au Canada.

Et nous avons le contrôle du procédé secret pour affiner le cuivre.

Notre établissement actuel est en parfait état d'opération.

Mais il n'est pas suffisamment grand pour répondre à la demande.

Pour obvier à cela, il nous faut l'agrandir immédiatement.

Ce qui nécessite du capital.

Pour nous procurer le capital requis, nous vendons un nombre limité d'actions du capital de la "Montreal Copper Co., Ltd", à \$100 l'action.

L'an dernier, ce stock a payé 17 2-3 p. c.

Avec une installation plus vaste, pour augmenter la production, il n'y a pas de limite aux ressources que l'on en pourrait tirer.

Permettez que nous vous envoyions notre livret.

Il vous donnera tous les détails concernant le cuivre et expliquera parfaitement notre offre.

Si vous demeurez en ville, téléphonez à Main 1813 et nous vous fixerons un rendez-vous.

Montreal Copper Co., Ltd.,
332, rue William

VÊTEMENTS DE PRINTEMPS

Tout annonce un printemps hâtif, cette année, et nous sommes tout à fait en demeure de faire face à toutes les demandes, quelles qu'elles soient.

Les nouvelles marchandises de cette saison donnent à nos magasins un aspect des plus pimpants. On y voit les tissus les plus beaux — les dessins les plus exclusifs — une confection supérieure.

Les prix ne manqueront pas de vous intéresser, non plus, comme ils le font pour la plupart des hommes.

Comparez nos prix et notre marchandise à tout ce que vous pourrez trouver ailleurs — nous avons confiance dans le résultat.

Complets ou Pardessus

\$10 à \$30

SATISFACTION ou ARGENT REMBOURSÉ

"MALE ATTIRE"

Vêtements prêts à mettre

1875, Rue Sainte-Catherine

(PRÈS DU THÉÂTRE FRANÇAIS)



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX

— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MÉDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe. Demandez-le.

Le Vin Phosphaté au Quinquina des RR. PP. Trappistes



Un autre cas d'anémie guéri par le grand tonique reconstituant

Montréal, 3 janvier 1906
MM. Motard, Fils et Sénécal,
Montréal.

Messieurs,

J'ai acheté chez M. Raby, coin Fulford, plusieurs bouteilles de Vin Phosphaté au Quinquina des RR. PP. Trappistes d'Oka; je constate et déclare PUBLIQUEMENT que je suis en bonne voie de guérison de la funeste maladie: L'ANÉMIE CHRONIQUE dont je souffrais depuis longtemps. C'EST CE QU'IL Y A DE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ, en ce moment, d'après ma PROPRE EXPERIENCE.

Bien à vous,
A GAUDISAUBOIS,
247A rue Delinelle,
Saint-Henri, Montréal.

En vente chez tous les
pharmaciens et épiciers

Motard, Fils & Sénécal,

SEULS DÉPOSITAIRES

5, Place Royale

Montréal

Le Vin Phosphaté au Quinquina des Révérends Pères Trappistes est hautement recommandé par tous les médecins.

CONSTRUISEZ VOTRE PROPRE BATEAU



PAR LE SYSTÈME DE BROOKS

Au moyen de ce système, la personne la plus inexpérimentée dans le manie- ment des outils peut se construire à ses heures de loisir et au seul coût de quel- ques pièces de bois et de quelques clous, n'importe quelle embarcation, telles que Yacht à voile, Yacht à gazoline, Chaloupe ou Canot.



Le Système de Brooks comprend des modè- les en papier de dimensions exactes pour cha- que pièce d'embarcation; des instructions détaillées pour la construction, et une série d'il- lustrations prises d'après des photographies et illustrant chaque phase de la construction; aussi une liste détaillée de tous les matériaux requis et la façon dont on peut se les procurer.

Nous vous disons comment disposer le patron de chaque pièce sur le matériel à employer, comment couper celui-ci, comment placer chaque pièce à l'endroit voulu. — Avec ces modèles et ces instructions il est impossible que vous ne réussissiez pas.

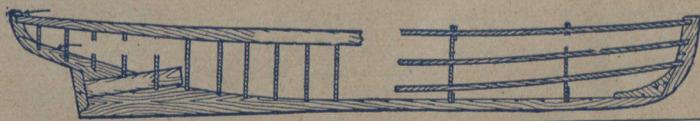
Plus de six mille amateurs ont réussi l'année dernière dans la construction de chaloupes et yachts, d'après le Systè- me de Brooks. Vous pouvez réussir aussi bien qu'eux. Vous n'avez rien à acheter de nous que les patrons. Nous les avons tous, depuis celui du plus petit canot jusqu'à celui du yacht de croisière.

Catalogue illustré de toutes nos em- barcations expédié GRATIS à tout lec- teur de l'Album Universel qui en fera la demande. Demandez-en un aujourd'hui.

BROOKS BOAT MANUFACTURING CO.,

1604 Ship St.

BAY CITY, MICH., U.S.A.



Le Whiskey de ses Ancêtres

PLUS DE
50 MÉDAILLES
D'OR
—
ACCORDÉES
POUR SUPÉRIORITÉ
AUX EXPOSITIONS
UNIVERSELLES

GRANDS
PRIX
PARIS 1900
S^T LOUIS 1904
LIÈGE 1905



*Soyez Tempérants
Employez un peu de bons
sens et le whiskey de
DEWARS Combinaison parfaite*

WHISKEY Fourni, par autorisation spéciale, à Sa Majesté le roi Edouard et à la famille royale
DEWAR:

MARQUES
DEWAR: "Special Liqueur"
"Blue Label"
"Victoria Vat"

AGENTS CANADIENS
J.M. DOUGLAS & CIE
MONTREAL,